Michel Lascault

Le documentaliste

Michel Lascault, 19, rue Servan, 75011 Paris.
mlascault@gmail.com

Il n'y a point de scrupule à copier les anciens. Leurs productions sont un trésor commun où chacun peut prendre ce qui lui plaît. Elles nous deviennent propres, quand nous savons nous en servir.

Ingres

You don't care if it's wrong or if it's right

The Police

ROXANE

1

Après s'être mouillé le corps, Gwyneth marcha sur l'eau, défia la pesanteur, ses yeux bleus fixant l'onde incertaine. Ses pieds chaussés de palmes munies de battants latéraux stabilisateurs se soulevaient et se posaient sans jamais s'enfoncer. C'était une adolescente, la fille d'un capitaine d'industrie, née une petite

cuiller en or à la bouche, qui profitait du pouvoir de l'argent, jaillissant comme d'une fontaine intarissable, pour faire des expériences que des scientifiques du monde entier s'ingéniaient à lui inventer en échange de subventions généreuses. De l'autre côté de l'étang, courbé dans un parterre de narcisses des prés, un savant en blouse blanche s'excitait tandis que le staff de trois techniciens qui l'entouraient faisait monter la tension. – Elle arrive, elle arrive, trépignait une femme de chambre, sautillant avec exaltation, alors qu'au milieu du bassin, sous le ciel bleu qui se réfléchissait en vagues ondulées, Gwyneth croisait un castor à museau noir. Les jambes tendues et tremblantes, elle fatiguait, haletait et ne se sentit plus la capacité d'aller au bout, quoiqu'elle eût déjà traversé la majeure partie de l'étang. Elle prévint son coach sur l'autre rive, dans son micro-casque : – Venez me chercher, vite. – Impossible, Gwyneth, répondit l'homme embarrassé : le Zodiac est en panne.

Roxane zappa, tomba sur un péplum où des Romains poussaient des cris à grand fracas d'armes, puis éteignit la télévision et fit craquer ses doigts. Sa mère l'appelait : – Roxane ! Il fallait obéir, venir en s'empressant, sourire, presque faire la révérence et dire, comme une orpheline anglaise : – Oui, maman. – Mets le couvert. – Maman, rouspéta-t-elle pour mieux inscrire sa demande dans une sorte de compensation, la semaine prochaine, je pourrais aller à l'anniversaire de Véra ? – On verra, on verra.

Le reste d'affection que Sylvie Aubin, lassée par la vie familiale, avait pour ses enfants, elle le consacrait à son fils, son petit dernier, Noah, qui avait sept ans. Roxane, se sentant mal-aimée, devenue experte en vengeances hypocrites, frappait son petit frère, crachait dans sa soupe, l'injuriait, le rendait esclave, puisant dans toute la palette de la cruauté enfantine. La stupéfaction de Noah devant ces châtiments immérités se transformait en tourment parce que l'enfant cherchait en lui-même la raison de cette méchanceté et, comme il en était innocent, finissait par s'imaginer des défauts. Il croyait qu'à force de perfection il réussirait à gagner l'affection de sa sœur et se reprochait si bien sa médiocrité que, ne se lassant pas de se réprouver, il devint à moitié idiot. Il remplissait ses tiroirs de jouets comme un vieil avare et faisait une fixation sur un vieux navire de pirates en piteux état que son père lui avait dégoté deux années plus tôt dans un vide-grenier.

Après la table, Roxane fut encore mise à contribution pour faire le lit de Noah. – Normalement, ce n'est pas à moi de gérer cela, protesta-t-elle, j'ai mes devoirs. Mais l'ordre était irrévocable, elle le savait, impossible de couper aux corvées : il fallait se soumettre. L'alliance à l'annulaire maternel dont l'or était rayé et les autres bagues qui saillaient à chacun de ses doigts lui rappelaient le respect, à défaut duquel une paume leste lui

chaufferait la joue. Roxane était capable de se rebeller et d'affronter les gifles, mais ce samedi-là, il était question d'aller passer le lendemain dans un parc d'attractions, ce qui valait bien de supporter les servitudes, quoique avec mauvaise grâce. Elle alla donc dans la chambre bleue du petit frère, levant la tête comme une martyr, tandis que Noah chantait et s'amusait béatement. Elle le bouscula sans ménagement, arrangea les draps et les couvertures, haineuse, dans un sanglot muet.

Lorsque, à la fin du déjeuner, Julien Aubin, le père, caché derrière sa barbe noire, annonça qu'ils n'iraient pas en famille au parc d'attractions, contrairement à ce qui était prévu pour le dimanche, ce fut la douche froide. – On annule tout, minimisa-t-il dans la foulée, ce n'est pas dramatique. – Comment, s'indigna Roxane, mais oui, c'est grave ! C'est une catastrophe ! Elle s'était vantée toute la semaine de ce voyage auprès de ses camarades de sorte qu'un coup de poignard dans le dos ne l'aurait pas moins blessée. Il lui faudrait non seulement passer le dimanche dans cette maison morne comme une cellule de prison, mais lundi encore affronter la curiosité insatiable et malsaine des copines.

Elle se mit à pleurer avec toute son âme, longtemps, comme un ciel de pluie, sans que le sort en fût changé. Elle se sentait abandonnée du monde entier, soumise à l'injustice, trahie de la

pire des façons : par le manquement à la parole. Des larmes coulaient de ses yeux noirs, son visage se déformait sous la poussée d'un sanglot convulsif et son corps était secoué de tremblantes saccades. Sylvie la prit dans ses bras et l'emmena dans la pièce voisine avec un air de reproches contre son mari qui, semblant s'excuser de jouer les trouble-fête et empêtré dans son rôle patriarcal, tâchait de garder la tête haute. Le fils, embarrassé, avait des airs de choucas, tournant la tête de gauche à droite, balançant entre la pitié et la stupidité.

Sans qu'aucun mot fût dit, Roxane, brûlante, reprit son souffle, bercée par sa consolatrice dont la robe grenat orientale ornée de petits miroirs formait des plis soyeux autour de son corps allongé. Comme un chat paresseux hypnotisé par le battant d'une pendule, elle jouait avec le vieux talisman qui pendait au cou de sa mère, accroché en bas d'un collier. Elle ne se révoltait plus contre le sort intolérable mais tirait de ce morceau de minéral une nouvelle énergie, des pensées triomphatrices, redoutables. Elle le caressait, l'embrassait, l'enduisait de ses larmes, et cela dura longtemps, jusqu'à ce que la mère et la fille finissent par s'endormir sur le canapé dans les bras l'une de l'autre.

Julien recouvrit leurs corps assoupis et languides d'une couverture en laine angora, puis il tira les rideaux, car le soleil, passant à travers les arbres comme un essaim de papillons dorés,

entrait dans la pièce. Il redressa une mèche rebelle sur le front de Roxane et, à demi courbé, ramassa les chaussons que sa fille avait jetés au hasard sur le chemin de sa détresse. Au loin, à l'église du village, une cloche tintait solennellement pour marquer les trois heures de l'après-midi. Julien, immobile comme une vieille idole oubliée, le vérifia machinalement d'un insensible tour de poignet sur sa montre sertie de faux diamants.

Noah lui ouvrait de grands yeux ternes démesurément agrandis par la fatigue, ne sachant plus s'il devait sourire ou se rembrunir, et dans le doute arborait un air interrogatif. Il n'osait entrer lui aussi dans le salon pour regarder la télévision ou s'allonger entre sa mère et sa sœur. – Veux-tu faire une sieste ? lui demanda le père. Il ne répondit point. Dans le jardin, des oiseaux chantaient. Le calme régnait à nouveau dans la maison, ouvrant de lointains échos de mystère. Cet instant suspendu fut brisé par la sonnerie du téléphone auquel Julien s'empressa de répondre : c'était, dans le traintrain des affaires courantes, la représentante des parents d'élèves qui voulait parler à Sylvie et à laquelle il demanda de rappeler ultérieurement.

Ce week-end ,comme d'habitude, il était dévoré par les insatiables exigences de son entreprise, qui le poursuivait jusqu'en ses jours de congé et mettait en danger l'équilibre déjà précaire de sa famille. Il s'agissait d'écrire une présentation sur

l'avenir de la société, un document vasouilleux de communication interne destiné aux cadres qui s'envoleraient avec lui la semaine prochaine au-dessus de l'horizon pour un séminaire exotique de *team building*. – Tu es sûr que tu ne veux pas aller au lit ? insista Julien qui se baissa pour embrasser la joue de Noah et, d'une pression dans le dos, l'aida doucement à trottiner vers sa chambre.

Lorsque Roxane se réveilla, en sueur, la joue marquée par les bagues de sa mère, la colère s'en était allée si loin qu'elle se résignait à passer un autre dimanche d'ennui à la maison avec la moue boudeuse d'une nonne contrariée. À gestes précautionneux, elle retira délicatement de sa poche un petit écran lumineux et regarda l'heure : déjà l'après-midi touchait à sa fin, c'était toujours ça de gagné. Elle ne comprenait pas comment elle avait pu dormir autant, ne se souvenait pas de ses rêves, entendait dans le couloir marcher son père. Elle se rappela un gros roman anglais traversé d'héroïnes audacieuses qui l'attendait dans sa chambre et pourrait assouvir sa quête de plaisir et d'oubli. Ses parents ne comprenaient pas son goût pour la lecture et trépignaient de la trouver absorbée dans les livres au lieu de faire ses devoirs qu'elle abhorrait. Des forces lui revinrent, elle se dégagea de l'étreinte molle de sa mère qui émit un court geignement pendant que la couverture ruisselait jusqu'au plancher.

Elle entrevit dans l'ombre comme un fantôme, tressaillit, recula instinctivement et ferma les yeux, prête au sacrifice de soi. Quand elle les rouvrit, le spectre avait disparu. Ce n'était pas la première fois qu'il se montrait. La nuit, couchée sur ses oreillers, elle en devinait parfois les contours indistincts dans les ténèbres. Elle fut soudain triste parce que, malgré l'abandon paisible de la maison silencieuse, elle se trouvait coupable d'apporter la division et la pagaille. Mais qu'y faire puisque sa nature impulsive abattait les remparts et que le charme opéré par ses ouvrages de consolation la berçaient et pour ainsi dire l'enivrait de hantises, de rebellions et d'obsessions bizarres… Ce n'était pas exprès. Le plancher crissait sous son poids. Avec mille précautions, Roxane ouvrit la porte et, sans pouvoir l'empêcher de grincer sur plusieurs tons, elle sortit à petits pas du salon.

2

Roxane avait cinq ans quand ses parents s'étaient mariés. Le jour de la cérémonie, on l'avait mise à l'écart et confiée à la bonne, une brunette de la campagne aux cheveux courts, appelée Michèle, qu'on prononçait en trois syllabes. C'était juste avant la naissance du petit frère. Roxane avait pleuré de rage, non tant de n'être pas conviée à l'office comme un animal gênant mais par

une sorte d'interrogation existentielle. Elle en avait déduit a contrario qu'elle devait être une enfant trouvée ou adoptée dans un orphelinat puisque son propre avènement avait été accueilli sans compulsion nuptiale.

Elle en éprouvait parfois de grandes angoisses, l'histoire ayant fini par faire boule-de-neige dans son imagination puérile. Depuis la venue de Noah, sa mère lui donnait de force le rôle de la grande sœur et ne la bordait plus dans son lit : à elle de redresser la couverture, à elle de ranger sa chambre, quand il ne s'agissait pas de servir d'esclave pour toute la maisonnée. Ces nouvelles responsabilités, s'ajoutant à l'incertitude d'être ou non la fille de ses parents, la plongeaient dans l'inquiétude, car elle soupçonnait que, si elle n'obtempérait pas, elle serait chassée de la maison et devrait, en souillon bâtarde qu'elle était, pourrir en esclavage ou périr dans la rue.

Souvent, à l'école, prisonnière de ses chimères, elle fixait les yeux dans le vide comme une somnambule. La maîtresse lui posait une question et, devant son air ahuri, lui disait : – Que tu es bête ! Roxane choisit d'en rester à ce jugement brutal, ne fit plus aucun effort et, après deux redoublements, gravit invariablement les échelons scolaires à l'ancienneté. À douze ans bien sonnés, elle entrait en sixième au collège Gustave-Flaubert, un établissement ceint de hautes grilles où trônait sur un socle de

béton une sculpture gigantesque en lames de métal, censée représenter un perroquet.

La première semaine de la rentrée, elle s'adapta merveilleusement aux lois tacites qui gouvernaient la société civile de cette nouvelle prison : son caractère trempé et son indifférence à la chose scolaire lui attirèrent l'amitié immédiate des filles délurées de la cité voisine qui fumaient clandestinement dans un recoin de la cour. Dans la salle des professeurs, en revanche, elle exaspéra très vite. On n'en parlait qu'avec la plus extrême indignation, on s'irritait à la perspective de la supporter les quatre ans de son importune scolarité, on espérait qu'elle commît un faux-pas et fût exclue par représailles. De son côté, Roxane, créditée par la haine des adultes, menait grande vie, cultivant l'espièglerie envers ces enseignants qui dispensaient d'année en année leurs cours mornes et ennuyeux.

À chaque récréation, elle courait rejoindre sa nouvelle amie, Véra Marjanic, une grande fille en bonnet de coton, costaude, qui n'en faisait qu'à sa tête. Roxane reconnaissait en elle son propre chant d'indépendance et son ouverture aux plaisirs simples. On les voyait se tenir par la main, arpenter la cour, considérer de haut la piétaille du collège.

A la surprise de ses camarades, Roxane prit un jour la défense de Madame Ricochet, la prof de maths, une vieille femme à moitié infirme courbée comme une canne, qui était depuis plus d'une génération en butte aux sarcasmes de la gente adolescente. Elle fit sentir leur honte aux élèves de sa classe qui la moquaient continuellement et son éloquence soudaine les toucha. Elle en acquit un grand prestige, car on y reconnut une âme généreuse, et l'enseignante obtint pendant environ une semaine et demie un respect silencieux qu'elle accueillit avec circonspection, y flairant quelque nouvelle malice.

Lorsque vint l'élection des délégués, la populaire Roxane fut élue au premier tour, ainsi qu'un garçon malingre nommé Kévin qui avait eu le mérite de poser une punaise sur la chaise de Monsieur Gautier, le professeur d'arts plastiques. Elle n'en tira aucun orgueil, souffrit avec stoïcisme les discours moralisateurs que le principal réservait à l'assemblée des délégués, et continua de faire l'école buissonnière intra muros. On la croisait dans les couloirs, toujours en retard, souvent renvoyée, parfois souffrant d'un mal inconnu qui la poussait vers l'infirmerie.

Dans son désoeuvrement, elle sympathisait avec les surveillants, s'amusait de voir leurs yeux s'égarer sur son beau visage et autour de son cou. Ils l'appelaient la folle, la houspillaient, la provoquaient. Très vite, Sylvie, la mère de Roxane, fut

convoquée. Assise sur une chaise inconfortable, elle avoua son impuissance, dodelinant tristement de la tête pendant qu'on lui égrenait l'imposant dossier de l'indolente. – La rigueur, la douceur, avec mon mari nous avons tout essayé, plaida-t-elle. Puis elle invoqua la théorie optimiste d'un pédopsychiatre selon laquelle certains gamins s'éveillent tout d'un coup, revenant de longs mois, voire des années de paresse, et se mettent à l'oeuvre sans que l'on sache vraiment pourquoi. – Espérons-le, espérons-le, répéta avec componction le conseiller principal d'éducation, un être chagrin, nerveux et lunatique qui, baissant la tête, joignait les mains comme un nonce apostolique.

Les professeurs, dont la voix sèche et haut perchée résonnait comme des cris déchirants, ne souffraient aucun conteste à leur autorité de sorte que les réparties de Roxane déclenchaient infailliblement les cataractes nerveuses de leurs reproches scandalisés. S'emmêlant dans leur syntaxe, frappées de suffocation, les éducateurs courroucés montaient sur leurs ergots, leurs voix enragées frôlaient le contre-ut, leurs visages se décomposaient atrocement, ce qui faisait rire les enfants. Finalement, Roxane était assignée en salle de permanence où elle retrouvait les surveillants pour des discussions sur la vie.

Aux jours de soleil, elle quittait la maison des Aubin dans un sweat à capuche qu'elle remisait dans son sac au coin de la rue,

puis elle franchissait la grille étroite du collège en mini-short et débardeur bleu échancré qui dévoilait sa peau mate et la vague naissance de ses seins. Les bizarreries multipliées de sa conduite lui valaient une indignation mi-hypocrite mi-sincère, les surveillants poussant des soupirs scandalisés et de comiques han catarrheux tout en déshabillant du regard la Lolita déplumée.

Venaient aussi les récréations où elle retrouvait Véra à qui elle racontait ses tribulations d'un air dégoûté pendant que son amie écarquillait de grands yeux amusés. Puis, à leur habitude, elles traversaient la cour de long en large, bousculant les solitaires, affrontant les quolibets des grands, dénigrant la kyrielle des gamins qu'elles croisaient. Elles s'égayaient de tout et riaient aux éclats par saccades comme un torrent de montagne heurte joyeusement les rochers, volette en mille larmes, rebondit et se fracasse au grand galop plus bas dans une chute allègre qui semble ne jamais devoir finir.

Finalement, Roxane se trouvait relativement heureuse dans ce labyrinthe délabré de bois et de béton, en tout état de cause bien plus sereine qu'à la maison où la magie était rompue depuis longtemps, où il fallait obéir et parler à voix basse. Son père ne supportait pas le bruit lorsqu'il travaillait à son bureau, sa mère aussi aimait le silence, ne s'accommodant que des débordements enfantins de Noah. Le calme apparent de la maison était lourd de

tensions refoulées, d'agressivité latente, de zones de non-dit sans contenu clair qui se matérialisaient parfois en disputes aveugles comme un ciel traversé ponctuellement d'éclairs et de coups de tonnerre.

Un mois s'était écoulé, on arriverait dans quelques semaines aux vacances de la toussaint. Les arbres se dépouillaient, la pluie tombait sans fin et il faisait déjà froid. Roxane ne trouvait rien de mieux le soir que de s'allonger dans son lit moelleux avec un bon roman anglais et un bol de chocolat bouillant. Pourtant, comme elles semblaient longues, les interminables heures familiales, rythmées par les reproches et les corvées.

Le soir qui suivit le drame de la sortie dominicale annulée et la dispute avec son père, Roxane aborda la question de l'anniversaire de Véra, une soirée prévue pour le samedi suivant. Julien préféra ne pas la contrarier : il voulait faire des concessions pour se rapprocher d'elle, pour rabibocher une proximité qui s'effritait. Roxane était distante depuis quelque temps. Il se demandait même s'il ne faudrait pas qu'elle consultât une psychologue, à moins que ce ne fût lui-même qui en eût besoin, à force de baisser le front devant sa hiérarchie et de gâcher la seule chose importante, sa propre vie. Il retenait sa douleur, mais il avait faim de quelque chose. Oui, songeait-il en reconnaissant dans la moue boudeuse de sa fille rebelle l'image

de sa propre enfance, nous sommes exactement de la même graine, sauf que j'ai perdu l'étincelle de la révolte.

A l'annonce qu'elle pourrait se rendre chez Véra Marjanic, la changeante Roxane ne cacha pas sa joie, une douceur profonde et chaude emplissant son cœur. Ce décret en sa faveur effaçait d'un coup d'éponge ses ressentiments comme si le Ciel dispensateur de bénédictions s'était ouvert et que le monde correspondît soudainement à ce qu'elle en attendait. Jaloux et irrité de la voir hocher bêtement la tête par excès de bonheur, Noah la traita à voix basse de dinde et de poule. En retour, Roxane lui donna une chiquenaude bourrue. Noah répondit par un coup de coude, sa soeur menaça de lui tordre le cou. Julien éleva la voix et le calme revint, brisé seulement par le cliquetis des fourchettes et le crissement du persil frais mordu entre deux bouts de tomates.

3

Pour son anniversaire, Véra Marjanic avait invité ses six meilleures amies ainsi que deux autres filles, ces dernières par calcul plus que par tendresse: Hélène Brigaud, qui lui prêtait ses devoirs de maths, et Marion Modillon, une rousse timide portant grand nez, le front large, les yeux clairs, qui l'aidait à tricher en

français et dont le père était documentaliste au collège. En tout huit biquettes de onze et douze ans, réunies un samedi après-midi qui se frôlaient et parlaient à voix étouffée, car les parents étaient encore à bavasser hautement dans le salon et ne paraissaient pas vouloir partir. Elles s'étaient réfugiées dans la chambre de Véra, un temple dédié aux poupées japonaises et à un chanteur américain habillé couleur sang. Marion demanda : – Qui est-ce ? s'attirant les moqueries de Roxane et des autres. – Comment, tu ne connais pas Hisdar Shaawn ? – Euh, non. – Ça fait longtemps que tu es là ? – Où ? – Sur terre. Et toutes de s'esclaffer.

La petite rousse rougit. Véra lui prit la main et lui fit les honneurs de son musée : des posters, des photos et même une housse de couette à l'effigie de la star. – Je l'aime, je l'adore. Regarde ses yeux, comme ils regorgent de joie ! – Le but, quand on chante, s'exclama Hélène, c'est d'être heureux. D'une voix sucrée, reprise en chœur par l'assemblée virginale, Véra entonna, à faire écrouler les murs sous la suavité de l'harmonie : *Night and day / We spleep together / There is no mouth like yours / So wild so wild.*

Par l'embrasure de la porte, un homme apparut, impassible comme une momie, qui fouilla la chambre d'un regard aigu si bien que le chant mourut sur les bouches ondoyantes des visages

lisses et vifs du chœur. C'était Alexandre Modillon, le documentaliste, le père de Marion, qui faisait ses adieux : le soleil l'éclairait, traversant les rideaux de mousseline, illuminant ses cheveux roux en bataille et sa barbe naissante si bien que sa tête flamboyait comme celle d'un lion. – Tu te souviens de ce qu'on a dit ? interrogea-t-il avec une morne sévérité, à quoi Marion répliqua d'une voix boudeuse : – Mais oui, oui. Elle le trouvait détestable d'interrompre leurs jeux et de rappeler publiquement son autorité tandis que les filles, sans remarquer son air maussade, avaient au contraire frémi de plaisir à cette apparition. Lorsque la porte se referma, elles poussèrent un grand soupir et ouvrirent des yeux ronds : – Waouh, il est beau, ton père !

Un tumulte s'éleva derrière la chambre : c'était la cohue des autres parents qui voulaient eux aussi donner leurs dernières recommandations. Ils entrèrent, puis refluèrent et en fin de compte partirent, promettant de revenir dans quelques heures. Ne restait plus dans l'appartement que la discrète mère de Véra dont la peau blanche se confondait au voile de la grande fenêtre devant laquelle elle était assise, un tricot dans les mains, pieds nus, ses orteils posés légèrement sur un coussin rose.

Les filles, qui commençaient d'avoir faim, pouvaient enfin envahir la cuisine. Quatre d'entre elles, les yeux bandés, durent

goûter et deviner des aliments disparates, olive, pistache, amande, chocolat. Avec des accès d'hilarité, on les aspergea de parfum, on les fit marcher à l'aveugle, mais Marion se renversa sur un tabouret, se cogna le genou et se mit à boiter comme une chienne estropiée. Convulsée par la souffrance, elle traversait la cuisine de long en large dans une pantomime incohérente, s'arrêtant au seuil de la porte ouverte comme devant un abîme infranchissable, ouvrant la bouche et rejetant la tête en arrière. Les paupières mi-closes, les narines palpitantes, elle se tordait de douleur, étouffant un cri dans sa gorge pour ne pas attirer l'attention de la mère de Véra.

Le silence, succédant soudain aux rires et aux exclamations, alerta cependant la femme somnolente qui, la voix altérée d'un accent slave, voulut savoir ce qui se passait. – Rien, rien, dit Véra, tandis que Roxane caressait les cheveux de Marion avec des gestes câlins. La blessée, stoïque, reprenait son souffle, des larmes gonflant ses yeux. Elle portait un tee-shirt échancré bleu profond où s'affichait le chiffre mille, et une longue jupe gris clair que tachait maintenant à mi-hauteur une trace de sang. Elle s'était adossée contre la porte du corridor et se massait la jambe. La conversation avait repris, d'abord pour donner l'illusion d'un tumulte joyeux, puis tout naturellement elle se convertit en murmures.

Roxane, fascinée, reconnut par une cymbale muette et bouleversante l'atmosphère métaphysique propre aux rencontres prophétiques et l'éclosion d'une amitié dans la profondeur des jeux enfantins. Le sceau céleste s'imprimait dans la chute de Marion comme un peu plus tôt dans l'apparition rayonnante de son père, dans la douleur et dans la beauté, l'une semblant faire écho à l'autre en un double signe éclatant et funeste. Oubliées, les préventions contre la jeune fille réservée et son grand nez, pensait Roxane en frottant la tache sur la jupe de Marion avec une éponge imbibée de savon. Sur le visage de la blessée aux yeux clos, un rêve passait, la clarté rapide d'un sourire : ses attitudes exprimaient une grâce qui emportait l'amour si bien que Roxane s'étonna elle-même de sa propre prédilection, manquant de mots pour exprimer ses sentiments.

On fit encore des jeux, on finit par manger le gâteau. Le jour tombait, un vol de corbeaux glissait dans le ciel ténébreux. Le lustre qui illuminait la salle à manger avait été éteint. Avec cérémonie, Roxane apporta la pâtisserie surmontée de douze bougies flamboyantes et la posa sur la nappe blanche piquetée de taches de graisse. Un tumulte s'éleva, les filles s'égosillant dans un *Happy Birthday* que leur connaissance réduite de l'anglais transformait en bouillie phonétique. Perçant cette masse sonore, on entendit encore la forte expiration de Véra : les flammèches penchèrent, tournoyèrent puis s'échappèrent et s'éteignirent. Du

fond des gorges sortit un cri de satisfaction en même temps que les mains applaudissaient à tout rompre.

– Je pense qu'on va changer quelque chose cette année, dit la mère de Véra en manière de plaisanterie, tu n'auras pas de cadeaux ! Aussitôt, on récrimine, on s'insurge, on se révolte, on crie à l'injustice, comme un peuple accablé d'impôts trop lourds.– Tiens, déclara la petite rousse d'un air de défi, tendant un petit colis mal ficelé, c'est pour toi. Chacune y alla de son présent. Véra ouvrit les paquets, on s'extasia, on jalousa secrètement. Puis les convives gavées de sucreries, accablées de plaisirs, souriant machinalement, abattues, presque mortes mais la figure joyeuse, se partagèrent entre endormissement mutique et confidences particulières.

On bavardait, les cœurs s'épanchaient. Hélène, Marion, il n'y avait plus ni exclues ni proscrites : toutes avaient mangé du sacrifice. Pourtant, après-demain, dans l'indolence du quotidien recommencé, l'impossibilité de retrouver cette intensité émotionnelle laisserait place à une langueur et finalement à un éloignement douloureux. La seule solution pour supporter ce dénivelé affectif serait d'inventer d'autres cérémonies, d'autres fêtes, d'autres délires encore plus forts. Telle est l'économie du plaisir : la pluie d'or qu'on reçoit est bien plus une promesse qu'un absolu.

Lorsque les parents revinrent, ils eurent une impression lugubre : les filles étaient effondrées dans le canapé du salon ou par terre sur l'épaisse moquette. Une longue blonde impassible ne se leva même pas lorsque Madame Sinpighitti, sa marâtre, affichant un sourire amer, fit son entrée, impératrice posée sur des talons immenses comme des échasses, ses énormes seins ridés débordant d'un chandail mou. La rachitique Madame Brigaud, par ailleurs déléguée des parents d'élèves, dut presque soulever sa fille Hélène pour l'extraire du coussin où elle se lovait. Quant à Roxane, penchée et dodelinant de la tête, elle ne répondit pas à son père qui lui demandait de mettre son manteau si bien qu'il faillit se mettre en colère, mais Marion Modillon, écartant doucement les cheveux de l'adolescente, lui retira des oreilles une paire d'écouteurs miniatures. La jeune fille, ronronnant comme une chatte, eut l'air de se réveiller et la petite rousse expliqua simplement : – C'est cela qui l'empêche de vous entendre depuis tout à l'heure.

Le temps passe, ruminait tristement Julien Aubin, revenant en voiture avec son enfant boudeuse sur le siège avant, se rappelant que la veille, lorsqu'il était arrivé de l'aéroport après cinq jours d'absence, la figure hâlée et les bras chargés de petits cadeaux, elle l'avait à peine regardé. Les années glissent comme dans un rêve. Il était effrayé de voir sa fille grandir, ériger des murailles

autour d'elle, traversée d'orages imprévisibles. La nuit venteuse et pluvieuse faisait claquer contre le pare-brise des feuilles fauves qui s'envolaient en vagues dansantes et retombaient alternativement.

4

Lorsque l'automobile s'engagea dans l'allée de la maison, le gravier crissant sous les pneus, Roxane aperçut une ombre mouvante passer à la fenêtre de la mansarde où depuis un an nichait sa chambre, sa chambre à elle, séparée des autres. La pluie avait cessé : la terre avide et boueuse avalait l'eau en flaques. En sortant, la jeune fille prit le bras de son père et se frotta à lui, mais lorsque Julien s'arrêta pour la regarder et lui embrassa la joue affectueusement, elle accueillit froidement son étreinte, paraissant rêver.

Julien l'avait vue semblable, distante, comme indifférente, la veille au soir lorsqu'il était rentré de l'île Maurice, après son séminaire, une farce luxueuse au bord d'une plage arrondie en quart de lune où, derrière le sable et la mer, le ciel était bleu et profond comme un saphir. Entre deux réunions formelles, on promenait les cadres dans l'île, on les goinfrait de mets sublimes. On les invita un soir sur un grand yacht où des Mauriciennes

lascives les attendaient. Certains s'isolèrent dans les cabines, d'autres demeurèrent sur le pont. Des formes remuaient dans l'obscurité, on n'entendait plus que l'écho des soupirs. Julien s'était agenouillé devant une belle indigène à la peau dorée nommée Pooja qui laissa glisser sa robe légère, dévoilant de larges hanches. Sa barbe l'avait chatouillée, un rire avait retenti dans l'atmosphère bestiale où les hommes brutaux vociféraient de jouissance. Plus tard dans la nuit, Julien avait eu horreur de lui-même.

Des feuilles mortes que deux lampes jaunâtres éclairaient en rase-mottes depuis la lisière du jardin jonchaient le sol avec une odeur de pourriture. Sylvie Aubin sortit et Roxane se précipita dans ses bras. – Alors, ma cocotte, tu t'es bien amusée ? demanda-t-elle, ajoutant : et ton oreille, ça va mieux ? car le matin, Roxane avait eu des acouphènes. – Oui, répondit l'enfant d'une voix plaintive, levant des yeux lourds de fatigue. Sa mère lui montra un grand tas de branchages où soufflait un vent funèbre : – On a taillé les arbres avec ton frère.

Noah restait accoudé à l'embrasure de la porte, regardant les formes se découper dans la nuit, écoutant les jappements des retrouvailles auxquelles il se serait mêlé plus que volontiers avant que l'indifférence de Roxane n'eût épaissi son cuir. Il avait cessé d'aboyer d'amour : il restait immobile et maintenait vis-à-

vis de sa sœur une distance d'hyène, avec un sourire qui découvrait de fines canines, fier de ne pas céder à ses propres impulsions affectueuses. Lorsque le trio marcha vers la maison et que Roxane passa devant lui, elle lui décocha un coup de pied amical auquel il répliqua en tirant la langue. Après une minute d'hésitation, il vint se coller à elle, écrasant son visage dans son dos et ceinturant ses hanches. – J'ai faim, dit-il.

Roxane au contraire, repue, ne demandait qu'à s'enfermer dans sa chambre, mais la mère, renouant avec ses réflexes ancillaires, lui ordonna de mettre la table, avec deux verres à bordeaux, car Julien avait sorti de la cave à vins une bouteille qui chambrait sur la commode en merisier. Le repas fut morne, malgré la soupe et le rôti, car l'accompagnement d'orge et de légumes secs ajoutait une note insipide, presque désagréable, qui gâchait l'ensemble. Noah fut empêché de reprendre du gâteau d'anniversaire pour ne pas se gaver de sucre et aucune de ses supplications ne plia l'arrêt parental si bien qu'il se leva de table, les maudissant tous.

Julien désespérait de la perfection humaine, sauf concernant Sylvie dont les grands yeux noirs brillaient d'une légère ivresse sous la lune, voilée par périodes, qui projetait une tache discontinue dans la chambre. Leurs corps se frôlaient en haletant un peu, remuaient dans l'ombre indécise. Ils allaient le plus

lentement possible. Le plaisir les traversait comme un feu court à travers la paille. Les paupières closes, ils s'abandonnaient, n'existaient plus. La confusion des chairs, un court moment, effaçait la débâcle des sentiments.

Le lendemain, dimanche, Julien dut encore s'enfermer et travailler, ayant accumulé du retard pendant le séminaire. Conjugué à son absence pendant la semaine, ce mépris affiché de la vie familiale exaspéra Sylvie si bien qu'elle lui fit une scène pendant le déjeuner, ornée de grognements et de hurlements. Noah, quoique familier de ces disputes rituelles, était terrorisé par la métamorphose de ses parents, un ressort diabolique les empêchant de suivre leur cours naturel, les poussant à une furie ardente comme des rats enragés.

Les yeux flamboyant à travers les larmes, l'enfant exhortait ses parents à ne pas se battre, mais ils éclataient d'une colère sourde qui enflait démesurément. Il y eut des coups, Sylvie fracassa de la vaisselle sur le parquet massif de la salle à manger. Des cris déchirants partaient de toutes parts. Julien courut s'enfermer dans son bureau. Tout le monde pleurait, Roxane n'étant pas en reste, dont les sanglots, comme des torrents, trahissaient une détresse inaccessible et sans remède. La maison, bercée quelques minutes plus tôt de quiétude et de bonne humeur, montrait la faiblesse de ses fondations.

– Ne t’inquiète pas, bredouillait Sylvie en larmes, serrant Noah dans ses bras, tandis que des morceaux de chou-fleur et des fragments de faïence jonchaient le sol comme des papillons blancs. Je l’ai aimé trop tôt, bégayait-elle de manière assez mystérieuse sans que personne osât rien dire. Je vais écrire mon testament, ajouta-t-elle encore d’un ton sombre. Par terre, dans l’amas des débris, elle traça plusieurs traits et prophétisa sinistrement : – Voici l’homme et voici la mort. Alors Noah l’étreignit.

Les époux Aubin se déchiraient ainsi fréquemment comme des bêtes fauves prises de folie carnassière, puis la fureur féroce se perdait dans l’air insensiblement, aussi vite qu’elle était venue. En fin d’après-midi, après une sieste, les parents revenaient, pleins de modestie et de noblesse, l’air épanoui. Roxane et Noah n’en parlaient pas et redoutaient déjà le dimanche suivant, car, avaient-ils remarqué, ces éclats saignants, ces emportements sauvages, ces tempêtes barbares échoyaient une heure après la fin de l’apéritif dominical, généralement au milieu du rôti rituel. Cette violence s’accomplissait dans une dynamique alcoolique, érotique et conjugale qui échappait complètement aux enfants, pour qui le monde adulte paraissait menaçant de sadisme virtuel.

Dans le miroir sans tache de la salle de bains, la respiration lourde, Roxane s'interrogeait sur ses sentiments, sur son désir vague et récurrent de mourir, sans savoir au juste ce que cela signifiait. C'était plutôt la métaphore d'une autre envie, obscure, existentielle. Dans la glace, son image noircissait, et à la place qu'occupait son corps se reflétait une forme béante où miroitait une myriade de macules mouvantes comme le brouillard d'un téléviseur. Incapable du moindre mouvement, l'adolescente ne se lassait pas de la contempler.

5

Le lundi, il fallait à Roxane se lever à l'aube comme une condamnée à mort, partir in extremis et courir jusqu'au collège. Ce jour-là, la taille droite, les gestes mesurés, elle décida de s'y rendre sans se hâter, à l'image de l'héroïne d'un roman qu'elle lisait, personnage remarquable d'insouciance. Étourdiment, elle avait oublié d'embrasser son frère et ses parents, l'esprit ailleurs, rêvant d'intrigues à la dérobée, de baisers volés entre deux portes, de fugues rocambolesques. Elle grelottait dans un survêtement trop léger qui galbait son corps magnifique. Sous le ciel sombre et gorgé de pluie, il faisait lourd. Elle aurait souhaité trouver refuge loin du monde quoique, de manière inattendue,

elle se trouvât heureuse : un ouvrier montait sur une échelle, une femme rinçait du linge, l'automne s'écoulait doucement.

Quand elle arriva devant le collège, la grille était fermée. Une surveillante debout à droite l'ouvrait au coup par coup pour les retardataires, non sans les abreuver d'humiliations et de réprimandes avec un surcroît de cris. Laissant le déluge d'engueulades glisser, Roxane laissa son regard se perdre dans les ombres de la sculpture en amas métallique qui s'élevait vers le ciel comme si elle eût voulu s'envoler. Du pied de la grille, elle se glissa muettement dans le hall, poursuivie par les reproches qui semblaient ne jamais devoir finir. Elle courut à l'étage, la mort dans l'âme, jusqu'au cours de Madame Ricochet où, comme les flots d'une marée, elle reçut une nouvelle bordée de remontrances. Se forçant à rester impassible, elle grinça des dents et s'assit près du radiateur.

Culpabilisant de n'être pas comme il faut sans pour autant faire aucun effort de conformité, elle s'accablait en secret de reproches et de malédictions en un jeu masochiste d'insultes, de procès d'intention et d'enguirlandements compulsifs. Reprenant pour elle-même les imprécations de ses éducateurs et de sa mère, elle s'accusait d'être le désespoir du monde, la meurtrière de son avenir, se promettait les métiers les plus vils. Son corps deviendrait vert, ses camarades l'écraseraient comme un insecte,

le pire serait de vivre très vieille avec cette infamie et cette cancrerie crasses. Tout ce déluge d'injures, concocté dans le silence de son imagination et grossissant avec une éloquence spontanée, la fit éclater de rire à la surprise générale. Le cours portait sur une question rébarbative. La professeur s'interrompit dans ses explications et lui dit : – Mon dieu, mais comme vous êtes bête !

À la récréation, la retardataire voulut entraîner sa nouvelle amie Marion à vagabonder dans les étages : – Allez, viens, lui dit-elle, désignant une porte qui menait à un accès interdit, on va passer par là. – Tu es folle, répliqua la fille du documentaliste. Roxane observa la petite rousse avec surprise. Marion Modillon était tellement sage et disciplinée, cela lui paraissait le comble de l'insignifiance et la marque flétrissante d'un manque de personnalité, voire d'humanité. Marion ne la suivrait pas sur le chemin de la liberté. Alors Roxane monta les marches seule, ralentie par la tristesse, jusqu'à ce que son amie lui lançât quelque chose dont un seul mot lui parvint : Florent. Le pion éponyme, qui surveillait la cour, flairant un embrouillamini, fonçait dans la direction de l'adolescente si bien qu'une course-poursuite s'engagea dans les escaliers illuminés par le soleil de dix heures.

Le désespoir de la jeune fille s'accroissait à mesure que derrière elle le surveillant lui braillait de s'arrêter et tentait de la rattraper. Le couloir faisait un coude. Elle jeta un coup d'œil en tournant, entendit des pas grimper les marches de l'autre côté du couloir : elle avait un peu d'avance. Elle se précipita par la première porte ouverte. C'était la documentation dont elle referma l'huis d'un geste vif. Le père de Marion, qui couvrait un livre, releva sa tête rousse. Les bras en croix, elle barrait la porte avec son corps, à bout de souffle, pendant qu'à l'horizon, par la fenêtre, derrière le ciel noirci de nuages et crevé çà et là d'ouvertures où s'engouffraient les rayons du soleil, un arc-en-ciel ruisselait de couleurs.

Le surveillant s'était retrouvé devant un long couloir vide. Il tendit l'oreille, cherchant un son qui trahît une présence, mais la cacophonie s'élevant de la cour empêchait toute enquête sérieuse. La fuyarde avait mystérieusement disparu. Il admit sa défaite et repartit bredouille sans être bien sûr d'avoir reconnu la délinquante. Derrière le mur, le documentaliste obligeait la fugitive à l'embrasser en lui ouvrant la bouche de force. Roxane parvint à détourner la tête et se mit à cracher sur le côté tout ce qu'elle pouvait avoir de salive : c'était son premier baiser.

Après la récréation, profitant du bazar qui accompagnait opportunément la montée des élèves, il fallut à Roxane se glisser

dans les rangs de sa classe. Vaille que vaille, elle devait se conserver pour la matinée sans s'appesantir sur l'épisode ahurissant qu'elle venait de traverser. Marion la rejoignit : – Qu'est-ce qui s'est passé ? Roxane leva les sourcils en faisant sa cachottière. Après l'école, ajouta la petite rousse, avec les copines, on prend le goûter chez moi. Tu viens ? Roxane blêmit. Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, Marion surprise par le saisissement de son amie, Roxane ébahie par la perspective de se retrouver dans la maison de son agresseur. Mais au fond, que s'était-il passé ? Un forcement ou un grand bonheur ? Elle avait encore au fond du palais l'arrière-goût du bécot.

A ce moment-là, un garçon lui donna un coup dans le dos pour la taquiner : Roxane se retourna vivement et, dans une torpeur de somnambule, l'étrangla de ses mains froides jusqu'à ce que surgît un professeur qui les sépara. – Inadmissible, monstrueux ! s'indignait l'enseignant, effrayé par la violence de la scène. Elle n'a plus sa tête, celle-là. Le garçon, congestionné, s'était mis à tousser. Un flot de monde se poussait derrière pour bénéficier du spectacle. Le murmure grossissait. Roxane tremblait de rage. Un surveillant survint et conduisit les protagonistes au bureau du principal qui les accueillit en levant à peine les paupières : – Toujours les mêmes, commenta-t-il d'un ton las.

Une demi-heure après, bouleversée, à moitié en pleurs, la mère de Roxane, qui passait le gros de ses journées chez elle, apparut au collège dans un grand manteau pour chercher sa fille, exclue par mesure conservatoire et menacée d'un conseil de discipline. Quoiqu'elle implorât le principal de garder Roxane dans l'établissement, il demeura inflexible, ne fût-ce que pour rassurer le corps enseignant sur la réalité de son autorité, et raccompagna la mère et la fille jusqu'à la grille. Dans la salle des professeurs, on exultait, on brayait, on encensait la castration symbolique dont s'enorgueillirait prochainement le collège s'il se débarrassait de cet appendice abject qui ne répondait pas aux standards de l'élève soumise. – La dinde ! s'exclamait à toute force Madame Ricochet, la tête enfoncée dans son cou. – Mais que diable a-t-elle fait ? interrogeait un retardataire.

En chemin, Sylvie abreuva sa fille de récriminations et d'exhortations morales : – On conditionne la bienveillance à la soumission, c'est une donnée universelle. Comment ne le comprends-tu pas ? Faut-il t'égorger à l'autel de l'obéissance ? Tu veux t'émanciper ? Mais l'indépendance se paie par de bonnes études, c'est une autre vérité générale. Elle marchait trop vite dans sa pelisse épaisse, traînant Roxane par la main, une sueur froide mouillant sa colonne vertébrale. Quand elles furent près du pavillon, elle s'était un peu calmée pendant que de son côté, Roxane, désorientée, assaillie par plusieurs émotions

contradictoires et foudroyantes, concluait qu'elle n'arriverait jamais à rien, comme si un nuage néfaste et maléfique planait au-dessus de sa tête.

6

La mère de Roxane était la benjamine de sept filles, et sa naissance avait été maudite comme une nouvelle dernière désolation. Ah, le sexe faible ! répétait son père avec condescendance, l'élevant d'une poigne de fer jusqu'à ce qu'elle quittât à dix-sept le giron familial névrotique où folie et suicide s'étaient succédé avec une exemplaire régularité. Elle avait rencontré Julien Aubin trois ans plus tard, dans une boîte de nuit, et souhaité désespérément son premier enfant, se répétant qu'il importait peu que ce fût une fille ou un garçon. Cependant, lorsqu'elle avait su qu'elle attendait Roxane, elle n'avait pu s'empêcher de ressentir un lourd chagrin et une haine tenace, elle ne savait au juste contre qui, contre sa fille, contre elle-même ou contre ses parents peut-être, et plus généralement contre tous les préjugés sexistes qui empoisonnent l'existence.

Une fois dans le pavillon, Sylvie Aubin jeta son manteau sur le tapis et s'effondra dans un des fauteuils à bordure violette qui trônaient de chaque côté du canapé. Son visage disparut sous la

double herse de ses mains et de ses cheveux tandis que Roxane allait à reculons vers l'escalier, s'éloignant lentement, en catimini. Sylvie Aubin sanglotait pour ne pas crier, rugir, s'emporter, imaginant déjà par anticipation Roxane baisser hypocritement les yeux, supporter stoïquement la tempête et s'employer psychiquement, non à comprendre les reproches, mais à soutenir les remparts qui protégeaient son grand désastre intérieur. Elles ne communiquaient plus depuis longtemps par le langage. D'un bout à l'autre, il n'y avait que des bribes d'identité et de sens dispersées dans l'étendue de l'âme, comme les restes d'Osiris disséminés à travers l'Egypte.

Roxane avait disparu. Sylvie hurla son nom de toutes ses forces pour lui intimer de venir, quoique se sentant elle-même la brebis égarée, occupée à maintenir artificiellement la figure de la mère sacrificielle et de la femme parfaite, n'offrant à l'horizon réduit de sa famille qu'un simulacre archaïque et hypocrite de perfection. Se dressant à la porte du séjour, la jeune fille rentra, pâle comme une bête malade, les yeux décolorés par la somnolence. Plusieurs minutes après, le malaise devint si épais, intolérable que Sylvie étendit les bras vers sa fille, parcourut l'espace qui les séparait, l'étreignit passionnément et bredouilla dans un accès de tendresse : – Qu'est-ce qu'on va dire à ton père ? Puis elle se passa la main sur les paupières, essuya ses larmes

et prononça d'autres paroles réconciliatrices tandis que Roxane, paraissant par intervalles hypnotisée, frissonnait et toussait.

La colère reflua, la complaisance maternelle reprit le dessus : encore une fois, devant l'ombre hideuse des nœuds psychologiques, Sylvie Aubin se masquait la face et s'imposait le silence. Elle envoya sa fille faire quelques courses, lui commandant de ne rien oublier et, devant son air distrait, lui rédigea une liste sur le dos d'une enveloppe. Les menues sottises du quotidien camouflèrent le drame qui fondit au soleil de mille détails divertissants.

Dans la rue, Roxane se sentit lorgnée par les hommes, manquant de mots pour exprimer ce qui l'étouffait. Elle pressa le pas, ses veines bouillant de honte et dévorées d'un autre sentiment indéfinissable qui l'électrisait confusément à l'intérieur et à l'extérieur. Elle était toujours vêtue de ce survêtement serré où se devinaient ses seins naissants. Sa longue nuque portait un visage lumineux comme un astre. La beauté impériale de l'adolescente faisait tache dans ces allées peuplées de spectres humains et de sombres revenants hirsutes dont les yeux ternes scintillaient d'un feu ardent lorsque approchait le tendron.

Elle ne savait pas ce qui était le plus grave dans ce qui s'était passé le matin. Elle revoyait le documentaliste, le père de

Marion, statue de métal terrifiante, se rapprocher d'elle, passer les mains sur ses hanches et effleurer ses lèvres. Lorsqu'elle avait rejeté la tête en arrière, en prenant soin de ne pas cogner la porte, il avait caressé ses joues, tandis qu'elle sentait sa résistance pulvérisée. Il l'avait embrassée, s'enfonçant dans sa bouche comme une grosse fraise chaude. L'épicière plaisanta Roxane qui s'était perdue dans ses pensées et demeurait bouche bée avec sa liste à la main. Elle paraissait néanmoins si vulnérable à ce moment qu'elle fut traitée avec une déférence particulière, sans l'ironie cruelle d'usage habituel.

C'était une petite bourgade de banlieue parisienne, peuplée en majorité de chômeurs qui contemplaient du haut des tours la capitale lointaine nappée d'un brouillard bleu. Au pied des immeubles, comme des flots léchant des rochers, une marée de pavillons modestes s'étalait indéfiniment. Autour du centre-ville, le quartier résidentiel déployait ses villas somptueuses. À ras de sol, le canal formait une boucle où roulaient les cyclistes du matin et où rodait à la tombée du jour une faune interlope de drogués, de couples illégitimes et de sans-abri. Au cœur de cette vallée morne habitaient tous les peuples dispersés, arrivés de nulle part, ayant franchi plusieurs frontières, parlant cent langues absconses.

Pendant le déjeuner, Sylvie but une bouteille de grand vin, sortie de la cave. Excitée, elle devint volubile. Son bavardage inquiétait Roxane qui s'ennuyait et se taisait de sa manière hautaine et douce. Les yeux fixés sur un miroir où se reflétait le feu de l'âtre, l'adolescente croyait discerner des doigts de feu crochus s'élever avec la fumée noire dans le conduit de la cheminée. Les flammes indolentes dessinaient des lettres orientales qui s'enfuyaient toujours et se tordaient sans cesse, écrivant d'obscures sentences incendiaires.

– Il y a combien de temps que vous êtes ensemble avec ton amoureux? demanda la mère. – Avec qui ? s'inquiéta Roxane. – Tu as bien un petit copain, aguicheuse comme tu es, continua Sylvie, exaspérante, la respiration forte. L'une en face de l'autre, elles se considéraient de manière farouche. – Non, répondit la fille. Alors, prenant un air inspiré, la femme ivre allégua qu'à son âge on avait toujours un petit ami, ajoutant qu'il ne fallait rien lui cacher. La confusion contaminait la conversation : il semblait que la mère, croyant à tort pénétrer les non-dits, et la fille, ahurie par les raisonnements éthyliques, ne parlassent plus la même langue.

Alors Roxane, d'accablement, monta dans sa chambre, priant un dieu inconnu, syncrétique, qu'elle avait créé de plusieurs figures adorées, se croyant Blandine dans la fosse aux lions, soumise

aux décrets irrévocables des Romains et résolue à souffrir les blessures cruelles des martyres, la chair griffée et les os broyés. Des coups retentirent à la porte de sa chambre : c'était la mère, déstructurée par l'alcool, qui montrait sa face camuse dévastée de larmes. Elle ressemblait aux vieilles tragédiennes convulsives, blanches et affolées qui se renversaient vers le ciel les bras déployés, dilatant leurs narines et allongeant leurs syllabes interminablement jusqu'à ce que le souffle leur fît défaut.

7

Le père et la mère de Roxane furent convoqués par lettre recommandée au conseil de discipline de leur fille, fixé le mardi soir de la semaine suivante. En salle des professeurs, il y eut de grandes réjouissances, personne n'ayant espéré dénouement si rapide, car il était entendu que le débat était de pure forme, qu'elle n'échapperait pas à l'exclusion. Les enseignants parlaient en même temps, rivalisant de gosier, détestant l'enfant d'une pareille haine pour ceux qui la connaissaient, et les autres d'opiner par solidarité. Tout en buvant leur café, ils égrenaient les hauts-faits de Roxane si abondamment qu'ils ne pouvaient s'empêcher des roidissements énervés, chacun reconnaissant dans l'insolente adolescente son triste et inacceptable quotidien. La mort planait au-dessus de quelques membres de la meute

instructrice dont l'alcoolisme, la surmédication et bien des palliatifs masquaient autant de chagrins refoulés. Le diable, quoiqu'il n'eût pas de place en ce temple laïque, riait sous cape de toute cette méchanceté, se promettant d'emplir de résine bouillante et de plomb fondu les goulots grossiers de ces ânes savants qui se vautraient dans la férocité.

La pulsion de mort, les horribles pensées qui surviennent sans cause et sans cesse en notre âme farouche, la haine universelle qui nous habite quelquefois nous laissent généralement hagards et pantois alors qu'on devrait pourtant s'écrier devant le psychopathe pornographe et sadique qui avance à pas de velours dans la profondeur de notre conscience : – Eh bien, c'est nous ! Au dehors, la façade est aimable, mais en dedans c'est partout un long silence désolé, lugubre, troublé par à-coups de cataclysmes et de pulsions démoniaques. On dégaine le sabre de l'amour pour abattre le malin, mais l'on s'emmêle les pieds et l'on s'effondre dans le sable avec un hurlement de bête fauve, écorné par un taureau monstrueux, comme si l'on n'avait jamais rien entendu ni appris. Pareils, les enseignants n'engageaient autant de force pour mépriser et haïr qu'afin d'oublier leur propre obscénité. Seule l'infirmière, visage maigre et desséché, tentait de prendre la défense de l'accusée, mais sa voix fluette ne résistait pas au flux impitoyable des bramements professoraux. La violence de l'assemblée l'étouffait, elle se demandait même si elle n'allait

pas leur entrer dans le lard quand le triolet de la sonnerie marqua la fin de la récréation.

Consignée chez elle par un décret conservatoire qui la déclarait dangereuse pour ses camarades, Roxane dormait peu et ne comprenait pas précisément ce qui lui arrivait. Ses parents lui parlaient sans colère, elle leur répondait doucement, chacun gardant ses réflexions pour soi-même. Quant au petit frère, il était heureux sans cause apparente comme à son habitude, s'étonnant seulement de trouver sa sœur toujours à la maison et de mauvaise humeur. Les jours étaient froids, blancs et brumeux. Après les orages de la semaine précédente, des tuiles étaient tombées du toit, s'écrasant sur le perron en éclats rouges.

Les repas en tête-à-tête avec sa mère devenaient pénibles : malgré les efforts de part et d'autre pour paraître aimable, la conversation peinait, à part quelques considérations morales ou pratiques. Roxane cherchait à retrouver les bonnes grâces de Sylvie, mais ses chatteries n'étaient payées que de moues impatientes et par des soupirs de dépit. – A cause de toi, lui avait reproché sa mère, je reste ici à te surveiller comme une chienne, tout ça parce qu'on ne peut pas te faire confiance.

Véra Marjanic s'était brusquement détachée de Roxane comme si elle avait eu peur ou qu'elle eût déjà acté l'exclusion de

l'adolescente. Dans l'opinion commune des élèves du collège, après bien des débats pseudo-juridiques, on pronostiquait que Roxane pourrait toujours se défendre, s'expliquer au conseil de discipline, mais qu'elle ne devrait pas échapper au renvoi. Seule Marion Modillon, la fille du documentaliste, avait pris de ses nouvelles, mais Roxane lui avait répondu froidement parce qu'en entendant sa voix toute la scène du baiser volé lui était revenue. Recluse dans la maison sous la surveillance despotique de sa mère, la jeune fille occupait sa solitude en lisant, en sommeillant ou en s'assommant devant la télévision.

Avez-vous soif ? demanda, en joignant les mains avec une douce obséquiosité, un groom indien en uniforme qui trottinait en direction de l'hôtel. Sans attendre la réponse, il ajouta : Je vous apporte quelque chose. Dans sa chaise longue au bord de la piscine froide, les cheveux en broussailles, la peau luisante comme du satin, Gwyneth, la fille de l'empereur industriel, jouait d'une main avec un singe domestique au bout d'une laisse en or et, de l'autre, conférait au téléphone avec un spécialiste de la fission thermonucléaire. Il s'agissait de récupérer l'énergie produite par l'assemblage de deux noyaux atomiques pour propulser une fusée dans le ciel. Un savant fou avait vu là l'occasion de se faire un nom, taisant les risques de l'expérience. Le soleil se couchait de l'autre côté du vallon et le ciel était rouge comme une mare de sang. Un grand désir

d'amour possédait la jeune fille dont les lunettes immenses à verres fumés reflétaient le crépuscule et les arbres inaccessibles. Elle se sentait une faiblesse pour le groom indigène qui descendait l'escalier, portant un grand plateau d'argent surmonté d'un carafon en cristal rempli de jus d'orange. Le réalisateur avait souligné les sentiments lascifs de l'héroïne par un ralenti qui n'en finissait pas.

Roxane zappa et tomba sur un débat à propos du végétarisme : carnivores et herbivores peuvent-ils cohabiter ? – Il y a toujours pire, râlait un gros homme chauve, le front perlé de sueur. Il parlait lentement, articulant les syllabes comme s'il en épelait chaque lettre, réduisant au minimum l'instant de reprendre son souffle. Elle changea encore de chaîne. – Ah, vous nourrissez les moineaux, disait une journaliste à un sans-abri, gencives vides, yeux illuminés, entouré d'une marée d'oiseaux acharnés à s'approprier les miettes d'un croûton immonde. Roxane avança le bras et éteignit la télévision.

Un quart d'heure après, elle montait dans sa chambre, sa mère l'ayant chassée du salon. Cette chambre, installée dans le grenier, avait un caractère d'ancienneté. Les poutrelles au plafond étaient vermoulues. Un bureau en chêne supportait toutes sortes de colifichets dans un fouillis de cahiers et de livres, ainsi qu'un ordinateur où trônait en fond d'écran une

énorme méduse. Par distraction, pour combler le vide des heures et nourrir son désoeuvrement, l'adolescente tapa sur un moteur de recherche les mots *poitrine nue*. Un flot de photos aguichantes répondit à sa requête. Elle cliqua sur une femme hâlée, languide, bouche ouverte, au bord d'une rivière qui serpentait à perte de vue. Un écran demanda à l'adolescente de quitter le site si elle avait moins de dix-huit ans. Roxane mentit et arriva sur une page pleine de couples déshabillés, tout à leur félicité. Elle passa d'image en image, l'obscénité excitant sa joie. N'en pouvant plus, elle quitta sa chaise et se mit à plat ventre sur son matelas où, le visage bavant, le cœur palpitant, elle rêva d'un amant dont le visage avait les traits du documentaliste.

Elle eut la malchance de le croiser le dimanche suivant au marché dans la petite halle moderne sur poutres métalliques qui faisait la fierté du maire et abritait magasins et étals. La famille Aubin, père, mère et enfants se tenant par la main, allait acheter des confitures chez un artisan en salopette nommé Victor, rougeaud, le visage franc, portant avec affectation une moustache blanche en pointes. Elle ne reconnut pas immédiatement Alexandre Modillon, sans doute parce qu'elle le voyait de dos et que ses cheveux roux étaient cachés par une casquette à la parisienne, mais lorsqu'il se retourna, elle pâlit, eut une défaillance et manqua de s'évanouir.

Sans rien paraître, le documentaliste demanda de ses nouvelles avec un beau sourire de cuistre et d'hypocrite, à croire que rien ne s'était jamais passé entre eux. Il l'avait engagée à téléphoner à Marion qui, à l'entendre, languissait d'elle. Roxane était sur le gril, elle serrait très fort les phalanges de son père pendant que le serpent auburn répandait son venin de tartufferie, appelant la jeune fille Mademoiselle Roxane et assurant avec un air dévot de la défendre autant qu'il le pourrait au procès de mardi. Lorsque le carillon des cloches sonna la fin de la messe, le commerçant marqua des signes d'impatience, l'on dut se presser et se quitter, Roxane répondant par des mots inarticulés aux incongrues civilités du documentaliste.

8

Le mardi suivant, Roxane fut exclue par décision unanime du conseil de discipline. On lui annonça qu'elle intégrerait rapidement le collège de la Cerisaie à l'autre côté du bourg. Avec un léger rictus, le principal prit sèchement congé de l'adolescente, lui recommandant d'écouter les conseils qu'on lui donnait. Roxane ne put s'empêcher de pouffer parce que son attention s'était concentrée sur une morve qui dépassait légèrement du nez busqué de l'homme et oscillait drôlement. Se méprenant sur son hilarité, y suspectant quelque impertinence

supplémentaire, le responsable la congédia durement, s'interrogeant in petto sur les déviances inexpugnables de la nouvelle génération. Roxane lui fit un léger salut et disparut.

Devenue un *personnage,* parée d'une liberté poétique, l'adolescente croyait fermement à son innocence parce qu'elle n'avait en se bagarrant que répondu à la provocation du garçon. Comme elle se rappelait que tous les condamnés le sont injustement, elle se résignait à son sort, indolente et fière. Ce soir-là, après le repas, confortablement installée sur un sofa du salon, elle écoutait les lieux communs de la conversation parentale quand son père dit à mi-voix : – Samedi, on loue une voiture et on part à la mer. Il appuya sur le mot mer, comme s'il renfermait quelque force extraordinaire. Noah jappa de plaisir, surtout à l'idée de l'automobile, et Roxane se leva, réconfortée par cette promesse qui revenait dans son esprit à une sorte de pardon. Dans son expression de joie enfantine se lisait la reconnaissance, mêlée à un sentiment obscur de mystère qui ne la quittait plus. En sortant du salon, elle regarda son petit frère et l'embrassa sur la joue. Deux minutes après, elle était dans son lit, impatiente de tout, de découvrir son futur établissement, de contempler les marées sauvages de la Manche et d'être assourdie par le roulement des galets.

Le jeudi précédant son entrée dans son nouveau collège et le voyage à la mer, elle accompagna sa mère dans une des missions philanthropiques qu'elle accomplissait régulièrement pour le compte d'une amicale municipale auprès des déshérités de la commune. Escortées par un petit homme de l'association, elles allèrent acheter des provisions et les portèrent à une femme isolée dont la fille était handicapée. Roxane se plaisait au spectacle de la pauvreté parce qu'elle en goûtait la simplicité, la rudesse, les émotions, préférables à la satisfaction rassise des univers petits-bourgeois. Elle sentit le souffle du destin lorsque, au déjeuner, le petit homme de l'association se présenta comme l'oncle de Marion et lui dit que sa fille était en sixième au collège de la Cerisaie.

Le lendemain, Roxane retrouvait la routine d'une classe, assise au premier rang, à portée de vue, et retombait dans l'ennui renouvelé des cours, de bonne grâce toutefois depuis que son père, au grand scandale de Sylvie, s'était glorifié d'avoir été lui aussi renvoyé de l'école. C'était donc pour ainsi dire une tradition familiale : chez les Aubin, on n'était pas scolaires. – Que la mer est belle, répondit-elle en bâillant au professeur de mathématiques qui l'interrogeait pour la première fois sur un problème. On la prit d'emblée pour une originale, mais sans prévention particulière, si bien que le soir, entonnant à tue-tête une chanson qu'elle avait apprise en cours de musique, Roxane

rapporta à sa mère qu'à son goût l'ambiance au collège de la Cerisaie était « super sympa ».

Le professeur d'anglais s'appuyait sur une canne, celui de français avait une barbe blanche, les femmes avaient des rides malgré des tartines de fards. C'était un collège de vieillards, avec des arbres centenaires, des plates-bandes couvertes de fleurs des champs et au fond de la cour une antique fontaine moussue où il était permis de se désaltérer. On ne trouvait à première vue ici ni voyous ni chipies, mais des enfants joyeux et respectueux comme on n'en fait plus, qui rivalisaient de bonne humeur. – Où diable nichent alors les sœurs du mal, le vice et la méchanceté ? soupirait la méfiante Sylvie, pétrie d'un moralisme désuet et d'un scepticisme amer, en écoutant les récits paradisiaques de sa fille.

Marion Modillon, la fille du documentaliste, téléphona de nouveau à Roxane pour l'inviter le samedi après-midi à goûter, mais comme ça coïncidait avec la virée familiale en bord de la mer, l'adolescente n'eut pas à se poser la question de savoir si elle devait accepter ou non. Intérieurement, elle se croyait encore l'amie de Marion parce que ce sentiment s'auréolait d'éternité et qu'elle ne voyait pas pourquoi leur commerce à peine ébauché devrait s'effilocher maintenant qu'elles ne fréquentaient plus le même bahut. Elle avait plus de mal à dissocier l'intimité qu'elle

avait avec Marion des rapports avec son monstre de père, se demandant si elle pourrait jouer en sécurité dans le grand appartement du documentaliste, à moins qu'elle ne souhaitât secrètement le contraire. Elle se rappelait avoir croisé un jour sur le trottoir un curé en soutane, le visage pincé, tourmenté, semblant lutter contre d'affreux démons : la scène l'avait frappée parce qu'elle regardait ses propres pulsions, ses propres corruptions moins comme des ennemies que comme une curiosité de l'âme supplémentaire.

À la fin de la semaine, les crimes étaient pardonnés, toute la famille Aubin prenait place dans une grosse berline louée pour l'occasion, la vieille voiture étant réservée aux trajets courts. La route était droite et plane, le temps de passer l'immense conurbation parisienne, puis c'était une alternance de vallées et de collines jusqu'à ce qu'au loin on aperçût enfin dans un coin de l'horizon quelque minuscule fragment bleuâtre qu'on saluait par une théâtrale exclamation : La mer ! Les liens de Sylvie et de Julien s'étaient resserrés depuis les problèmes de Roxane parce qu'ils avaient culpabilisé sur leurs chicanes incessantes, se disant qu'elles ne faisaient que fragiliser leurs enfants. Ils s'étaient rabibochés, retrouvés, il n'y avait plus en surface ni soupçons ni haine. Le retour de Roxane à de meilleurs sentiments les confortait dans cette volonté particulière d'adoucir l'atmosphère communautaire.

Pâle comme la mer blanchâtre voilée par le brouillard, bouche ouverte sans proférer une parole, Roxane marchait sur la grève, les yeux pleurant sous les assauts du vent. Blancs comme des cachets d'aspirine, à l'exception de Julien dont le visage hâlé portait les stigmates de son escapade à l'île Maurice, les Aubin semblaient manquer de vitamines. Noah, emmailloté dans une doudoune, encagoulé, ganté, passait de l'un à l'autre en sautillant, rebondissant comme une boule de billard. Les vagues avançaient et s'évanouissaient dans un fracas de galets, semblables à des spectres avançant dans le chahut d'un défilé, présentant une collection éternellement différente et semblable, ôtant leur robe et se dérobant dans une nudité fantomale.

Ils s'installèrent sur le littoral inconfortable à quelques pas de la houle. Les enfants jouaient à s'avancer au plus loin dans la mer, à la naissance du sable, assez près pour être éclaboussés quand la vague était trop forte, fuyant à l'approche des flots comme devant des monstres marins. Sylvie voulut se baigner malgré le froid et plongea maladroitement dans l'eau. Elle en ressortit avec la chair de poule, son corps clair se confondant avec le gris des galets, s'exclamant, comme possédée par une brûlure glaciaire : – Sang de la Madone ! Puis d'un ton plus doux, elle se sécha et grelottant, bredouillant, claquant des dents, elle gagna avec sa petite escorte un étroit café aux poutres apparentes, meublé de

tables en formica, le rendez-vous des ivrognes, des pêcheurs et des érémistes, où ils burent des chocolats bouillants.

9

Le dimanche resta marqué par cette parenthèse maritime, Sylvie restant au lit avec la fièvre et Noah souffrant d'un mal apparenté mais refusant de se coucher, par un de ces caprices dont la maison était familière. Un bouquet de lupins était posé sur la commode du salon. Julien suivait distraitement un documentaire géographique à la télévision. Noah jouait bruyamment avec son bateau de pirates pour qu'on s'occupât de lui. La veille, dans le café, par impulsion, Roxane avait glissé une cuillère à café dans sa poche. Affalée dans un des fauteuils, elle tenait à présent son larcin et jouait avec, regardant son visage se déformer sur la surface métallique piquetée de points noirs.

– Va faire tes devoirs, ordonna Julien d'un ton sévère, coiffant ses cheveux en arrière. Sans répondre, Roxane monta dans sa chambre et, tout en se parant d'un faux diadème et de bijoux de pacotille, se ficha devant l'ordinateur pour visionner un film. Malgré la fatigue des embruns, du voyage nocturne, du triste dimanche pluvieux, elle était joyeuse. Tout son coupé, sandales aux pieds, les prunelles dilatées, elle suivait passionnément ce

navet qu'elle connaissait par cœur, ses péripéties sans nombre et sans fin, l'histoire d'un poulain témoin d'un forfait, qui hennissait en vain sans qu'on comprît clairement son mystérieux langage.

Tout à coup, un léger mouvement se fit à la porte : Noah apparut, son navire à la main, les joues éclairées par la lumière du couloir. Il approcha de sa sœur, lui prit le bras, contempla les fausses pierres précieuses et les perles qui ornaient ses mains. Roxane se raidit, sa physionomie mobile prit une expression sinistre et froidement, sous l'effet d'une métamorphose diabolique, elle repoussa son frère. – Dégage, maboul, menaça-t-elle, ou je te détruis la gueule. Noah, d'un air de raillerie, partit à reculons tout en se courbant : – Je me retire et je t'abandonne à tes réflexions.

Julien Aubin, hypnotisé par le bourdonnement grave de la voix off qui commentait de somptueux paysages, commençait à se sentir bien lorsque Noah lui rapporta que Roxane se mortifiait devant son écran au lieu de travailler. Le père échangea avec lui un regard qui ne trahissait aucune bienveillance : – Je n'aime pas que tu dénonces, lui dit-il avant de replonger dans l'observation d'un site où se dressaient des aloès et des cèdres au bord d'un cours d'eau. Noah l'observait pensivement. De longues minutes s'écoulèrent sans que le père parût se soucier de ce qu'il venait

d'entendre, puis il se leva, grimpa les escaliers et entra vivement dans la chambre de Roxane. Il la surprit, le nez dans ses devoirs. – Pourquoi n'as-tu pas frappé à la porte ? s'insurgea la jeune fille. – Je ne sais pas, s'excusa Julien, embarrassé. – Qu'attends-tu donc pour sortir ? s'écria encore Roxane impétueusement, dans un hurlement sauvage. Je n'aime pas cela. C'est ma chambre !

Il laissa s'énerver sa fille, non qu'il se sentît coupable, mais parce qu'il savait qu'elle voulait l'obliger à élever la voix, à faire preuve d'autorité, à jouer un personnage patriarcal qui ne lui convenait pas. Il devinait ce qui l'attendait s'il rentrait dans ce manège, ayant déjà observé l'étrange dépersonnalisation qui accompagne la montée des colères. Il se retira de la chambre, se demandant quel genre de femme Roxane deviendrait, avec son énergie discontinue et ses sautes de comportement.

Il descendit s'allonger près de Sylvie, sa main frôlant son front fébrile et rectifiant une mèche rebelle. – Où est Roxane ? demanda la femme. – Dans sa chambre, fit la grosse voix de Julien. – Je l'ai entendue crier, dit Sylvie. – Oui, elle a piqué une crise parce que j'étais entré dans sa chambre. – Toi, tu as un avantage sur elle : tu ne te prends pas la tête parce que tu ne prends rien au sérieux. – Que veux-tu dire ? demanda Julien. Une marmite en cuivre pommelé se pavanait sur un coffre en

cuir. Julien avait envie de retrouver son émission, mais il était dommage de partir sur ce silence-là. Quel écart, pensait-il, entre l'image floue et romantique qu'il se faisait autrefois du mariage, et sa réalité laborieuse où chacun semblait agir à contrecœur.

A l'embrasure de la porte, agrippant toujours son bateau dont le mât nu accrochait les meubles, Noah avança timidement, mendiant des marques d'affection, sa frimousse faussement innocente et ses paupières lourdes de fièvre justifiant pour Julien tous les compromis du monde. – Dis, Papa, implora-t-il avec une candeur confondante, pourrais-je avoir un chien à Noël ? – Un chien ? Mais il faut s'en occuper, d'un animal, ce n'est pas un jouet. Qu'est-ce que tu manges ? C'était un caramel. Où l'as-tu trouvé ? Noah tourna les talons sans éclaircir cette question, repartant d'un pas lent, tête haute, drapé dans une grandeur antique, balançant le vaisseau avec morgue comme si l'on eût attenté injurieusement à son honneur.

Le jour baissait, la maison était paisible. C'était pour Julien une forme fugitive de l'idéal, lorsque chacun coexiste et s'épanouit dans sa solitude et son errance intime, proche des autres sans pour autant communiquer avec, comme des bougies brûlant sur un candélabre. Il attendait quelque chose sans savoir quoi. Les vacances, les progrès de sa fille, le cheminement incertain de son

petit monde, la guérison de toutes les douleurs ? Ah, s'il avait su où il allait !

Au bureau, c'étaient de continuelles tensions exercées dans tous les sens qui obligeaient à une prudence de Sioux, à des ruses, à des mises au point acerbes et des vengeances calculées. C'était un monde infantile où l'énergie et l'intelligence se perdaient inutilement à l'interne, un cirque narcissique et sadique où prospéraient les âmes les plus basses. Femmes et hommes, cela ne faisait nulle différence, chacun devenant expert en non-dits, en faux-semblants et en méchanceté. Voilà tout ce qu'il restait de l'idée de travail dans les bureaux stériles où sages employés et ingénieurs inventifs, absorbés dans leurs pensées, souvent inadaptés à la sauvagerie d'entreprise, subissaient la vindicte des cancres et des coquins. Julien qui, par scepticisme naturel et expérience familiale, n'avait jamais cru dans les bienfaits de la culture, de la discipline et de l'application, s'harmoniait plutôt sans difficulté à ce milieu animal et libéral. Il augmentait son pouvoir et ses revenus machinalement par une espèce de logique intrinsèque où il perdait son âme et sa liberté comme un roseau agité par le vent.

10

Des cris, des rires, des coups sur les tables : un tapage infernal venu de la salle huit troublait le calme habituel du collège de la Cerisaie. Une femme en chignon noir qui remontait l'escalier se pressa dans le couloir, ouvrit la porte d'un geste, laissant voir en un sourire forcé des dents plus blanches qu'un nuage pendant que les élèves, arrêtés dans leur chahut, essayaient de composer l'immobilité de l'enfant sage. Par une obligation naturelle, cette professeur d'espagnol, Madame Sédeillant, avait dû brièvement quitter la classe, laissant les collégiens à eux-mêmes. Après quelques minutes de suspension silencieuse, le bazar avait commencé, chacun imitant un bruit d'animal. Le hourvari des rugissements, des braiements et des piaillements avait jailli et s'était amplifié, cependant qu'on gesticulait, qu'on mimait quelque chute dans un grand abîme ou qu'on faisait semblant de résister à des bourrasques de vent imaginaires.

Madame Sédeillant entra donc solennellement, observant les potaches qui, l'écume à la bouche, feignaient de s'affairer et eussent voulu se cacher à six pieds sous terre, sauf Roxane qui lui renvoyait un regard bravache. – Baisse la tête, lui marmonna Emmanuelle Voirin, sa voisine, sinon ça va nous faire des problèmes. Le chahut était une transgression grave et ne pouvait passer sans forte réprimande. On s'attendait à une mise au point sévère, à une leçon de morale argumentée, filandreuse, mais

l'enseignante conclut brièvement l'épisode en annonçant froidement : – Vous serez tous collés mercredi après-midi.

Quelques jours après, les garnements se retrouvèrent devant un surveillant dans le collège vide avec un obscur pensum à faire. Pour certains, c'était une catastrophe parce que les parents s'étaient indignés de leur indiscipline et avaient augmenté leur peine d'humiliations supplémentaires : ils se courbaient sur leur devoir, dressant autour d'eux une muraille invisible depuis qu'ils étaient prévenus contre l'influence délétère d'autrui. Par la fenêtre, les nuages glissaient vivement dans le ciel, changeant la lumière à répétition. Dehors, un ouvrier jouait du marteau tandis que dans l'azur indécis des oiseaux ivres accomplissaient d'erratiques acrobaties.

Emmanuelle prit la main de Roxane et la serra d'un air grave. Roxane voulut lui parler, mais le pion, à peine eut-elle ouvert la bouche, la tança d'un œil noir : – Qu'est-ce qu'il y a encore ! Contre tous les usages de ce collège anachronique, Roxane rétorqua effrontément en le tutoyant : – Pourquoi cries-tu tout le temps ? déstabilisant le jeune homme qui rougit et ne trouva rien à lui répondre. Sensible à la tension, Emmanuelle se demandait si le malaise n'allait pas dégénérer en affrontement, mais à l'inverse, l'atmosphère se détendit, le surveillant méditant sa répartie et tous les collés s'engouffrant dans la brèche. Les

conversations privées à voix basse firent rapidement un matelas sonore qu'apprivoisait sporadiquement le cerbère. Emmanuelle s'ébahit : – Bah, tu en as du culot, toi. – Je ne sais pas ce qui m'a pris, se justifia Roxane, glissant sur des sujets plus légers, la nouvelle coiffure d'une camarade, la confection d'un collier de pâtes.

La porte s'ouvrit tout à coup et un homme apparut, âgé d'une quarantaine d'années, mal rasé, le poil poivre et sel, l'air égaré, qui parla avec le pion dans un flux verbal sans rémission. C'était Kamel, l'homme à tout faire du collège, un bègue : son éloquence infirme et torrentielle, augmentée de grands gestes dégingandés, se gonflait de l'incompréhension qu'il rencontrait et, comme les eaux du déluge, envahissait l'espace. Finalement, le surveillant le suivit dans le couloir pendant que les enfants riaient à s'en tenir les côtes, toujours à railler le pauvre homme qui reculait en se balançant le poing sur la hanche, la figure renversée comme si des fauves s'étaient échappés de leur cage et eussent menacé de les dévorer tous.

Venant en retenue pour la première fois, Emmanuelle Voirin s'était attendue à souffrir froidement on ne sait quelle vengeance, au lieu de quoi elle découvrait pour la première fois le collège libéré du stress habituel. C'était réellement parfait : elle pouvait enfin discuter profondément avec cette presque

inconnue qui était arrivée d'un établissement voisin deux semaines auparavant, exclue pour s'être battue violemment. Emmanuelle avait eut vent de ses exploits par son père Tibère, qui participait avec la mère de Roxane à une association humanitaire. On ne s'ennuyait pas auprès de cette fille-là, elle était dessalée et partageait de bon cœur ses bonbons. Au fil de la conversation, elles se découvrirent aussi une relation commune, Marion Modillon, la fille du documentaliste, qui était la cousine d'Emmanuelle. – Comme le monde est petit, commenta sobrement Roxane.

Le lendemain, on les croisait dans la cour à trottiner ensemble dans un état de ravissement mutuel, l'amitié spiritualisant la matière et remodelant le monde d'une texture salutaire. Emmanuelle Voirin, qui partageait son temps entre chacun de ses parents séparés, menait une vie passionnante, passant d'un milieu à l'autre, objet d'une compétition affective, au point que Roxane se prit à espérer à voix haute par une perverse fantaisie que les Aubin divorçassent eux aussi. Se tenant par la main, après un détour à la fontaine qui jouxtait la clôture de l'établissement, elles se firent une promesse d'alliance éternelle : la jolie fille en jupe bleue et bas de coton blanc, le cou protégé par un foulard noir à motifs de têtes de morts, échangea la médaille d'argent qu'elle portait au cou contre une bague à motif de poisson ornée d'un faux rubis et d'or en dentelle. Voilà la

sonnerie qui retentissait de nouveau, il fallut revenir à perdre haleine pour se ranger en ordre comme des moutons. Dans la file, on commentait avec coeur l'incident de la veille dont on avait enfin le fin mot : Kamel, le factotum bègue de l'établissement, avait trouvé un chat noir écrasé.

Pour Roxane, les cours s'égrenaient comme le chapelet du diable, en minutes infernales, en consignes intolérables, en immobilité délétère. Les professeurs juraient de sanctionner toute tentative de rebellion et pour la plupart avaient le toupet de tenir leurs engagements. Les élèves savaient par expérience à quoi s'en tenir là-dessus, qui classaient les enseignants entre ceux qui avaient une parole et ceux qui en manquaient. La clémence, interprétée comme de l'inconstance, de la peur ou de la faiblesse, était payée par une indiscipline diffuse, des bavardages et des conversations à bâtons rompus.

A la cantine, c'étaient des viandes avariées dissoutes dans des ragoûts suspects, mais il fallait manger puisqu'on ne pouvait faire autrement. Ce que voulait Roxane, c'était être libre, faire ce qui lui plaisait, jouir de l'existence. Elle n'y arrivait pas, ni au collège, malgré les babillages d'Emmanuelle Voirin, ni à la maison où elle trouvait pourtant refuge dans la quiétude de sa chambre mansardée, dans ses romans, ses films et le journal intime auquel elle confiait ses pensées. Elle était encore obligée

d'attendre, elle ne savait ni quoi ni pourquoi, et patienter était l'action qui lui répugnait le plus, car elle se confondait avec l'ennui des jours.

Lorsqu'elle reçut un coup de téléphone de Marion qui l'invitait avec Emmanuelle à passer ensemble un samedi après-midi, Roxane, sur les charbons ardents de la révolte, sentit un souffle de consolation. Malgré elle, la jeune adolescente était follement pressée de revoir non seulement son amie de l'ancien collège mais, pour d'obscures raisons qu'elle ne s'expliquait pas, le documentaliste. Entourée de ses deux amies, elle ne redoutait pas de le regarder en face même si au fond d'elle-même elle ressentait une peur diffuse de ce qui pourrait arriver. Il faut que je me rappelle de prendre un débardeur pour demain, se dit-elle, changeant de pensée dès qu'intervenait un sujet épineux.

Elle se demandait aussi comment convaincre ses parents de lui permettre cette sortie, car elle continuait de leur rapporter des mots à signer presque chaque jour. Julien n'en tenait guère compte, croyant, peut-être pour se débarrasser du problème, en la théorie de la grâce qui met tout dans la main du Ciel : rien de plus facile et de plus impossible que de remettre l'infidèle dans le droit chemin, la volonté métaphysique seule y pourvoirait. Mais Sylvie, ignorante des subtilités théologiques, ne voyait pas de fin à la bohème scolaire de sa fille, finissant par la croire

idiote, impénitente et perdue. – Qu'est-ce qu'on va faire de toi ! s'exclamait-elle inévitablement lorsque, le visage doux comme celui des martyres, Roxane lui tendait un cahier barbouillé d'écritures vengeresses, doublement soulignées, ponctuées de triples exclamations, les stylos déchirant le papier à force d'irritation. Moins d'un mois après qu'elle fut entrée dans son nouveau collège, on parlait déjà d'un nouveau conseil de discipline.

11

Emmanuelle Voirin, la nouvelle amie de Roxane, était assez jolie, les cheveux châtains, les yeux noisette, la voix un peu grave. C'était tout ce qu'elle possédait pour le moment, avec un teint pâle, des sourcils finement arqués, une physionomie gracile. Derrière la politesse qu'elle affectait par éducation, elle cachait une âme fantasque qu'on pouvait deviner à ses longs foulards noirs imprimés de têtes de mort. Elle rêvait d'être la reine des corbeaux, d'ourdir de vastes machinations criminelles à la tête de spectres et de vampires, imagination morbide renforcée par le métier de son père, employé aux pompes funèbres. En apparence conformiste comme sa cousine Marion, parce qu'elle s'appliquait strictement à obéir, à répondre aux espérances qu'on mettait en elle, Emmanuelle nourrissait en son sein des intrigues

romanesques que l'apparition de Roxane et ses folies sulfureuses allaient pousser jusqu'à l'extravagance.

Emmanuelle Voirin plaisait aux Aubin, et particulièrement à Sylvie qui ne cessait de l'encenser parce qu'elle était chaleureuse et posée, qu'elle parlait sagement, ce qui changeait des chipies qui séduisaient ordinairement leur fille dans ses ineffables amitiés de perdition. Elle en voulait particulièrement à Véra Marjanic que, par une forme de raisonnement incompréhensible, elle rendait responsable de la dérive de Roxane. Emmanuelle Voirin, c'était autre chose : elle apportait régulièrement un petit présent quand elle leur rendait visite, sa voix chantante adoucissait d'une chaleur paisible l'atmosphère toujours vaguement électrique de la famille. Ses parents étaient séparés : sa mère était mariée à un notable du bourg et son père appartenait à la même association de bienfaisance municipale que Sylvie. – C'est peut-être ta chance, moralisait la mère de Roxane. Au lieu des effrontées et des coquines habituelles, voilà une fille comme il faut. – Je n'ai pas tellement le choix, rétorqua la jouvencelle boudeuse, les autres sont toutes des… – Toutes des quoi ? demanda Sylvie en grimaçant, sans recevoir de réponse.

Julien Aubin reçut une promotion inattendue au service marketing : on lui en donnait la direction et on lui promettait une

augmentation substantielle lors des négociations salariales de fin d'année. Pour fêter l'aubaine, il résolut d'offrir un cadeau exceptionnel à sa femme et à ses enfants. Noah rêvait d'un camion de pompiers avec une sirène tonitruante ; il l'eut. Sylvie gagna un manteau court avec un manchon d'astrakan. Quant à Roxane, elle ne désirait rien, sinon d'aller chez Marion Modillon. Quand elle avait une idée en tête, celle-là, elle était souple comme un vendeur affamé à l'affût des failles, rebondissant au moindre prétexte, d'une mauvaise foi accomplie, tantôt pugnace, tantôt câline, et l'on connaissait trop son opiniâtreté pour la contredire longtemps. Julien consentit donc à son caprice et lui acheta même, sans qu'elle l'eût demandé, un jeu de simulation vétérinaire où il s'agissait de donner des soins à des chevaux. La frimousse ravie qu'elle revêtit à l'occasion ne la quitta pas pendant deux jours.

Mais elle changea du tout au tout à mesure qu'approchait le moment où elle devait sortir chez Marion : se tordant les mains, fondant en larmes, c'était la réplique des pires jours. Elle se disputa avec Emmanuelle et parla même de ne plus se rendre à l'invitation. Le contraste était fort avec les heures souriantes qui avaient précédé, pendant lesquelles elle récitait sur tous les tons les alexandrins surannés qu'on l'obligeait à apprendre. Maintenant, elle se bornait à la socialité minimale, se renfermant dans sa chambre, faisant s'exaspérer et grincer des dents. Quand

elle passait, Noah se bouchait les oreilles et se mettait à crier pour ne pas avoir à supporter les injures venimeuses qu'elle lui crachait. Elle avait encore en bouche le goût amer de son premier baiser : la perspective de croiser le documentaliste la troublait et son souvenir la hantait par accès comme si un flot d'encre jeté par le poulpe de la mémoire obscurcissait par saillies sa conscience hagarde.

Le jour dit, Julien la conduisit dans la grande villa de la mère d'Emmanuelle, car il avait été convenu, comme l'appartement du documentaliste n'en était pas très loin, d'aller de là chez Marion à pied. Au milieu des coussins moelleux qui gisaient au salon, les jeunes filles s'étalèrent, révélant de longues jambes pleines de voluptueuses coquetteries. Leur amitié avait connu une première crise cette semaine-là, elles s'étaient chamaillées dans la chambre de Roxane, mais tout semblait oublié. Discrètement au début, Roxane profita de ce qu'elle était arrivée en avance pour poser des questions indirectes sur le père de Marion. Le documentaliste était un esprit hardi qui déplaisait assez généralement à cause de ses airs railleurs et de ses plaisanteries amères. Il vivait seul avec sa fille et, quand il ne s'amusait pas au cynisme, il faisait quelquefois des aquarelles avec des colombes, des arbres ou des fruits, peignant des régions paradisiaques où régnaient des beautés naturelles dont l'humanité absente paraissait avoir été arrachée.

Progressivement, Emmanuelle fut soumise à une batterie de questions: Roxane, entraînée par sa curiosité maladive, n'avait de cesse de l'interroger sur son oncle à un point qui devenait gênant. La jeune fille manifesta son embarras, trouvant assommant de toujours répondre à des questions comme à l'inquisition, leçon qu'elle avait entendue de la bouche de son père. A quoi Roxane, en se mordant les lèvres, la tança : – Ah, ce côté femme bafouée ! Il fut temps de partir, ce qui coupa court à la dispute, quand un contretemps inattendu les jeta dans une subite panique : les clefs avaient disparu. Après une fouille désordonnée, elles furent retrouvées sous un linge à côté de l'armoire murale.

Après quoi elles se dirigèrent à pied vers la rue Jules-Barbey-d'Aurévilly, où s'élevait froidement sur un tapis de pavillons le bloc de béton gris qui abritait l'homme aux secrets inavouables et sa mièvre créature. L'air froid piquait leurs yeux. Une vieille femme qu'elles croisèrent, couverte de multiples couches de haillons, luttait en plissant des paupières contre les tournoiements du vent glacial. Une averse les surprit alors qu'elles approchaient, d'abord par quelques menues gouttes silencieuses, puis brutalement par une pluie violente qui tomba obliquement dans un vacarme infernal et les contraignit à s'obombrer sous un abribus opportunément placé là.

– Je connais ton secret avec tonton Alexandre, murmura Emmanuelle à l'oreille de Roxane. Ce murmure labial, mêlé au chambard des éléments, jeta l'adolescente dans des ténèbres soudaines, comme si elle n'eût jamais existé et que, par l'effet d'une nouvelle naissance, inversée celle-ci, elle fût passée de la lumière à l'ombre, de la vie au néant. Un linceul, sombre comme doit l'être celui de la mort, voila ses yeux tandis que son cœur en suspension semblait un tombeau vide. C'était là, en quelques mots arrachés à la pluie, le visage de la vérité qu'elle avait cachée aux autres et à elle-même, luttant contre la réalité avec un infatigable acharnement, par discrétion et par déni, se persuadant presque que rien ne s'était vraiment déroulé.

Le visage grandiloquent, déformé par l'exaltation, Emmanuelle criait maintenant pour couvrir le boucan de l'averse qui crépitait sur le toit métallique. Elle expliquait avec une gourmandise diabolique que le documentaliste, personnage hautement pervers, organisait des orgies avec sa fille et avec elle, les faisait boire et les livrait à la licence d'êtres dépravés. Prenant un aspect sinistre, les yeux brillants, Emmanuelle lui révéla d'une voix vibrante et sans embarras qu'aussitôt entrée dans l'appartement on l'alcooliserait et on la mêlerait à des jeux sexuels. Devant les yeux innocents et horrifiés de Roxane, Emmanuelle ajouta : – Et si tu parles, on t'assassine. Tonton m'a dit que tu ne faisais pas ta

bégueule, hein, quand vous étiez seuls au collège Gustave-Flaubert. Ah, on prend du bon temps ! Et tu couches aussi avec mon père, hein ! Je suis au courant. Rien ne t'arrête. Ça ne me dérange pas, d'ailleurs.

Roxane embrassa d'un rapide coup d'œil le panorama fuyant de la rue, cherchant une échappatoire hors des hallebardes de pluie qui, telles des herses meurtrières, empêchaient toute dérobade. Affolée, se sentant trahie de tout côté, et victime et coupable, elle pleura et, quand elle n'eut plus de larmes sous les paupières, les mains tremblantes, rejetant en arrière sa jolie tête, elle se défendit : – C'est ton oncle qui m'a forcée à l'embrasser, tu le sais bien. Je ne veux pas lui dire ce qu'il a à en penser. Votre famille pratique la noirceur et l'infamie à la perfection. Oui, vous êtes dans le vice, dans les ténèbres, à en éteindre les étoiles, reprit-elle avec emphase. Elle était belle, transfigurée par l'indignation, se livrant aveuglément à sa plaidoirie enflammée comme pour conjurer le danger. Non, finit-elle avec tristesse, je ne serai pas un gibier de sacrifice. Et profitant d'une accalmie dans le déluge, elle s'enfuit à toutes jambes, cependant qu'Emmanuelle lui bramait de se taire, l'assurant que personne ne la croirait si jamais elle les dénonçait et la menaçant.

12

Restée seule sous l'abribus, Emmanuelle Voirin prit une profonde respiration et cracha par terre. – Salope, lança-t-elle en guise d'oraison. Il n'y avait rien de vrai dans le piège rocambolesque qu'elle avait dépeint, c'était juste une menterie inventée pour punir Roxane. En lisant secrètement le journal intime du documentaliste, sa cousine Marion avait appris qu'il avait embrassé la petite rebelle au collège. Dans le récit qu'il en donnait, lorsqu'elle s'était coulée dans la salle de documentation, Roxane l'avait aguiché et avait si hardiment approché ses lèvres que l'homme, ayant facile accès au plaisir défendu, s'était laissé tenter, avant de la rejeter, quoiqu'elle le poursuivît à grands renforts de signes obscènes de la langue.

Ce n'était pourtant rien auprès d'un abominable soupçon éveillé depuis qu'Emmanuelle avait trouvé sous le lit de son père un bijou qui appartenait à Roxane, une broche avec un Cupidon, et qui laissait supposer le pire : Roxane avait couché avec son père. Pour les deux cousines, l'affaire était simple, sans complication d'aucune espèce, car la justice adolescente est expéditive : Roxane était une allumeuse qui séduisait les adultes et une putain qui méritait une leçon.

La jeune fille détalait, ses jambes s'enfonçaient dans la boue et les flaques dont les éclaboussures maculaient ses vêtements de mouchetures marron. Au coin de la rue, le cou tordu, elle jeta un dernier coup d'œil horrifié en arrière avant de prendre l'équerre et de disparaître tandis qu'à son passage les chiens de garde hurlaient. De son côté, Emmanuelle, restée seule comme au théâtre à ruminer toute l'affaire, attendit qu'il cessât complètement de pleuvoir pour quitter sa guitoune et aller par un sentier qui sinuait jusqu'au hall de l'immeuble où, au deuxième étage, s'impatientait Marion, guettant le dénouement de l'intrigue.

Roxane, à bout de souffle, tremblant de tous ses membres, trempée par la pluie qui lavait sa figure, regarda alentour et, quoiqu'il n'y eût personne car la petite banlieue dormait, continua de courir, les bras ballants et dodelinant de la tête comme un pantin désarticulé. Elle trébucha sur un lit d'ordures qui s'échappaient d'un grand sac éventré, chut de tout son long sur le trottoir de gravier et s'entailla le genou. Comme la plaie, quoique longue comme une figue entrouverte, ne saignait pas, elle se releva et se remit à courir, boitillant, la bouche grand ouverte, l'esprit labouré par d'obscures terreurs convulsives, ne s'arrêtant pas, comme si elle eût été poursuivie par une armée de corbeaux.

Enfin, les oreilles sifflantes, la morve au nez, les yeux rougis, haletant comme un chien, elle s'arrêta d'un air désespéré, s'appuya contre un mur, puis, se laissant glisser au sol, inspecta sa blessure. Derrière les rangées de pavillons, le ciel bleu allait s'élargissant tandis que, la pluie ayant cessé, quelques gouttes filaient depuis les feuilles et les branches en un clapotement irrégulier. Roxane n'avait pas tout à fait compris de quels griefs Emmanuelle l'avait accusée, notamment par rapport à son père, Monsieur Voirin, qu'elle ne connaissait pour ainsi dire pas. Les prunelles fixes, l'adolescente se demandait si son « amie » ne s'était pas jouée d'elle, si même elle n'était pas folle, à moins qu'elle ne l'eût emberlificotée, mélangeant le vrai et le faux, par pure cruauté, comme elle l'avait vaguement senti à ses yeux plus exaltés qu'à l'accoutumée. Elle restait perplexe, oscillant dans son âme, hésitante, car elle aurait aussi voulu, imprécisément, participer à cette orgie et se représentait les cousines presque nues, vagues comme des fantômes, se donnant timidement au chacal roux et à ses sbires. Elle tira du fond de sa gorge un petit cri rauque et, les yeux mi-clos, rajusta ses chaussures.

A mesure qu'elle approchait de la maison, clopin-clopant d'un pas plus calme à présent, Roxane s'interrogeait sur la conduite à tenir, passant d'une pensée à l'autre. Fallait-il trancher dans le vif, dénoncer les diableries du documentaliste et de la famille Voirin ? Le grand ciel pur s'étendait maintenant au-dessus de la

zone pavillonnaire où, bon gré mal gré, elle s'attendait à devoir s'expliquer sur son arrivée prématurée, sa blessure au genou et ses habits souillés. Elle n'eut pourtant pas à servir le boniment qu'elle avait improvisé en chemin, car sa mère était partie avec Noah faire une razzia au supermarché du coin où des promotions de boucherie attiraient le chaland comme une promesse de faciles. Entrant dans la maison vide, Roxane se dépêcha de se déshabiller et s'enfonça dans un bain fumant d'où elle sortit transfigurée une heure plus tard, en chemise de nuit blanche.

Elle se mit devant la télévision, le temps s'écoulant grain à grain, miette à miette, son feuilleton préféré lui rendant la solitude plus supportable. Mais lorsque furent terminées les aventures de Gwyneth, la capricieuse fille du nabab, Roxane, passant le bout de la langue entre ses fines dents, commença de trouver le temps long. Le regard noyé d'ennui, elle constata que la nuit était tombée et eut vaguement peur. Elle n'osait plus penser à ce qui venait d'arriver et détournait son esprit vers des questions insolubles. – Serai-je un jour différente de celle que je suis, se demandait-elle, verrai-je les choses différemment ? Est-ce que tout recommencera pareil demain, les jours suivants et jusqu'à la fin ? Les choses peuvent-elles changer ? Ça voudrait dire… Sa conscience restait suspendue, interrompue par de fulgurantes visions d'Emmanuelle vociférant sous l'abribus. L'amour lui semblait la réponse universelle : elle rencontrerait un être qui la

sauverait. – Oui, chuchota-t-elle dans le silence de la maison vide, quelqu'un va se manifester. Je ne demande pas mieux.

Au bout d'une demi-heure, elle entendit chuinter près du mur, là où l'obscurité s'épaississait, comme l'aile d'un grand oiseau, comme le vêtement sépulcral d'un fantôme. Epouvantée, dévorée d'angoisse, alors qu'elle n'osait même pas regarder dans la direction où bruissait la présence mystérieuse, les cloches de l'église tintèrent lugubrement. Ouvrant toutes les lumières, Roxane alla nerveusement s'enfermer dans le cabinet de toilette où le spectre ne la poursuivit pas. Peu après, les pas de sa mère crissèrent sur le gravier de l'allée. La voix chantante de Noah appelait sa sœur pour aider à porter les courses et Roxane, sortant de sa retraite, se mêla aux affaires familiales, avec quelques câlineries et chatteries gratuites pour Noah qui, accoutumé ces derniers jours à plus de rosseries, resta sur ses gardes.

La vie, la grande vie arrivait trop tôt. On oublie que la perte de l'enfance crée du désespoir : pourquoi avancer si c'est pour pleurer encore et multiplier les souffrances ? Les nuages jouaient avec la lune, il restait une heure de battement avant le dîner. Roxane monta dans sa chambre. Noah lui demanda pourquoi elle était triste. Triste ? Non, résignée. Elle alluma deux petites bougies qui étaient sur la table de nuit. Comme sa soeur ne

s’expliquait pas, Noah la laissa seule et prit son grand navire qui fendait les mers infinies, tout entières contenues dans sa chambre, où des flibustiers et des pilleurs d’épaves s’entr’égorgeaient tendrement avec des rires macabres.

JULIEN

1

L’alliance dorée que Julien portait à l’annulaire gauche avait pour ses collègues trentenaires un petit côté poétique, parce que les aléas du mariage leur semblaient plus sérieux que leurs vaines quêtes d’amour sur les réseaux sociaux, dans les boîtes de nuit et les bars glauques où le son des rires alcoolisés et les voix trompeuses de la fausse vie s’attachaient aux jours avec tristesse. A l’opposé, la conjugalité leur évoquait quelque chose d’inexplicable : le symbole des bagues, le mystère de la génération, la théorie de l’amour matrimonial remuaient des souvenirs anciens, comme des reliques arrachées aux ténèbres de l’oubli. En même temps, ils méprisaient cet attachement conventionnel qui leur paraissait daté et mal adapté aux

nécessités de l'entreprise moderne, laquelle, plus exclusive et jalouse que jamais, exigeait des employés leur entière dévotion.

Le logo de la société où travaillait Julien représentait un arc-en-ciel stylisé qui s'élevait en voûte au-dessus du nom du président fondateur, Bernard Quéchet. Il trônait en couleur à l'entrée d'un petit immeuble de trois étages, situé dans une zone industrielle désertique, au fond d'un labyrinthe de voies solitaires, rue François-René-de-Chateaubriand, entre un entrepôt et une imprimerie. Julien se gara sur le petit parking, la pluie tombant en torrents sur la voiture. Il sortit sous la tempête qui tourmentait les nuages et bousculait les arbres, puis entra dans le hall où Hanane, une hôtesse brune de dix-huit ans, nouvelle venue, l'accueillit avec un sourire généreux.

Mi-femme mi-ange, elle avait reçu de la nature quelque chose de divin. A l'aube de la vie professionnelle, ses yeux brillaient d'une lumière radieuse : sa voix frémissait, sa peau fraîche réveillait le cœur. N'étant qu'amour et innocence, son aimable compagnie contrastait plaisamment avec le béton apparent, et la laideur humaine s'effaçait au rayonnement de sa beauté ineffable. Julien fit le tour du bureau en étoile pour l'embrasser et respirer son souffle doux comme la myrrhe.

Le rez-de-chaussée abritait l'accueil, la salle de réunion et le local syndical. Au premier étage était la production, au troisième la direction et la comptabilité. Plein d'ardeur, ragaillardi par la rincée qu'il venait d'essuyer brièvement, Julien s'élança par les escaliers au deuxième étage. Le service marketing qu'il gérait depuis peu partageait un vaste open space avec des commerciaux bruyants, constamment pendus au téléphone, qui le gratifièrent d'un petit signe de main comme s'ils jouaient de la harpe. L'un, rougeaud et gras, alcoolique invétéré, le suivit d'un œil noir porcin chargé d'obscures pensées. L'autre, propret, dynamique, fleurant l'après-rasage et l'excès de bonheur, battit des cils à son passage avec un large sourire, tout en bigophonant en de sourdes clameurs. Il en saluait d'autres quand Florence Desrouelles, la chef de service, âgée d'une quarantaine d'années, se dirigea vers lui, l'air pénétré d'un profond sentiment d'ennui. Se plantant au seuil du corridor qui menait au bureau de Julien, elle fulmina :
– Au déjeuner, on va reparler du dossier Aqua, cette fois devant témoins ! Le moment est venu d'expier tes conneries.

Gêné du rôle que la commerciale lui donnait dans cette comédie grotesque, se dérobant à la discussion, Julien contourna la femme en tailleur et veste turquoise, cherchant refuge dans son service où personne encore n'était arrivé. Son entrain matinal était déjà épuisé. Il pendit son manteau à un cintre bariolé qui dessinait une vaste ombre mal définie sur la cloison opposée. Se

reculant pour profiter du paysage venteux et dévasté qui s'étendait derrière la fenêtre, il mourut à lui-même sans s'en apercevoir, se sentant avec une sainte horreur disparaître dans le décor, appartenir au lieu et n'être rien dans l'immensité sinon un point évanescent. Tout à coup, sa physionomie s'attendrit, des larmes coulèrent sur ses joues, comme un enfant passagèrement triste, et son regard se leva vers le ciel : il était plus seul dans ce bureau qu'un naufragé au bout du monde.

Ce sentiment de solitude n'était pas sans charme. Il se leva, chercha dans une armoire un dossier épais et, le prenant dans ses bras avec une force nouvelle, s'accouda sur le meuble bar aux lignes aérodynamiques qui longeait le mur extérieur. Sa secrétaire, Ellana Tinarescu, l'y trouva absorbé et frappa à la porte vitrée. Comme il ne répondait point, elle entra sans cérémonie et lui pinça les fesses, avec une familiarité due à quelques écarts extraconjugaux qu'ils s'étaient autorisés lors d'un séminaire trois années plus tôt. Elle avait la réputation d'être une fille facile et de coucher avec les membres du directoire. On était même d'avis que Julien lui devait en grande partie sa promotion. Elle remit un minimum d'ordre dans le capharnaüm de classeurs, de prospectus, de maquettes publicitaires qui jonchaient le bureau, et jusqu'au sol couvert d'une affreuse moquette brou de noix. Ce matin-là, dans une sorte d'agonie, elle se traînait de tâche en tâche, les forces

abandonnées à cause d'une fatigue qu'elle cachait tant bien que mal avec des parfums et une bonne humeur factice.

Arrivèrent les êtres baroques qui complétaient le service, tous différant comme les losanges d'un manteau d'Arlequin. D'abord Candie, une adolescente gothique présente ici pour un stage d'une semaine, maigre brune qui, à l'heure du déjeuner, picorait dans une petite boîte en plastique opalescent où nageaient des légumes. Matchek Ashkhan, le graphiste, dont le corps puissant de karatéka abritait une conscience normée, bornée, obéissant à des principes stériles, et qui pouvait se mettre en rogne pour des broutilles. Eméraude Junin, enfin, la créative, une fleur dans les cheveux, déléguée syndicale, généreuse, passionnelle, révoltée. Depuis cinq ans qu'elle était dans la maison, elle avait espéré prendre la direction du bureau, mais Julien, et d'autres avant lui, l'y avait supplantée. Elle en accusait non sans raison la misogynie, l'antisyndicalisme et les intrigues hypocrites. Elle avait interpelé le président fondateur, avait rameuté en sa faveur le ban et l'arrière-ban. Il en résulta de nouvelles tensions sans que la situation tournât en sa faveur et Julien, nommé à ce poste sans l'avoir clairement demandé, avait sablé le champagne avec ses collègues lors d'un pot sinistre où s'était manifestée une muette hostilité de la part des syndiqués et de quelques anciens.

Alors que Candie et Emeraude Junin bavardaient joyeusement, Julien leur demanda d'une voix contournée, histoire de les mettre au travail, où elle en étaient du dossier Aqua. Comme arrachée à son jardin intérieur, furieuse qu'on troublât ses causeries et plus généralement agacée de recevoir des ordres, fussent-ils voilés, Emeraude lui jeta une œillade méchante et, allant droit à son bureau, le bouscula avec une expression de joie meurtrière. Julien épousseta sa veste avec affectation, d'un air feint de pitié, cependant que la stagiaire squelettique, les yeux sombres et ne sachant que penser, hésitait sur la conduite à tenir. Elle se décida finalement à franchir le seuil du bureau, surveillant ses moindres mouvements, jetant un regard de terreur sur Julien comme si le contact de cet homme ou le moindre souffle eussent pu la briser.

2

Agée de quinze ans, le dos un peu courbé, les joues décharnées, Candie portait des vêtements noirs d'où ressortait son visage pâle et anguleux. Dans la profondeur de sa solitude, quand tout était silence, elle entendait des voix, si bien qu'il lui fallait toujours un flux de paroles ou de musique pour ne point sombrer dans une folie d'hallucinations auditives. Elle portait donc constamment une oreillette cachée parmi ses cheveux ténébreux.

Les émissions de radio empêchaient son imagination de sombrer dans la débauche fantasmagorique qui attaquait son âme, du moins le prétendait-elle. Sa bouche était un temple que nul n'avait connu, car elle effrayait les garçons par sa fragilité et son émaciation cadavéreuses. Le lundi précédent, elle était arrivée chez Quéchet pour une semaine de stage et dès le lendemain, à tous les étages, on l'appelait la Zarbinella.

Passionnée de serpents, de groupes gothiques et de grands criminels, elle menait une vie intense à côté du collège, entre salles de concert, forums internet, librairies et vivariums où la conduisaient ses marottes. Au sein du service, à part avec Emeraude Junin, elle n'avait pas osé parler de ses hobbies, dissimulant avec soin, employant une rare finesse rhétorique pour ne rien dévoiler aux indiscrets et ne point apaiser les interrogations insinuantes des curieux. La seule chose qu'elle voulut bien raconter complaisamment était que sa chambre, perchée dans une maison à l'autre bout de la ville, était parfumée à la rose de Chypre et noire comme ses vêtements, car elle détestait la couleur. Son excessive maigreur, la délicatesse de ses membres, ses tempes creuses, l'austérité de son chromatisme et sa démarche saccadée évoquaient quelque héroïne du cinéma expressionniste allemand, quand les actrices du muet rembrunies par d'obscurs drames intérieurs disposaient, pour trahir leur

psychologie lugubre, du seul jeu des visages arrêtés et des gestuelles éloquentes.

Elle était plongée dans de confuses méditations, la tête penchée sur une plaquette publicitaire, se demandant ce qu'on attendait précisément d'elle. Julien, plutôt gêné par cette jeune personne qu'on lui avait imposée en haut lieu comme stagiaire, la considérait comme une enfant gâtée et lui avait donné une mission vague et inutile. Passant derrière elle, il lui toucha l'épaule ; elle sursauta et poussa un petit cri. – Vous me faites des frayeurs, lui reprocha-t-elle avec une grâce inimitable. Julien sentit un foyer pétiller au fond de son être intime : ce n'était plus une adolescente, c'était un chef-d'œuvre. De manière brutale, révoltante, il éprouva une puissante attirance pour ce jeune corps, pour ces fins cheveux s'emmêlant à la perfection autour de la nuque comme un filet de soie. Son regard exprima tant de périlleux amour et de désir brûlant que Candie, lui trouvant l'air rapace, baissa, en souriant, de craintives paupières.

Ce type de foucades impétueuses, Julien n'en était pas la dupe. La divinisation de la femme, la folie de l'amour, il en avait goûté dans sa jeunesse jusqu'à l'écoeurement au point que la poésie d'Aphrodite ne lui inspirait guère plus qu'une sorte de scepticisme. Il se rassura, se calma, le suaire de l'expérience recouvrant d'une froideur aiguë le feu pur, absolu, féerique de la

passion. Puis il analysa son cœur, de même qu'en l'aventure immobile de la nuit, surpris dans quelque cauchemar et ne pouvant se rendormir, il se distrayait par le déchiffrement des hiéroglyphes oniriques. Souvent, derrière l'invincible mouvement de dispersion ou de cristallisation psychologique qu'on appelle le coup de foudre, se dissimule une image à peine modifiée de notre passé. Lorsque la Zarbinella, effrayée, avait eu son air de biche surprise, il avait retrouvé, dans le naturel ravissant de son mouvement de recul, une mimique de sa fille Roxane.

Qu'y pouvait-il si à force de regarder la beauté d'un enfant, ce sentiment esthétique se répandait dans l'univers érotique, comme une larme d'huile glisse le long d'une bouteille et s'attache à la main qui la saisit ? Son imaginaire voluptueux, constatait-il avec une distance amusée, se nourrissait de l'amour qu'il portait à ses enfants, et singulièrement à sa fille. C'était une question d'apparences, élues parmi les millions de détails physionomiques produits par la fantaisie humaine : un imperceptible jeu d'attitude, un mouvement furtif intercepté au vol. De plus en plus, il reconnaissait dans ses lubies aphrodisiaques, dans ses embrasements pulsionnels pour des femmes de rencontre les harmoniques de sa fille qui, se mêlant à son attachement oedipien, pesaient bizarrement sur la musique de ses désirs.

Fallait-il en accuser la molle et béate modernité qui exalte l'amour maternel jusqu'à la lie, y associant les pères, encourageant la société des parents avec les enfants et laissant le désordre de la sensualité propre à la vie adulte être habité par la séduction puérile ? Autrefois, on confiait ses gosses à une vieille femme de ménage à moitié sourde, on les entrevoyait chaque soir deux minutes avant qu'ils ne se couchassent, et c'était bien assez. L'amour des enfants, pensait-il, avait à voir étymologiquement avec la pédophilie, et s'il ne s'agissait pas de sombrer dans la perversion, il ne pouvait lutter contre une méditation voluptueuse qui insinuait l'affection paternelle dans l'alchimie de ses béguins. Les pulsations de notre cœur parlent une langue inconnue, presque sacrée, dont on a parfois du mal à discerner ce qui vient de l'objet et ce qui appartient au mille-feuilles innommé de la psyché. Ceux qui découpent leur nature à la serpe par une peur singulière de se découvrir eux-mêmes font de leur âme une demeure de mort. Mais Julien s'examinait jusqu'à l'indécence, déterrant les vérités noires et moisies sous leurs ornements entortillés.

Feignant d'être absorbé par un dossier pour continuer son introspection, il se mit à se demander plus précisément pourquoi il s'était tout à l'heure senti agité, comme un lac par le passage d'une barque. Il se souvint que, depuis quelque temps, Roxane

ne supportait plus qu'il la touchât affectueusement et qu'elle avait exprimé cette répulsion plusieurs fois par des tressaillements d'une effarante brusquerie alors qu'il lui faisait quelque innocente caresse. Etrange spectacle de sa fille interdite, presque tremblante, prête à monter sur ses ergots : la réaction épidermique et tératologique qu'il avait reconnue sur le visage de sa stagiaire en était la copie conforme. Autant naguère Roxane était câline, gourmande, enjôleuse, jamais rassasiée de papouilles, autant désormais elle dressait entre elle et lui un épais mur de briques comme s'il représentait un danger ou qu'il fût devenu l'objet de sa haine.

3.

– Je me demande combien de kilomètres d'escaliers je fais par jour, dit une secrétaire essoufflée au trentenaire barbu toujours plongé dans sa méditation. Elle lui tendit une feuille à signer. Il grommela : – C'est quoi ? – C'est le visa de présence du réalisateur, répondit-elle. – Ah, parce qu'il faut encore le payer, celui-là, commenta-t-il en paraphant le document. – Moi, on ne me demande pas mon avis, rétorqua la femme en tournant les talons. Au cours de cet échange banal, Julien avait senti une nuance de dédain chez cette personne qui le traitait ordinairement, depuis qu'il avait pris la direction du service,

avec la distance respectueuse, presque amoureuse, qu'elle réservait aux cadres de l'entreprise. Il se demanda ce que cela signifiait, s'il s'agissait d'une saute d'humeur ou s'il était tombé en disgrâce au directoire de la société, à moins qu'il ne fût tout simplement victime de sa démagogie qui le poussait à copiner et à se diminuer dans les situations humaines.

Souvent, il amoindrissait ses propres mérites et confortait les autres dans leur morgue au point de supporter leur orgueil, leur besoin de toute-puissance comblé par la vacance du pouvoir. Il aimait secrètement être méprisé, même s'il n'avait au fond nul besoin de s'abaisser pour cela, car dans cette société où la haine gratuite est la moindre des civilités, on n'apprécie rien tant que de se complaire dans la fatuité, si bien que l'âme des autres paraît un vermisseau qu'on a de cesse à piétiner. Néanmoins, on avait parfois tort de se laisser tromper par l'apparence bonhomme de ce squale faussement débonnaire qui accueillait les petits poissons dans son ensorcelante mâchoire, analysant les failles des uns et des autres, leur crétinerie et leur rosserie, et nageait en eaux troubles jusqu'à ce que, plouf, il plongeât dans les profondeurs, dévorant ses proies. Son analyse de la communication, s'il faut employer les grands mots, lui avait enseigné que, quel que soit le langage utilisé, personne ne veut entendre et encore moins parler, ce qui fait le comique et la bestialité du monde.

Il resta pendant un long moment la main sur le front, se demandant comment se dépêtrer du dossier Aqua qui, à le mal négocier, lui promettait une montagne d'ennuis. Matchek le maquettiste lui tapota l'épaule pour lui soumettre un projet. Julien, brisé dans ses réflexions, le reçut avec des yeux de merlan frit, lui prêtant à peine attention, laissant le graphiste perplexe comme un néophyte devant le cristal d'un aquarium.

Il descendit ensuite dans le hall à la machine à café. Par la baie vitrée, le paysage s'ouvrait, grand et triste, au milieu de la tempête. Le globe du soleil, caché sous un manteau nuageux, se dévoilait irrégulièrement par un halo plus clair de satin blanc. Le ciel prenait tantôt des teintes enténébrées, tantôt violettes tandis qu'au loin, par intervalles, précédé d'éclairs irrésistibles qui dilataient l'espace, le tonnerre grondait à coups de masse. Plus près, on entendait les assauts impétueux de la rincée portée par les vents contre la façade. – Je ne suis qu'un solitaire, se dit Julien, rendu chevaleresque par ce spectacle grandiose et sauvage, tandis que l'entreprise lui paraissait tassée de démons malveillants.

Antoine Boursif, le directeur des ressources humaines, type échoué dans cette zone industrielle et devenu barbare par nécessité libérale, glissa une pièce dans la fente et se commanda

un cappuccino. Au bruit de la monnaie qui tombait, Julien retourna vivement sur ses pas et parvint à sauver son café, encore posé sur la grille de la machine. – Eh bien, fit l'autre, on l'a échappé belle ! Il devinait que Julien, saisi par le déchaînement naturel, s'était brièvement éloigné de ses petits plaisirs, comme un convive chassé du festin par un incendie et contemplant la maison brûler.

La mère d'Antoine Boursif, descendante d'une dynastie baroque de délinquants et de cocottes originaires du nord de la France, avait opportunément épousé le directeur d'un laboratoire privé, lui donnant huit enfants, placés dans les meilleures écoles. Ceux-ci avaient connu des fortunes diverses : un fils sombra dans la drogue, un autre se pendit ; une des filles, mortifiée par quelque fatal secret, croupissait dans un hôpital psychiatrique, recluse dans un silence angoissant, refusant sommeil et nourriture. On eût dit que, mixée à la bourgeoisie et privée du soleil de la contrariété, l'énergie plébéienne s'était étiolée dans le luxe. Antoine seul était parvenu, avec un autre de ses frères, à surmonter l'ambiguïté originelle : passé par une école de commerce et muni d'un petit capital, comme de coutume chez les Boursif, il s'était enquêté d'investissements judicieux.

C'est dans ces riantes dispositions qu'il avait approché Bernard Quéchet, un entrepreneur qui cherchait alors des fonds et se

heurtait à la défiance des banques. Il était entré dans le capital comme actionnaire minoritaire et, perdu sans retour par ce placement paresseux, s'était retiré dans le directoire de la société. L'entreprise végétait, remportait des marchés minuscules et semblait ne jamais devoir décoller. Comme Boursif s'ennuyait à la réflexion stratégique et qu'il se plaisait au relationnel, on l'installa à la direction des ressources humaines, « au pays des palmiers » disait-on, car il disposait au troisième étage d'un bureau privatif décoré par un tableau de cocotiers au bord d'une plage exotique.

Antoine Boursif s'efforçait de rester impassible, refoulant la gêne et le malaise que lui inspirait Julien. La tête du barbu était sur le billot depuis la veille à cause de sa mauvaise gestion de l'affaire Aqua et parce qu'on avait accumulé suffisamment d'arguments pour le licencier. L'hypocrisie et la duplicité répugnaient à Boursin éthiquement, mais le divertissaient en pratique de sorte qu'il observait d'un œil bovin le directeur du service marketing. On lui avait donné récemment ce poste à responsabilités pour le faire déraper, avec une certaine cruauté, sachant qu'il n'en avait pas tout à fait les capacités. Boursif ne savait pas exactement pourquoi le trentenaire était ainsi en ligne de mire : on disait que c'était à cause de sa secrétaire Ellana, qui plaisait au patron.

– Alors, lui demanda-t-il, les fossettes de son sourire creusant de profondes vallées sur son visage adipeux, où en êtes-vous du dossier Aqua ? Instinctivement, Julien reconnut l'accent perfide et négligent qu'on emploie pour converser avec ceux dont le sort est scellé et dont les paroles et les actes sont désormais sans importance. Son regard glissa sur le dos de la réceptionniste, sur la courbe de son cou et le ruban cerise qui circulait autour d'une fine tresse de cheveux. Prenant une pose grave, il avala d'un trait son breuvage âcre et noir, se consolant de n'être qu'un être banal poursuivant sa route sans but, et fit une remarque anodine sur l'amertume du café, d'un ton d'énigme qui ne peut s'écrire. Derrière eux, Hanane, la réceptionniste aux lèvres de rubis, qui leur tournait le dos et dévoilait sa haute nuque musquée, espionnait dans les reflets de son écran les faits et gestes des deux cadres, essayant de capter leurs paroles, tâche compliquée par les rafales de vent et par sa gourmandise, car elle mâchait des carrés de chocolat aux noisettes qui craquaient entre ses dents.

4.

Les parents de Julien, enseignants en lettres dans l'Education nationale, n'avaient pu empêcher leur fils de se diriger vers le marketing et la communication, quoique le secteur privé équivalût pour eux à une existence aliénée, conformiste,

aporétique et que seule la poésie leur parût digne d'étude. Leurs attentes s'étaient perdues dans les désordres de l'adolescence, leurs préjugés ne pouvant lutter contre l'idéal dont Julien parait le travail en entreprise ni contre l'indifférence que par esprit de contradiction il affectait envers l'univers de la culture. Lorsque, à dix-neuf ans, tourmenté de désirs et d'images, il avait rencontré Sylvie et son souffle parfumé, les parents avaient de nouveau renâclé : elle était jolie, sensible, mais pas bien fine.

La crise familiale latente n'attendait qu'une étincelle pour éclater. Un soir, la mère de Julien se mit en colère après qu'elle eut surpris Julien et Sylvie en train de se doucher ensemble. Elle entra dans la salle de bains, les prit à partie derrière la porte translucide. Nus, suffoqués sous l'eau et les cris de la mère qui mâchait des injures, ils s'étaient rapprochés par pudeur réflexe pour se cacher chastement, mais ce simulacre d'accouplement, interprété comme une provocation supplémentaire, avait gonflé la querelle exagérément.

– D'habitude, après une prise de bec, racontait froidement Julien quand il s'oubliait devant des invités et que la conversation sombrait dans la confidence, un petit tampon d'espace-temps dissipe l'écho des rancunes. Mais, ajoutait-il d'un geste large, ils m'ont mis ce soir-là à la rue avec une valise de vêtements comme si j'étais un monstre et qu'ils eussent peur d'en crever. Il

levait alors de lourds yeux éteints sur ses convives et se demandait si, le vin aidant, il n'avait pas trop parlé, exhibant et réveillant d'anciennes douleurs, tandis que, pris au piège de l'intimité, le bétail humain ne remuait presque pas, tâtonnant, oscillant entre sympathie et embarras, gigotant mollement dans les fauteuils. Depuis cet événement lointain, tout lien était rompu de ce côté : ni le mariage ni la naissance de Roxane et de Noah n'avaient rapproché Julien de sa famille.

Dans l'étranglement étroit de l'escalier, Julien croisa Ellana Tiranescu, qui tenait une chemise en carton pliée en cornet. – Je te cherchais, dit-elle. – Je meurs de désir, déclama pompeusement le chef de service, d'une voix charmeuse, en la coinçant contre le mur. La secrétaire minauda, les paupières clignotantes, tapotant son dossier : – J'ai un dernier point sur le dossier Aqua. – Ah, commenta sobrement Julien, déconfit. – Tu n'as pas les oreilles qui sifflent ? continua-t-elle, d'un air de défi. – Je le devrais ? répondit l'homme avec une feinte innocence, tandis qu'elle lui ouvrait le chemin et montait lentement vers le bureau du deuxième étage, roulant des hanches avec exagération.

En quelques minutes, la messe était dite. Julien, vaincu, contemplait Ellana dont il ne pouvait contester l'exposé. – La première chose à faire, intervint-il, c'est de gagner du temps. Annule mon déjeuner avec les commerciaux. – Impossible,

l'interrompit la secrétaire narquoise : Bernard Quéchet en sera. Julien était coincé. Ses ongles s'enfoncèrent dans les bras du fauteuil. La présence du patron au déjeuner des cadres rendait toute fuite impossible. Alors, fataliste comme un héros biblique, se dispensant de montrer sa perplexité, il se leva et écarta les bras avec superbe.

Aqua était un produit phare que Bernard Quéchet avait récemment décidé de relancer et développer, notamment par un film publicitaire dont la responsabilité avait été confiée au service marketing. Thierry Gofaire, qui appartenait au directoire de l'entreprise, avait discrètement entortillé Julien par un ruissellement de paroles insinuantes pour qu'il embauchât un sien ami réalisateur de documentaires, recommandé par un luxe de références. L'accord en avait été scellé devant une fenêtre du troisième étage, d'où l'on apercevait les constructions disparates disposées çà et là sur la zone industrielle. Dans cet univers social rempli d'imprévu, que nigauds et charlatans gâtent d'une énergie désespérée, le piston a la grâce souriante et le charme triste de la beauté humaine, fascinante et trompeuse promesse à laquelle on sourit vainement.

L'ami de Thierry Gofaire était un colosse libanais de vingt-cinq ans dont le visage ensoleillé s'épanouissait sous d'épaisses boucles noires. Son langage se composait de formules

rassurantes : pas de soucis, pas de problème, ne vous en faites pas, bien entendu, comme une maigrelette trompe d'airain pétaradante qui se flatterait de réduire en poussière la muraille de Chine. Il exaspérait Julien, qui pressentait l'infortune mais s'abandonnait à son destin, de même qu'un cavalier sur une monture endiablée finit coincé par la malice équine dans la ramure d'un arbre, encastré dans ses branches, tandis que l'étalon rebelle s'échappe à l'infini et poursuit son galop à vide. Progressivement, Julien s'accoutuma aux paroles lénifiantes, hypnotiques du jeune homme, tandis que le projet progressait et qu'on arrivait au jour du tournage, dans un grand studio étouffant, avec de vastes loges fleuries de bouquets blancs qui souffraient de la chaleur et dépérissaient à vue d'œil.

Julien avait passé la semaine précédente à régler les détails de la prise de vue et à peaufiner le scénario, écrit par une agence extérieure. On avait tracé le plan de la journée selon un programme rigoureux, mais dès le commencement une catastrophe avait troublé les délices du tournage : les éclairagistes s'étaient blessés dans un accident de la circulation. Sans délai, on avait dû racoler des professionnels au prix fort. Les minutes s'écoulaient, on était effrayé de leur vitesse. La matinée était quasiment perdue. Une petite danse était prévue : des ballerines, peu gracieuses d'ailleurs, attifées de bijoux d'apparat, avaient à glisser d'un pas identique sur une pente en

se dirigeant vers la droite, puis à se répartir en épis avant de disparaître hors champ. Mais le jeune réalisateur, qui ne savait pas lire les indications chorégraphiques et s'écartait hardiment du story-board, laissa les baladines à elles-mêmes au nom du grand n'importe quoi qui fait la sublimité de l'art.

On s'étonne du succès de la médiocrité, on a tort. Le soir, dans un restaurant hors de prix, toute l'équipe s'était retrouvée autour d'un chateaubriand aux pommes saignant pour se féliciter, sauf Julien qui comptait l'argent dépensé, les heures qui tournaient et jusqu'aux bouteilles de vin qui défilaient sur la nappe blanche. Les conversations inutiles, les démonstrations d'autosatisfaction, les inepties, la bassesse et les éclats de voix le dégoûtaient. Le réalisateur à moitié ivre lui avait enjoint de ne pas se tracasser et de mordre dans la vie. Mais à mesure que le festin allait à sa fin, Julien s'était remémoré les diverses péripéties de la journée, présageant l'issue funeste de ce salmigondis.

Le lendemain, c'est-à-dire la veille du jour où tous les ennuis s'accumulèrent sur Julien Aubin, lorsqu'on avait regardé les plans tournés, la colère était devenue palpable tellement il était évident qu'on n'en pourrait rien utiliser. Le réalisateur s'était justifié maladroitement : – On se trompe, s'était-il borné à dire, c'est parce qu'on est pressé qu'on se trompe. Il faut toujours prendre le temps… Il tremblait un peu. Julien était hors de lui :

un flot de sang lui montait au visage. Quand Thierry Gofaire, le protecteur du jeune homme, se penchant sous le plafond bas et blanc, était entré dans la salle de visionnage, il avait grimacé devant les visages tristement éloquents du parterre bleui par la lumière de l'écran. Il avait rebroussé chemin en hâte, prétextant une tâche urgente. Pressé d'échapper à l'atmosphère orageuse, le pseudo-cinéaste lui avait emboîté le pas avec une moue de diva blessée. Julien avait baissé la tête, s'était mordu les lèvres, se rongeant les sangs, jusqu'à ce que sa voisine, l'adolescente stagiaire, interrompît ses sombres préoccupations en lui faisant remarquer : – Vous me marchez sur les pieds. Il n'avait pu s'empêcher de lui sourire.

5.

L'heure du déjeuner approchait. Sur un mur, dans un sous-verre qui réfléchissait le bureau, s'ébattait un couple d'éléphants dessinés à la sanguine. Julien pestait, songeant qu'il aborderait les entretiens individuels de fin d'année en position d'infériorité lorsqu'il aurait à demander l'augmentation substantielle qu'on lui avait promise en améliorant son statut. Maintenant, connaissant la pingrerie de la société, c'était quasiment foutu : le directeur des ressources humaines, dont il se remembrait l'air chafouin à la machine à café, aurait beau jeu de lui énumérer les

sommes gâchées dans le fiasco du tournage, sans compter les dommages collatéraux. La tête basse, il considérait ces choses quand Ellana revint à la charge : – Tu vas te défausser sur Gofaire, c'est ça ? Il répondit d'une voix aiguë : – Ce n'est pas mon style, et puis à mon niveau on ne peut pas toucher un actionnaire. Il aura toujours raison contre moi. Après tout, c'est moi qui l'ai recruté, l'autre guignol. Un craquement se fit entendre dans le couloir. Ils tournèrent la tête de concert, mais il n'y avait personne. – Tu as entendu quelque chose, toi aussi ? demanda Julien, jetant un regard de droite et de gauche, à quoi la secrétaire acquiesça d'un signe de tête, les pupilles larges comme des soucoupes.

Un fantôme, se résigna Julien, balayant l'air de la main, calculant qu'il fallait non seulement éponger les coûts pharamineux de cette folle et stérile journée, mais aussi trouver un autre réalisateur, réserver le studio, engager des techniciens, des danseuses, des comédiens, retarder le lancement de la campagne publicitaire. Que de temps perdu ! Les commerciaux chicaneraient, s'insurgeraient d'avoir à remanier leurs planigrammes, et le client, le client ! Vraiment, cette vie de cadre était une corvée, doublée d'un cauchemar : il n'allait rien y gagner, il y marchait dans la boue comme un cheval usé traînant le soc sous la pluie. Tout en s'abandonnant à ces amères réflexions, Julien, observé à la dérobée par Ellana, ne parvenait

pas tout à fait à croire en la réalité sensible des événements et avait la vague impression d'assister à un très mauvais spectacle.

Le déjeuner commença sinistrement : tous les cadres, souriant comme des chameaux châtrés, parlaient avec un faux entrain flatteur et domestique autour du président Quéchet, escorté de Thierry Gofaire et d'Antoine Boursif, dans une triste pizzeria aux murs de stuc blanc ornés de portraits d'actrices porno dédicacés. On ne mit le brûlant sujet sur le tapis qu'au moment du fromage lorsque Florence Desrouelles, la commerciale qui le matin s'était répandue en esclandre, se leva, proférant avec un luxe de mots choisis que le retard pris dans le dossier Aqua bouleversait tous ses projets. Elle jetait au président de singuliers coups d'œil. Bernard Quéchet, en gants blancs, feignit de n'être pas au courant et se fit raconter toute l'histoire. Antoine Gofaire avait l'air embarrassé de sa position, s'attendant peut-être à être mis en cause. Julien, quoique rompu aux lâchetés humaines, à commencer par la sienne propre, resta stupéfié de son silence. Le président Quéchet, qu'il avait admiré servilement pendant toutes ces années, commençait également à descendre dans son estime.

– Est-ce que vous désirez du dessert ? interrompit le jovial patron du bouge sans souci de profaner la tragédie en cours. Je vous apporte la carte ? – Non, pas la peine. Aussitôt les convives rappelés à leurs devoirs commensaux, la gravité justicière

disparut sans arrière-pensée sous la flagornerie gourmande. On se fit répéter la liste des desserts du jour. Dehors, la tempête s'était calmée, mais le ciel restait noir et une épaisse brume noyait le paysage. Julien, au supplice, en avait assez de ces cocos-là. Il se morfondait de vendre son âme pour des courants d'air. Il s'apprêtait à exposer sa défense, mais c'était fini, ils n'en voulaient plus : la conversation roulait déjà sur un autre sujet.

Dans cette atmosphère tracassière, Julien, assourdi par la cacophonie de ses collègues et effaré par leurs sourires carnassiers, se douta, comme un suicidaire hésite entre ce monde et l'autre, qu'il n'appartenait plus vraiment à l'entreprise. Les éclats cruels dont avaient brillé les prunelles assassines de ses collègues à l'heure de sa disgrâce incarnaient leur obscure victoire haineuse, mais il avait l'impression qu'ils attendaient encore autre chose. Ils essaieraient sans doute de le faire craquer, de le pousser à la démission, comme il les avait déjà vus pratiquer : cela faisait partie du plaisir.

Après quelques civilités, il quitta le restaurant sans toucher à son dessert et rejoignit d'un coup de voiture le petit immeuble Quéchet. Sous le ciel couvert et battu par les vents, la zone industrielle à laquelle il n'appartenait déjà plus perdait toute importance à ses yeux, comme un portefeuille pourrissant au

fond d'un talus. Le soleil, se frayant un chemin dans un trou de nuage, effleura les verres de ses lunettes : ses cils se peignirent à leur surface en reflets mauves. Son chagrin en valait d'autres : la vie lui imposait une épreuve et tout le monde s'en laverait les mains s'il y succombait. Il entrait dans une période sans honneurs durant laquelle il devrait faire le gros dos, sans l'ivresse de l'ambition ni le cocon du corps social.

Le reste de l'après-midi, il prépara la nouvelle séance de tournage, quoiqu'il sentît un vide insatiable le dévorer intérieurement. Lorsqu'il demanda à la Zarbinella si elle serait présente la semaine suivante, la maigre et sèche adolescente, pauvre insecte à faibles pattes, remuant la tête avec effroi et s'agitant fébrilement comme si une catastrophe imminente allait arriver, répondit que non, car elle retournait au collège lundi. Derrière la fenêtre qui, l'immeuble étant climatisé, était condamnée, le soleil taillait les nuages à la serpe et ruisselait en rayons obliques sur la terre où des oiseaux noirs réunis autour d'une large flaque d'eau saumâtre battaient joyeusement des ailes.

La Zarbinella lui tendit un papier d'un air de mystère : c'était un rapport de stage à remplir. – Alors, lui demanda-t-il, qu'est-ce que vous retirez de votre séjour ici ? – Je ne voulais pas croire ce qu'on disait avant de le voir de mes yeux, répondit-elle avec

embarras. – Et que dit-on ? s'enquit-il. – Rien de particulier, protesta-t-elle, soupçonneuse. – Allons, lâcha-t-il avec un sourire, n'oubliez pas que c'est ici l'empire de l'obéissance aveugle : quand on refuse d'écouter son supérieur, on n'a pas de promotion. Rougissante, elle se crut l'objet d'une hallucination étrange, car Julien, placé près de la fenêtre en contre-jour, lui apparaissait comme un ectoplasme ténébreux dénué de matière.

– Ah, fit Julien en lisant le formulaire, vous êtes au collège Gustave-Flaubert ? – Oui, dit-elle, s'éveillant soudainement, retrouvant son élément comme un poisson rejeté à la rivière. – Et que s'y passe-t-il de gothique, d'horrifique, reprit-il avec emphase, hormis la morne et irritante succession des cours ? Elle tortillonna de la tête, l'œil sphérique, retenant quelque révélation intime, palpitante. – Vous savez ce qu'on murmure, confia-t-elle en une spirale vocale magnétique, le savez-vous, Monsieur Aubin ? Julien s'écarta de la fenêtre et, s'approchant prudemment, déblaya un coin du bureau pour s'asseoir à la hauteur de Candie, parce qu'il désirait tout à la fois sentir le parfum de la jeune fille et entendre ses confidences. Cette petite jouissance innocente enlevée à l'abjection de la vie de bureau, arrachée à une journée particulièrement sinistre, le ramenait aux tendres aveux de l'enfance, aux premiers sentiments amoureux, aux amitiés puériles si entières et si pures, par comparaison du moins avec l'ironie de l'âge mûr. Son extase ne dura guère, car

l'adolescente étrange, comme possédée par un esprit mauvais, lui jeta, pleine de dégoût et non sans orgueil : – Il se passe des choses, voilà tout, cela ne vous concerne pas.

6.

En rentrant à la nuit tombée dans la vieille voiture, Julien s'amusait à comparer Roxane et Candie, songeant à leurs méandres déroutants d'adolescentes, se remémorant les moments où elles s'ouvraient, puis se refermaient hermétiquement, comme des huîtres, alternant joie expansive et tristesse profonde, complices soudain et juste après hostiles. Concentrant son attention de conducteur silencieux sur la psychologie des jeunes filles, il essayait aussi d'interpréter les cachotteries de la Zarbinella, pleines de sous-entendus, ne pouvant s'empêcher de soupçonner quelque affaire honteuse à laquelle sa fille serait obscurément mêlée. Il avait entendu parler de photos d'adolescentes dans des poses suggestives qui circulaient.

De la fumée lui sortait des narines tant l'air était glacial dans l'habitacle mal isolé. Julien devait régulièrement effacer la buée qui se formait sur le pare-brise. Le léger brouillard, le crachin et la nuit achevaient de rendre la courte route difficile bien qu'il la connût par cœur. Peu à peu, à mesure qu'il approchait du

pavillon, l'écho de la vie de bureau s'estompa dans une magnifique solitude sous la contrainte pour une fois bienvenue du froid.

Il toussa, un goût désagréable lui emplit la bouche : il sortit un mouchoir de son manteau et cracha. Un chat noir passa soudain devant les phares de la voiture : Julien, occupé à ranger son mouchoir, ne put, malgré un écart dangereux, l'éviter et avec un frisson d'horreur sentit qu'il l'écrasait sous ses roues. Il s'arrêta quelques mètres plus loin, fit marche arrière: l'animal défiguré semblait un être d'horreur et d'angoisse. Ne voulant pas le toucher, désireux cependant de le déplacer sur le bas-côté, Julien prit son mouchoir dont il découvrit, à la lumière des phares, qu'il était taché de sang. Passant soigneusement l'index à l'intérieur de sa bouche, il en retira la même matière visqueuse et garance. Sans s'appesantir, il repoussa du pied le cadavre du félin dans l'obscurité du trottoir, s'essuya brièvement avec un reste de tissu propre et, se demandant comment cacher à Sylvie les avanies sinistres de cette journée maudite, il remonta dans la voiture.

Tandis que la route serpentine se dévoilait progressivement entre deux coups d'essuie-glaces, il revoyait avec répugnance les poils noirs en broussaille de la charogne écrabouillée. Il escamota d'un geste les élucubrations superstitieuses qui se relayaient rapidement dans sa conscience. Il traversait une mauvaise passe,

mais cela ne justifiait pas de sombrer dans les croyances les plus naïves comme de gober que croiser un chat noir fût un présage funeste. D'ailleurs, remarqua-t-il à moitié dans un délire, il ne pleuvait plus et le chat était mort, ce qui signifiait donc autre chose, la fin des problèmes sans doute.

Il fut accueilli joyeusement par Noah et froidement par Roxane qui, sans se l'expliquer, n'aimait plus son père et, par cette forme de franchise des êtres attachés aux errances du cœur, ne cachait plus guère ses sentiments. Tandis que Noah ravi se jetait passionnément dans ses bras, Roxane le bisoutait du bout de la joue avec un calme indifférent avant de s'en retourner on ne savait où. Julien, se rajustant dans la glace, alla sans entrain dans la cuisine, où Sylvie ne montra aucun signe compréhensible, ni de plaisir ni de contrariété.

Au dîner, Roxane se plaignit de sa professeur d'anglais : – C'est une tarée, décréta-t-elle avec animosité. – Que veux-tu dire par là ? demanda Julien, jouant les diplomates et coupant le pain. – Elle hait les enfants, elle n'a aucune considération pour nous, répondit-elle. – Ah bon, dit simplement Julien en servant la viande, mais comment cela se manifeste-t-il ? – Elle crie sur nous. Comment veux-tu que l'on progresse dans ces conditions ? Sylvie fronça les sourcils. Les veines bleues de son front pâle devinrent proéminentes, signe qu'elle se lassait des inepties de

Roxane et de ses justifications fallacieuses parées de conscience pédagogique. Les mots à signer, les entretiens individuels avec les professeurs moralisateurs, la répétition pathologique des âneries la décourageaient à la longue.

Sur ces entrefaites, le téléphone sonna et une querelle s'éleva : Julien refusait de décrocher parce qu'on était à table, tandis que Roxane était pressée de répondre. La dispute revenait régulièrement, risquant toujours, selon l'humeur des protagonistes, de tourner à l'aigre. Mais Sylvie rendit soudain le conflit secondaire en mettant sur le tapis la malice du jour. Roxane avait falsifié son carnet de correspondance, qui avait été inspecté au collège feuillet après feuillet : elle en avait arraché une page, avait imité la signature de sa mère, s'était rédigé une autorisation de sortie. Brillant comme des éclairs sur son visage assombri, les yeux de Roxane couvaient un feu animal. Brusquement, sans avoir prononcé une syllabe depuis le moment où Sylvie avait dévoilé la matoiserie, elle balança sa chaise en arrière, manquant de briser une poterie sans valeur posée sur un petit guéridon incrusté de palissandre, et, fuyant le procès familial, elle sortit de la salle à manger.

Sylvie brandit dans l'air la feuille arrachée au carnet qu'elle avait retrouvée sous le matelas de Roxane, la poursuivit de récriminations amères et la gifla en bas de l'escalier avant de

revenir à table, se sentant en faute. Elle abhorrait le flicage, les sermons, les colères. Le système scolaire n'avait de vertu que pour les pauvres êtres laborieux et naïfs qui se nourrissaient de récompenses : pour les autres, c'était l'école de la médiocrité et du mensonge. Le dessert, une pâtisserie mielleuse moulée en forme de colombe, arriva dans cette atmosphère lourde. Noah fut envoyé chercher la boudeuse. Une minute après, il réapparut, interrogatif ; on l'attendit, elle ne revint pas.

– Il y a des hauts, il y a des bas, lança timidement le petit garçon avec la coquetterie souriante du philosophe. C'était une phrase qu'il avait entendue quelque part et qu'il avait retenue parce qu'elle convenait bien à la vie réelle et relativisait les mesquineries, les sentiments violents et tout ce qui salissait l'existence. L'idée qu'en un cycle alternaient le bonheur et son contraire semait l'espérance dans les moments difficiles. Julien hocha sa tête barbue et, sur ce propos rafraîchissant, proposa une nouvelle tournée de gâteau. Le monde aveugle s'écroulait, une main secourable le relevait, puis la ruine à nouveau menaçait, hélas, avant le renouveau. De combien de souffrances fallait-il payer le cercle de la fortune ?

L'attitude de Noah à l'école tranchait avec l'hostilité hautaine de sa sœur vis-à-vis de la chose scolaire : il étudiait volontiers. La seule chose qu'il partageât avec Roxane était un goût immodéré

pour la lecture. Le soir, dans son lit, il écartait la couverture, rallumait la lumière et prenait un livre, parfois sans le comprendre, mais par le besoin inexplicable de s'y plonger dans l'espoir qu'un jour le sens l'illuminerait enfin sous l'effet de la familiarité. Dans une lutte surhumaine, avec plus d'ennui que d'effort, il bravait l'opacité des phrases et en retirait des bribes de systèmes qu'il tâchait parfois de mettre en pratique. Ainsi faisait-il preuve d'un certain sens de l'observation et de la déduction depuis qu'il avait lu une nouvelle d'Edgar Allan Poe. Il dit à son père : – Papa, tu as marché dans la boue… Les époux Aubin le regardèrent avec étonnement.

– Oui, admit benoîtement Julien en souriant à son petit détective, il a plu toute la journée et en allant à ma voiture, j'ai marché sur le gazon détrempé qui borde le bureau. Je suppose, continua-t-il en jouant avec son alliance, que tu as repéré des restes de terre sur mes souliers dans l'entrée. – Oui, déclara Noah avec une lueur d'intelligence, ça explique les éclaboussures brunes, mais je suis demandé d'où venaient, sur ces mêmes chaussures et au bas de ton pantalon, les traces de sang. – Des traces de sang ? répéta Julien, les nerfs ébranlés, se serrant contre le dossier de sa chaise. L'enfant le fixait avec fascination : – Oui, du sang encore frais. – Allez, Noah, va te coucher, coupa opportunément Sylvie. L'enfant faillit protester, mais, se ravisant, il plia sa serviette en

silence et se retira lentement, à reculons, avec une certaine anxiété, comme s'il avait affaire à des criminels.

7.

Le lendemain, lorsque, s'étant garé devant le petit immeuble aux parois de verre où le ciel se reflétait en vagues cendrées, Julien vint embrasser Hanane, l'hôtesse d'accueil, et recevoir comme un vieil ascète sa première tentation de la journée, il remarqua, à son air affolé, que quelque chose clochait. Il n'y fit pas vraiment attention sur l'instant, mettant son sourire fané et l'indécision de son regard sur le compte d'une soirée galante. Son parfum l'ensorcelait qui, mêlé aux effluves de son odeur, exhalait la nuit, le plaisir, l'amour. Ces sensuelles excitations, matinales et mordantes, comme il se penchait et laissait ses yeux avides errer rapidement sur les détails de la peau basanée qui se dévoilait généreusement, lui rappelaient qu'il n'était pas tout à fait mort.

Il grimpa rapidement les escaliers jusqu'au deuxième étage, percevant derrière la cloison, à mesure qu'il montait, le vacarme grandissant des commerciaux qui s'animaient pour vendre rageusement les produits Quéchet. Il s'arrêta au seuil sans ouvrir la porte, le temps de reprendre son souffle et de se durcir psychologiquement, comme un taureau gratte le sable dans

l'arène. Il reconnut la voix de Florence Desrouelles, criarde, suraiguë, coupante comme une lame de guillotine, qui jappait des oui et des non. C'était ici l'enfer irrévocable, il le fallait traverser tête haute. Courage, se disait Julien pour se galvaniser, avance dans ce pandémonium et son tourbillon d'invectives exaspérantes, cuirasse-toi pour n'y pas succomber et n'en pas revenir vaincu sur un brancard tiré par les chiens.

Lorsqu'il poussa la porte à battants, les conversations moururent, comme au spectacle quand les lumières de la salle diminuent, et un silence de mort domina l'open-space. Il respira profondément, puis d'un air goguenard mais le cœur battant, analysant les visages, ici assassins, là méchants, là encore penauds du rôle qu'on leur imposait, il se dirigea vers son service au fond de la salle. Il marchait lentement, jetant des yeux écarquillés un peu partout, sérieux comme un comédien jouant le condamné que l'on conduit au poteau de flagellation. Par terre, une large tache de café avait bruni à jamais la moquette grise.

Dans une éclaircie passèrent des oiseaux dont le vol doux et gracieux, dessinant sur le ciel une fleur de lotus, contrastait singulièrement avec l'orgueil, le mensonge et la lâcheté qui palpitaient autour de lui. D'où venait son obstination à continuer une vie tellement artificielle et scurrile ? Il entra dans son service, mais il se raidit brusquement lorsque, à l'endroit qu'il

avait quitté hier chaotique, plein de maquettes et de papiers étalés selon la théorie du rangement horizontal, il découvrit un bureau vide. La splendeur du firmament se reflétait sur le plateau en plexiglas : un nuage y semblait un fœtus endormi, les lambeaux de nuées y faisaient des coulures de sang et le ciel s'y fonçait en un profond précipice. Le fauteuil, collé au mur, avançait tristement ses deux bras noirs. Il s'appuya en défaillant contre le rebord de la porte vitrée. En lui, une voix qui n'était pas vraiment la sienne voulut crier, comme quelqu'un qui cherche son chemin dans la nuit.

Manœuvre jamais répertoriée dans l'histoire de la société, et soufflée certainement par le cabinet d'audit qui avait passé quelques jours dans les bureaux le mois précédent, on avait déménagé ses affaires. Qui s'en était chargé ? A quelques pas, Ellana Tinarescu, sa secrétaire, son ancienne liaison, lui présentait un masque fermé, une face hideuse d'inexistence morale. Les yeux légèrement maquillés, d'une pâleur de sépulcre, elle était pourtant telle qu'il l'avait connue dans une chambre d'hôtel il y a trois ans. Elle était trait pour trait semblable à la complice de la veille qui avait encore des chatteries d'amante pour lui. Elle était la même, avec une mèche bouclée qui lui tombait sur les lèvres, mais distante, inquiétante, inamicale comme un rat.

La Zarbinella, terrorisée par l'atmosphère conflictuelle, se mit à pleurer, le khôl dont elle entourait abondamment ses yeux ruisselant sur ses joues. – Monsieur Aubin, sanglota-t-elle, avez-vous rempli mon rapport de stage ? Son rapport de stage… Julien fut tout à coup ramené à une sorte de vérité apaisante, comme lorsque dans les bois le vent s'arrête et que les feuilles cessent de bruire : à chacun son drame, le sien n'en était moins vrai. – Ne pleurez pas, Candie, lui dit-il doucement. On va le retrouver, ce rapport. Il fouilla dans le capharnaüm de sa musette, mais soudain, tremblant légèrement, à bout de nerfs, il ne se souvint plus de ce qu'il y cherchait.

Il fut réveillé de sa torpeur par un petit coup vif sur son bras : c'était Emeraude Junin qui le poussait à la révolte. – Tu ne vas pas te laisser faire, hein. On va aller voir le patron. Ça ne se passera pas comme ça, disait-elle, indignée. Si tu ne le fais pas pour toi, agis pour les autres. Quand on commence à traiter les gens abjectement… Elle parlait vite, articulant soigneusement chaque syllabe, exaltée par la justesse de sa cause. C'était la seule à montrer du courage. Ses yeux verts fixaient Julien, tétanisé comme un écorché vif : l'espérance révolutionnaire croisait la soumission. De l'autre côté, dans le service voisin, les bêtes sauvages, se désintéressant du drame, reprirent leurs occupations vociférantes.

Matchek Ashkhan, le maquettiste, apparut, l'air martial. – On vous a dit quelque chose ? lui demanda Julien, d'une voix étranglée et d'un ton plaintif. Comment doit marcher le service ? – On a vu Boursif, alambiqué comme un gros intestin, l'informa Matchek. On n'a rien compris. – Quel salaud ! On va le voir, je t'accompagne, décida Eméraude. Ardente, déchaînée comme une ourse défendant ses petits, la syndicaliste se souciait comme d'une guigne des coups qu'elle pourrait prendre et des codes hiérarchiques dont se muraillait l'oligarchie d'entreprise. Voyant Julien hésiter et flancher, elle le pinça et le poussa. Comme un couple maudit, ils traversèrent en sens inverse la ruche des commerciaux, montèrent par l'escalier obscur et après quelques marches ouvrirent une lourde porte feutrée.

Ce qui frappait d'abord à l'étage du directoire, c'était le silence d'ambassade. Une réceptionniste les arrêta et s'enquit s'ils avaient rendez-vous. Julien aurait voulu savoir ce que pensaient ses yeux tranquilles. – Ne déconne pas, Martine, l'interrompit brusquement Eméraude, on va voir Boursif. Puis, entraînant Julien, raide comme un pieu, par un couloir, elle ajouta, toujours à l'attention de la femme en tailleur noir qui tendait la main vers le téléphone : – Tu n'as pas besoin de jouer de la trompette, on veut lui faire la surprise.

8.

Antoine Boursif n'avait pas bien dormi, parce qu'il s'était réveillé en sursaut au milieu de la nuit dans un mouvement d'épouvante après qu'il eut rêvé que le diable s'emparait de ses enfants, comme un masque turgescent surgissant lentement de l'intérieur de leur tête. Dans ce cauchemar psychédélique, le rictus persécuteur du Malin déformait les visages d'animateurs de télévision, dont les traits vacillaient, se soulevaient et remuaient par l'action mystérieuse d'une loi interne. Boursif n'avait dû son salut qu'en traçant compulsivement dans l'air, en matière d'exorcisme, des signes de croix, quoiqu'il eût du mal à les former comme si le Bouffre amoindrissait ses forces et déviait son bras pour contrecarrer la conjuration.

Le sommeil fut lent à revenir, sa conscience étant assaillie de mille remords, et le corps aux cheveux dénoués allongé près de lui, froid et ronflant témoignage d'un hymen usé et monotone dont l'alliance rayée écorchait la chair de son annulaire gauche empâté par la graisse, ne le consolait plus depuis longtemps des agitations de son âme. Au matin, il ne se souvint plus de rien : les visions chimériques s'étaient effacées de sa pensée malade comme un alphabet gravé dans le sable et enseveli sous les vagues de la marée montante. Mal embouché néanmoins, il

envoya un texto pour réserver une séance de massage entre midi et deux dans un salon de turpitudes où il avait ses entrées.

Lorsque, quelques heures plus tard, la porte de son bureau s'ouvrit brusquement et qu'au même moment, dans une parfaite synchronie, la sonnerie du téléphone retentit, il sursauta, se soulevant de son fauteuil par réflexe, le cœur en chamade, la gueule ouverte et les yeux ronds. Derrière lui, un chromo hyperréaliste dessinait des palmiers dont les ombres noires se répandaient sur le sable doré tandis que, loin derrière la mer ressuscitée, dans l'azur impeccable, l'artiste avait représenté un amoncellement de nuages clairs d'où s'élevait un arc-en-ciel. Se reprenant, le dirigeant se saisit du combiné, tout en faisant aux deux intrus un petit signe affolé pour les inviter à s'asseoir.

C'était Martine qui le prévenait, juste trop tard, de l'arrivée des visiteurs. S'enfonçant peu à peu dans son fauteuil, Boursif lui maugréa une réponse nébuleuse pour ne pas se compromettre, qui consista en un grommellement animal incompréhensible et se conclut par : – Je vous appellerai à la rentrée, phrase qui, comme le catoblépas mythologique, cloua de stupéfaction la réceptionniste et la plongea brièvement dans un abîme d'interrogations. Enfin, Boursif, qui se souvint à cet instant de faits divers où des employés irascibles avaient séquestré leurs cadres et parfois les avaient assassinés, raccrocha, puis, avec un

sourire forcé, tournant sa tête à droite et à gauche, nargua silencieusement, non sans appréhension, les nouveaux arrivants. – Ton cynisme est sans limite, commença Emeraude devant la face avinée du directeur, barrée d'une lippe corail large et humide qui s'irisait avec obscénité.

Boursif, plein de morgue et d'indifférence bovine, prenait visiblement plaisir à être bousculé, arraché à l'obséquiosité générale, et s'anima soudain comme un vieil homme ivre. A l'éclat des dents couleur ivoire qu'il exhiba dans une grimace carnassière, on reconnaissait le squelette de la mort. Pourtant, témoignant d'une expérience des conflits tôt apprise dans son école de commerce, il n'éleva pas la voix, se contentant de rester immobile et de toiser ses interlocuteurs. Intérieurement, pour se détacher des émotions, des peurs et des colères qui l'assaillaient comme des vagues déferlantes, il imaginait, ainsi que le conseillait son coach, un petit carré blanc où tombait la neige.

Emeraude commença à trembler : – Tu ne nous impressionnes pas avec ton petit manège hypocrite du silence. Tu dois t'expliquer. – Est-ce ma faute, est-ce ma faute ? rabâcha benoîtement Boursif. Il n'y a pas de procédure officielle engagée. – Ne nous parle pas comme à des demeurés, Boursif, prévint la syndicaliste. Nous n'avons pas de temps à perdre. Explique-nous qui a organisé ce micmac et ce qui va se passer

maintenant. – Ça, j'aimerais bien, répondit le directeur, cou gonflé, d'une voix aiguë comme d'un eunuque, tandis que l'air, mêlé à un déodorisant, sentait le bouquet de violettes. Il regrettait presque d'avoir accéléré la mise au placard de l'homme sans âge qui disparaissait devant lui sous sa barbe noire et semblait s'étonner de ce qui lui arrivait. Mais il était trop tard pour reculer.

– Je ne suis pas le roi des Indes, s'excusa le directeur en se levant. Emeraude se dressa elle aussi pour ne pas abandonner à Boursif une supériorité dans l'espace et, haussée au niveau de son visage bouffi et poupin, elle l'affronta rageusement. Il annonça : – Je suppose qu'on se dirige vers un départ négocié. Le meilleur conseil à vous donner, c'est de croiser les bras, de saisir votre part du gâteau lorsqu'on vous la proposera et de vous dire qu'il est bon. Les résultats de Julien ont déçu les attentes. – C'est abject, c'est lamentable, cria Emeraude, tu ne lui laisses même pas le temps de faire ses preuves. Crois-tu que nous allons accepter d'être jetés comme de vieilles chaussettes ? Elle beuglait et sa figure énergique, plantée au-dessus d'une robe rouge, se décomposa.

– Imposteur, brigand, s'enflamma-t-elle, vociférant à son oreille avant qu'il n'eût le temps de se dérober. Julien, éteint, idiot, terrorisé par la violence de l'éloquence syndicale, les considérait

sans parler : de même qu'enfant il restait enfermé dans ses secrets lors des violences familiales, regrettant simplement d'être là, de même il ne se sentait pas vraiment concerné par le démêlé, comme s'il avait été question d'une autre personne que lui-même. Son esprit tordu trouvait une monstruosité, non dans les procédés ignominieux dont on usait envers lui, mais du fait que les barrières hiérarchiques s'effondraient. L'abolition des rôles et la contestation de l'autorité lui donnaient un tel vertige que, comme un bœuf châtré au bord de la falaise, il redoutait de tomber dans un abîme bourdonnant de représailles infernales.

Recroquevillé sur sa chaise, se mordant le doigt compulsivement, les yeux exorbités par l'angoisse mortelle qui l'étreignait, Julien comprit en technicien de l'interactivité que l'ardeur d'Emeraude Junin était de toute façon anéantie par l'apathie molle de Boursif, comme la dent s'enfonce en vain dans le ventre élastique de la guimauve. On frappa à la porte et aussitôt, avec la souplesse du serpent, le directeur des ressources humaines alla ouvrir, contournant la syndicaliste qui resta seule, debout, au milieu de sa période. Cette intrusion coupa court à la négociation, car Antoine Boursif, appelé à un conciliabule du directoire, se défila, promettant hypocritement d'y plaider la cause de Julien.

9.

En retournant au service marketing, Julien essaya de dédramatiser : – Les dés en sont jetés, je vais planter ma tente quelque part, que faire d'autre ? lança-t-il avec un geste d'impuissance. Emeraude, je vous dois un déjeuner, et aussi vous disputer : vous n'auriez pas dû me défendre, ça va contre vos intérêts. Maintenant, vous serez grillée pour le management du service. – Tu crois que ma conscience s'achète à ce prix-là ? répliqua-t-elle sèchement, et Julien se sentit minable avec ses combinaisons mesquines alors qu'un des actes lumineux de l'univers venait de se commettre là : le courage désintéressé. Candie, la jeune stagiaire, le suivait avec des yeux brillants comme un animal : – Alors ? interrogea-t-elle. – Je vais vous le rédiger, votre rapport, dit Julien, si du moins je trouve un poste de travail. Il déplaça un portemanteau lourd de vêtements oubliés là depuis des lustres et s'installa avec une agilité d'écureuil devant un antique bureau, vacant dans l'obscurité d'un réduit, comme un enfant puni gagne sans plainte l'endroit de sa relégation, image du néant.

Il affrontait la réalité frémissante de l'entreprise, irregardable comme le soleil ou la mort. La supercherie des civilités et des codes, sa propre collaboration au système lui avaient masqué jusqu'alors la mélancolie désolée des ectoplasmes qui hantaient

ces murs et la violence archaïque des rapports professionnels. Dans la disgrâce, la vérité se présentait nue, sans pudeur et sans voile. La putréfaction cynique du libéralisme levait son couteau pour immoler ses enfants les hommes, sans que du ciel ni de la terre presque aucune voix ne résonnât pour retenir son bras. Chacun copiant l'autre dans ce qu'il a de pire, sans garde-fou, sans obstacle à la démesure, les barons du capital offraient au dieu Baal du profit leurs temples démoniaques et vampiriques où l'humanité sans cesse était sacrifiée.

Il s'imagina confusément ce qui l'attendait : le chômage, la dépression, le divorce, la chute totale et ininterrompue s'il ne parvenait pas à trouver rapidement un autre job, chose qui ne coulait pas de source. Il n'avait qu'une confiance limitée en sa femme Sylvie, qui jouissait depuis le premier jour de la plus grande liberté et ne supporterait sans doute pas d'être confrontée à sa présence continuelle, à son échec, au manque d'argent. Comme sa Sylvie contrastait avec la syndicaliste : l'une angoissée, lunatique, insatisfaite, quand Emeraude était révoltée, solaire, poursuivant imperturbablement son idée pour se mirer en un soi libre. Dans son enfoncement sans lumière, il rêva de recommencer sa vie, de fuir avec sa collègue vers un coin perdu au Sud de la France, en Dordogne, car ce nom lui évoquait le ciel bleu et l'utopie.

Et les enfants ? Dans ce scénario, bien des problèmes restaient en suspens, à commencer par le consentement de l'intéressée et sa propre incapacité à s'inventer un destin. Etait-il condamné à vivre dans le monde rétréci de la banlieue, de l'entreprise, de la famille qui, malgré les vernis, les illusions, les travestissements, se résumaient en laideur, petitesse, naufrage ? Comment néanmoins, se disait-il, mû par une force lointaine et un optimisme enfantin, convertir la négativité du microcosme en existence authentique ?

Il eut l'occasion de mettre sa première idée à l'épreuve lorsqu'il déjeuna le midi avec Emeraude dans un restaurant libanais maussade, *le Ninive*, décoré de guirlandes pseudo-festives qui serpentaient d'un bout à l'autre sur des murs jaunâtres. Il la dévorait des yeux à mesure que les entrées arrivaient et qu'elle les goûtait avec les doigts, se les léchant méticuleusement, tout en devisant sur l'importance de s'engager politiquement. Il trinquait avec elle, lui qui ne buvait habituellement jamais le midi s'il travaillait, mais pour l'occasion, il fallait être déraisonnable. Il aurait bien voulu d'une escapade dans les toilettes avec cette révolutionnaire plantureuse, mais refaire sa vie avec elle, non, à y bien réfléchir maintenant, pour rien au monde. Elle le crispait avec ses sermons, son sens des responsabilités, et manquait tellement d'ambiguïtés qu'il eut bientôt l'impression non d'une femme libre, mais d'un petit

soldat, d'une cervelle formatée pour la lutte sociale. L'excitation retomba et, s'ennuyant infailliblement, il la considéra dès le milieu du plat de résistance, malgré son buste prometteur et sa fleur dans les cheveux, comme une parfaite casse-pieds ! Pourtant, que vaut-il mieux, un esprit limité mais bien dirigé ou un vaste génie errant ?

Avec un profond soupir, pour tromper son ennui, il suivit discrètement les allées et venues d'un serveur méditerranéen qui, jouant du biceps, le front ceint d'un bandeau enserrant ses cheveux bouclés noirs d'ébène, empilait plats et couverts sur un grand plateau en cuivre. – Tu as des tendances homosexuelles ? demanda malicieusement Eméraude, qui avait remarqué son manège. Julien, soudain cramoisi, tournant et retournant vivement l'idée pour se sortir d'embarras, admit la possibilité embryonnaire de sa bissexualité : – Je dirais même, renchérit-il, potentiellement pansexuel. – Pansexuel ! s'exclama-t-elle, c'est la première fois que j'entends cela. Par ce curieux néologisme, formé à la fois sur le dieu dionysiaque Pan, faune érotomane, et le grec *pan,* signifiant tout, il voulait dire qu'en état de désir sa dépravation était virtuellement totale, sans distinction d'objet. Elle lui demanda encore des précisions, mais il les lui refusa, alléguant ne pas vouloir ternir davantage sa propre image en lui dévoilant l'insanité indescriptible de ses fantasmes.

Quand ils revinrent au bureau, un peu gais, Ellana, la secrétaire, prévint discrètement Julien que Boursif voulait le voir, mais seul, pour un entretien informel. En robe bleue, la bretelle négligemment tombée dévoilant une épaule ciselée, elle leva son visage livide vers son ancien amant et s'attarda, comme s'il devait mourir et qu'elle voulût garder de lui une dernière image, à moins qu'elle n'eût remords de sa traîtrise et ne quémandât un pardon, un baiser. Une sonnerie de téléphone interrompit ce moment de suspension où tous deux s'étaient brièvement abstraits dans le miroir brisé de leur lointaine complicité.

Sans surprise, le directeur des ressources humaines, avec une fausse candeur, lui proposa un licenciement amiable, de peur de troubler par de mesquins conflits une mécanique d'entreprise si merveilleusement implacable et subtile. Julien n'avait plus qu'à se taire et à ravaler sa révolte, parce que la voix humaine était ici une erreur et qu'il atteignait la plus haute cime du dégoût, comme une sainte jetée au milieu de dépravés lascifs prend conscience d'elle-même, transfigurée non par les splendeurs et les féeries mystiques, mais par la vision de l'horreur.

Avec une attitude qu'il souhaita conserver à jamais, il décida de fuir désormais l'inanité du monde, d'ignorer la confusion perverse qui isole les hommes dans le langage et d'avancer solitaire dans le mystère et la vérité. A trois heures exactement,

quittant le bureau d'Antoine Boursif, il descendit les escaliers en sifflant sans émotion. Non, il n'allait pas être renvoyé sans grincements de dents : il s'incrusterait, il serait l'écho, par sa présence antagoniste, des équivoques du système.

Si Quéchet voulait le licencier, il devrait y mettre les formes et s'attendre à être contesté devant un tribunal. Rien ne pouvait plus effrayer Julien, même la détestation des chiens du capital : il ne doutait plus de sa détermination, de l'étoffe épaisse de sa volonté. Il ne suffoquerait pas sous l'hypocrisie d'un arrangement à l'amiable, où l'argent absorbe l'infime réalité du salarié. On conspirait contre lui, on le placardisait ; eh bien, il errerait absurde dans les corridors de l'immeuble pendant au moins trois mois, temps de son préavis légal, tel un revenant.

10.

Il rentra plus tôt, avec le sentiment de n'exister presque plus, repassant devant la façade du restaurant libanais où il avait trop bu le midi pour affronter une négociation professionnelle qui, demandant un sens de la nuance et de la temporisation, ne s'accommodait guère des dilatations mentales que l'alcool imprime à la conscience et au jugement. A moins qu'au contraire, en une folie légère et inspirée, il n'en avait agi que

plus librement. Il commençait à dégriser, il en percevait les signes empiriques : ses yeux recevaient une nouvelle clarté, ses joues, brûlantes, se détendaient, son esprit ne se dispersait plus. Avec la fin de l'ivresse, la révolte s'éteignait elle aussi, de sorte que Julien, additionnant lâcheté et réalisme, en conclut qu'il gagnerait plus à négocier habilement son départ qu'à choisir l'affrontement.

Tout en engageant la voiture dans la courte allée jusqu'au garage jouxtant la maison, il essaya de faire taire sa pensée qui tournait et retournait ce qu'il venait de vivre, tandis que la fatalité du désastre s'imposait par sa force arithmétique. Il appela. La demeure lui renvoya un réciproque néant. Sylvie n'était pas là. Le trompait-elle, et, si oui, avec qui pouvait-elle bien le cocufier ? Avec ce bellâtre roux qui se décomposait brièvement lorsqu'ils le croisaient au marché ? Avec un des membres, mâle ou femelle, de l'association où elle passait tant de son temps ? Accrochée près de la télévision, dans le salon où la lumière du ciel couvert entrait faiblement, une idole africaine souriait avec ironie.

Il monta dans les chambres, écoutant le frémissement du silence, restant immobile, s'asseyant sur les lits des enfants, et tomba dans une contemplation muette, comme si la chute sociale qui s'amorçait pouvait être amortie par le démon du logis dont le

battement d'ailes dissipait la poussière de l'âme et rendait l'esprit à la douceur pure. L'heure, reconnaissable au tintement d'une cloche lointaine, n'avait pas disparu. Cette fois, plus nul doute, il était bien rabaissé, humilié, tout en conservant son volume propre : à présent, il se dépouillait du travestissement des responsabilités humaines et, tandis que le nom des Aubin, scandé en chuchotant, lui intimait l'ordre de se baigner, de se dissoudre en l'eau d'ennui et d'y agoniser, il entendait les pulsations de son cœur et s'accordait à l'éternité.

Dans la mansarde de Roxane battue par la pluie, les bras croisés, se balançant légèrement, il égara son regard sur un petit trapèze imparfaitement dessiné au sol par un rayon de lumière incertain dont l'intensité fluctuait en battements insonores. Non loin, dans un pli du tapis couleur lèpre dont les poils s'allongeaient en vagues désordonnées, il aperçut quelque chose qui dépassait, une forme plus sombre qui éveilla son attention et le tira de sa torpeur hypnotique. Comme il allongeait le bras pour l'attraper, il perdit l'équilibre et faillit basculer du lit.

Depuis le crépuscule de sa jeunesse, avant de connaître Sylvie et après que des années d'expériences déstructurantes l'eurent conduit presque au bord de la folie, il avait remarqué que chaque fait confine à l'absolu, que rien n'arrive vraiment au hasard et que la banalité du dérisoire laisse souvent jaillir d'obscures

paroles. Cette vérité, cachée par les trépidations de la vie moderne, lui était de nouveau rendue à la faveur de l'instant suspendu. Il tira de sous le tapis l'objet mystérieux, un petit cahier noir soigneusement caché qu'il manipula avec précaution, comme un trésor, la couverture faisant seule obstacle à l'évidence souveraine d'un secret d'enfant, tentant comme le fruit défendu.

Il se leva, avec le sentiment clair de la profanation, s'étant insinué dans le sanctuaire de l'adolescente par lassitude, par errance, embarrassé soudain car l'âme de sa fille, qui en grandissant se refusait et se fermait, était soudain si proche et accessible, à livre ouvert. Il respira quelque temps en silence, puis avec une fausse innocence qui ne trompait que lui-même, étouffant ses scrupules, il commença la lecture indue du journal intime.

Le cahier commençait par des mots dénués de signification, des accumulations de syllabes confuses, absurdes, heurtées, se succédant en une spirale vertigineuse, comme un poème bruitiste ou quelque langage secret que Julien tenta de décrypter. Tandis que ses doigts caressaient nerveusement le papier en un frottement régulier, retombé en rêverie, déçu par le vide de sa recherche et l'aporie de ses déductions, il regarda sa montre : près des rideaux épais, le ciel entre chien et loup lui rappelait que

la maison attendait incessamment ses autres locataires. Précipitant sa lecture, il tourna les pages au hasard et, après plusieurs feuillets de salmigondis, détecta des confidences en langue vernaculaire, rédigées dans le style puéril qu'affectionnait sa fille : *Pour l'instant, je la trouve un peu pète-sec. Je l'ai appelée Madame Sourire tellement elle fait la tronche…*

Tandis que les rideaux frissonnaient et que, de lignes en lignes, se prolongeait l'écriture de Roxane, projetant Julien hors du temps, il entendit la voix chantante de Sylvie qui le fit sursauter et même trembler en une épouvantable sensation de honte. Dans sa poitrine, les battements de son cœur s'accélérèrent, alors qu'il se dépêchait de remettre le fascicule sous le tapis et de dévaler les escaliers à pas de loup de peur d'être surpris. Dans sa hâte, il manqua de renverser un grand vase en cristal d'où saillait un rameau d'olivier qui s'accrocha à sa manche. In extremis, il évita la catastrophe et, haletant, prolongeant sa fuite indéfinie, il alla s'enfermer dans les toilettes pour reprendre son souffle.

SYLVIE

1.

A l'abri sous la marquise en verre opalescent où la pluie tambourinait et se déversait de toutes parts, Sylvie, les pieds comprimés par des bottes étroites, débarbouillait Noah avec un mouchoir en papier, cependant que l'enfant toussait, la main devant la bouche. – Attends, mon lapin, sourit-elle, tu es mouillé et tu as un gros rhume. Sur la branche dénudée d'un hêtre, un corbeau croassant ouvrait un large bec vers l'infini du ciel comme un ténor au théâtre. Noah avait hâte de s'affaler sur le canapé et de tomber en catalepsie devant la télévision. Il rechignait à cette toilette câline et la subissait stoïquement en hochant la tête dans l'insolent brouhaha de l'averse, jusqu'au baiser final que la mère posa sur sa bouche. Enivré par cette tendresse, il l'entoura de ses petits bras et, serré contre elle, enfouit son visage dans la vallée de son cou.

– Ce soir, annonça-t-elle d'un ton théâtral tout en enfonçant sa clef, on mange du saumon fumé. Surprise de trouver la porte ouverte, elle jeta un bref coup d'œil sur le garage d'où dépassait la voiture de Julien. Trop absorbée à éviter les flaques boueuses et les gouttes obliques, elle ne l'avait pas encore remarquée. Elle

s'écria : – Papa, papa, selon une coutume ancienne par laquelle, au pied de la lettre, l'époux prend la place du père, imposture ambiguë où Sylvie retrouvait un curieux sentiment de petite fille.

Sa voix, enrayée par nature, ce qui lui donnait un air sensuel, demeura sans fruit. Elle se changea rapidement, puis elle se délesta de son sac et de Noah qui, sous l'ivresse de son parfum, les yeux bouffis de sommeil, chantonnait : – Maman est en bas… Sans quitter son anorak, les doigts dans la bouche, avec une dernière œillade pour la beauté absolue de sa mère, l'enfant se ficha comme un somnambule devant le grand écran et en un long bâillement mourut au monde environnant.

Sylvie, ragaillardie de s'être débarrassée de ses divers fardeaux et essuyé le visage, ouvrit machinalement le réfrigérateur pour préparer le repas du soir tandis que, dans un état second, gémissant faiblement comme un vieux roi las sur son trône, le fils demandait après son père. L'instant d'après, alors qu'elle découpait déjà les légumes, sa famille s'évanouit de sa conscience pour laisser place aux souvenirs extatiques d'une après-midi passée chez son amant.

Ceux qui paraissent obéir à la routine et à la tradition présentent une façade qu'on examine à peine tant certains gestes se répètent rituellement à heures régulières, si bien qu'on se représente

l'humanité monotone comme une entité irréprochable, presque dénuée de chair et disparaissant précocement hors du temps. Cependant, de quelque lézarde au mur, le soir, pointe faiblement une lumière d'une maison qu'on croyait inhabitée et, pour peu qu'on n'hésite pas à s'en approcher, au lieu de poussière noire et de crasse on entrevoit derrière d'immaculés rideaux une fête follette à laquelle on n'est d'ailleurs pas convié.

Sylvie, depuis que son âme avait été réveillée par l'amour illégitime, éprouvait une sensation étrange, indéfinissable : quelque chose de très lent et de très doux, zébré par le goût du péché, l'entraînait loin d'ici. Avec le dépiautage et le rinçage des légumes, le bruit des végétaux qu'elle émincait et l'eau qui jaillissait, le travail domestique, naguère expression amère du désespoir existentiel, se mêlait de passion dans une méditation amoureuse proche du délire. Avec la feuille dilacérée souffrait son cœur palpitant, tandis que du robinet à l'évier sourdait le vacarme d'un torrent qu'elle remontait à contre-courant au risque de se noyer, de même qu'elle luttait péniblement contre chaque minute qui la séparait de son béguin. Ils avaient rendez-vous le lendemain midi à la piscine.

A la lanterne du jour finissant, la flamme de la gazinière faisait trembler au plafond une ombre joyeuse. Dans la confusion des couleurs, Sylvie, hypnotisée par sa rêverie et captivée par la

disparition progressive des apparences, ralentissait singulièrement ses gestes. Arrivé à pas de félin près de la cuisine, Julien, immobile, la contemplait de dos, sans voir les lèvres qu'elle avançait pour un baiser impudique et caressait sporadiquement de sa langue, se souvenant de voluptés passées, anticipant les débauches promises. Tandis que les détails s'estompaient, il aperçut une larme briller faiblement au coin de sa joue.

Lorsque le calme revint et que noirâtre dans le clair-obscur, sans plus bouger désormais, Sylvie, fondue dans l'ombre, sembla un dessin éternellement tracé à la mine de plomb, Julien ouvrit la lumière. Quoique surprise et éblouie, elle ne fit pas un geste et demeura comme une femme qui n'a plus de raison. Julien, qui n'avait pas les clés de ce comportement, imagina qu'elle était fâchée contre lui. Avait-elle eu vent de son aventure dans les îles ou de sa liaison avec Ellana ? Quelqu'un de chez Quéchet l'en avait-elle informée par vengeance ou pour le déstabiliser ? Etait-elle au courant de ses déboires professionnels, de l'imminence de son licenciement ?

Soudain, avec des spasmes de joie, Noah se pendit aux basques de son père qui le prit mollement dans ses bras pendant que Sylvie se levait pour mettre les épluchures à la poubelle. Peu après arriva Roxane, ruisselante de pluie et perdue dans une

détresse illimitée parce qu'elle avait égaré sa trousse, à moins qu'on ne la lui eût volée. Elle avait constaté sa disparition après la cantine, quand les cartables étaient restés sans surveillance dans la cour. – Ma pitchoune, la consola Sylvie, qui avait mis une robe de chambre bleue à motifs de fleurs et s'était parfumée avec un extrait de cèdre, je t'en rachèterai une demain. Dis-moi, mon amour, ajouta-t-elle, pourquoi ne voit-on plus Emmanuelle ? Avec une virulence effrayante, haussant soudain le ton, Roxane jeta : – Je la déteste. Ne sachant que répondre, Sylvie ferma les yeux, puis les rouvrit, regardant sa fille d'un air nouveau, sévèrement, tentant de deviner ce qui frémissait sous ce nouveau voile de violence.

2.

Pour comprendre le comportement de Sylvie Aubin, il fallait revenir quelques mois en arrière. Tous les mardis soirs, elle mettait son collier de perles et accrochait à son tailleur gris une broche fantaisie ornée d'un Cupidon. Puis elle marchait, lente et droite, sombre et mélancolique mystère, vers la rue Monsigny, au 48, chez les Tsoar, où se tenait, derrière un triste jardin, la réunion hebdomadaire de l'Association laïque de bienfaisance et de solidarité.

Dans le grand salon où trottinait parmi les compagnons le petit chien tout excité de la maîtresse, croquant un sucre et frétillant de la queue, on faisait la liste des bonnes actions accomplies et de celles qui restaient à faire. On distribuait les rôles, on parlait des bénéficiaires, de leur reconnaissance quand ils vous regardaient avec des yeux pleins de lumière, de leur ingratitude aussi. Le gros de la conversation portait sur les commérages du jour et donnait parfois lieu à des envolées philosophiques, rien de ce qui est humain ne paraissant étranger à cette assemblée compatissante. On avait vu Albert, le vieillard qui vivait dans une mansarde breneuse éclairée par une lucarne à barreaux, rôder le soir dernier au centre-ville près du bar *le Soleil* à chercher des mégots : le sel de la vie n'est-il pas de s'immerger dans quelque marotte ? Les miséreux, les errants, les clandestins formaient une humanité singulière dont les flux grossissaient, qu'on étudiait avec curiosité, tâchant de connaître leurs allées et venues, leurs états d'âme, leurs excès et leurs vertus.

A l'un de ces rendez-vous, par une brumeuse nuit de la fin septembre, l'association s'était augmentée d'un certain Tibère Voirin, un homme d'une quarantaine d'années, râblé, élégant, bien peigné, sur la joue duquel brillaient deux paillettes d'argent. Son entrée déchaîna les aboiements du chien, qu'on finit par mettre dehors sans que pour autant il cessât de glapir, comme s'il agonisait le pauvre homme d'injures et d'invectives. Dans cette

compagnie principalement féminine, à l'exception du père Tsoar dont il était justement un ami et qui l'avait introduit pour se sentir, comme il disait, moins seul parmi les cancanières, cette apparition fit passer un frémissement impalpable, d'autant qu'on le présenta comme célibataire, quoique père d'un enfant.

Tandis qu'on bavardait, la main de Sylvie glissa involontairement sur le bras du fauteuil et termina sa course sur la cuisse du nouveau venu qui, d'abord consterné, grimaça, puis, semblant la regarder pour la première fois, inspirant à pleins poumons comme pour s'enivrer de son parfum, lui sourit étourdiment. Sylvie, foudroyée par une froide stupeur, le vertige lui ôtant la faculté de parler, tressaillit en silence. A l'exception d'une petite peste inquisitrice qui, avec une œillade insinuante, se caressa la pointe d'un sein, nul dans l'assistance n'avait rien remarqué, d'autant qu'en cet instant crucial s'organisaient les tâches de la semaine et qu'on se répartissait les besognes.

– Sylvie, m'entends-tu ? avait bientôt sommé la vieille Ségolène Tsoar avec une nuance d'impatience. Fatalement entraînée par un sentiment qu'elle voulait combattre, vers la prison et l'extase de l'amour dont elle reconnaissait clairement les symptômes sans pour autant l'avoir jamais connu dans son absolu, Sylvie, balbutiante, se fit répéter sa mission. Avec un ton qui ne souffrait aucune observation, la maîtresse femme, qui portait un collier

d'or où pendait un serpent en forme de S, lui dit son fait en trois mots. Sylvie irait porter des colis de victuailles aux Gobineau, un foyer de malheureux qui habitaient près de la piscine et subissaient la tyrannie d'un père brutal, lequel, aux jours d'ivresse, abreuvait l'humanité de sa haine et de son mépris. Sylvie fit l'étonnée, car l'association avait décidé de ne plus aller dans cette famille depuis qu'une bienfaitrice avait failli prendre un mauvais coup. Il commençait à se faire tard et l'on venait d'en discuter à ses oreilles inattentives. D'un signe de tête impérieux accompagné d'un sourire affecté, Ségolène Tsoar, avec une mondanité exquise adressée au nouveau venu, répéta que Tibère Voirin accompagnerait Sylvie dans cette noble tâche, afin de servir d'escorte et de se familiariser avec les manières de la société philanthropique.

Pendant plusieurs jours, la tête vide, Sylvie, profondément troublée, s'égara dans de redoutables débats de conscience, partagée entre l'éclat de la fidélité et le tourbillon de la passion amoureuse. Se doit-on plus à sa famille ou à son cœur ? L'heure venue, elle découvrit avec une joie délicieuse et coupable qu'elle aimait de toute sa chair.

C'était un lundi : Tibère était allé la chercher en voiture devant sa maison et, munis de sacs pleins de provisions, ils s'étaient rendus dans une masure en ruine bordée d'une cour où

s'amoncelaient des débris de ferraille entre deux fleurs douloureuses. Avec une solennité incomparable, Tibère avait apprivoisé le patriarche, un despote misogyne et orgueilleux qui tyrannisait son monde à coups de trique et de cris. Il éructait et Tibère, le croyant sourd, avait élevé la voix pour lui parler, si bien qu'il s'était établi entre eux une sorte de conversation tonitruante sous les yeux craintifs des enfants. Sylvie arborait son absurde bimbeloterie et rangeait les victuailles avec la mère qui, les paupières rougies et gonflées, semblait retenir des pensées de souffrance montant sur un flot de larmes. Un chat galeux reçut un bol de lait.

Puis, tandis que le vieux Gobineau, lâchant des jurons, querellait sa femme, ils s'étaient éloignés gravement. Grisés par leur propre dévouement, l'esprit reposé par l'idée du devoir accompli sans aucun espoir de récompense, ils étaient retournés à la voiture, garée au bout d'un chemin sous un peuplier qui perdait ses feuilles. Avant même d'attacher leur ceinture, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, semblables à des abeilles butinant une fleur, sans se l'expliquer, au fond d'un grand malheur réciproque qui leur serrait la gorge. Sylvie s'agrippait à lui, la solennité de ce moment éveillant en elle un immense espoir, comme si toute sa vie amère pouvait se dérober sous l'enchantement sucré qu'une caresse linguale produit sur le palais.

– Que tu es belle, mon amour, lui jeta machinalement Tibère entre deux baisers. – Ne mens pas, dit-elle alors avec un accent déchirant, comme arrachée à la mort. – Je me permets juste de regarder, se justifia l'homme galamment, la repoussant un peu pour la considérer, comme on s'éloigne d'un tableau jusqu'à trouver la bonne distance. En cet instant, elle devina que déjà tout était faux, abîmé, détruit dans le bel et fugace édifice de son bonheur. Elle sut que ce n'était pas encore ça, qu'elle n'était pas aimée sincèrement par cet homme. Pourtant, à la seconde suivante, elle refoulait cette pensée prophétique hors du temple érotique pour goûter une fois encore aux lèvres mensongères et à la joie ambiguë d'être possédée.

3.

Une semaine après, sans plus d'hésitation et avec une secrète joie, Sylvie avait organisé le théâtre de ses tromperies. Tibère Voirin étant employé à mi-temps le matin dans une société de pompes funèbres, ils pouvaient, sauf le mercredi et le week-end, se retrouver l'après-midi chez lui à une heure dite jusqu'au moment de chercher Noah à l'école. Il possédait un appartement d'une pièce situé dans une maison de plain-pied et disposant d'un accès séparé qui donnait sur la rue. Arrivant discrètement,

car on n'était guère loin du collège Gustave-Flaubert, Sylvie franchissait sans s'annoncer une petite grille blanche, puis après quelques pas ouvrait une porte qui n'était jamais fermée à clé.

Dans un vaste lit de bois clair, ils s'enlaçaient langoureusement, les yeux dans les yeux, lui ne cessant d'apothéoser sa beauté, elle redondant de louanges amphigouriques comme une biche aimante. Les détails de leur aspect les emplissaient d'étonnement, si bien qu'ils se vautraient éperdument dans la couche profonde et moelleuse dont les draps chaque jour étaient changés. Sylvie s'ouvrait comme une fleur, se pâmait en sueur, les bras tremblants, tandis que de Tibère jaillissaient en saccades multipliées les flots d'un spasme indiquant que tout était fini. Ils restaient la bouche ouverte, immobiles, oublieux, jusqu'à ce qu'à nouveau, chacun s'étant remis de sa fatigue, le désir de s'unir se fît à nouveau sentir, impérieux, implacable, délicieux.

Ce fut l'époque où, devenue très sentimentale, Sylvie pleurait dans ses cheveux et passait quand elle était seule de longues minutes devant le miroir à interroger ses émotions tout en corrigeant par un savant maquillage les ridules qui se dessinaient ça et là sur son visage. Elle ne comprenait pas pourquoi elle était si heureuse, se trouvant bête comme ânesse de croire à cette illusion-là. Mais à quoi sert la vérité quand l'éros, mêlé à des bribes de réel, crée des mirages gourmands ? Le matin, elle

sanglotait bruyamment sur son bras, de joie et de tristesse mêlées, affligée de rester bloquée dans la maison vide au lieu de partir chez son amant, mais l'instant d'après, elle se catéchisait, s'exhortait à la prudence, se rappelait mille histoires ténébreuses lues dans les romans, mille confidences, mille scénarios moralisant sur l'adultère.

Lorsque, par un froid matin d'automne, le téléphone avait sonné inhabituellement et qu'une voix sèche l'eut mise en demeure de venir chercher Roxane, passible d'exclusion après s'être battue, Sylvie Aubin, exaspérée à la perspective de manquer son rendez-vous polisson de l'après-midi, avait marché à moitié chancelante jusqu'au collège Gustave-Flaubert. Tordant ses doigts les uns sur les autres, le principal la reçut dans un bureau sinistre par la fenêtre duquel la lumière entrait généreusement. Les cils courbés et longs, les lèvres brûlantes ouvertes comme des roses, Sylvie se tenait assise et cambrée sur une chaise branlante. Dans l'entrebâillement de son lourd manteau, par l'échancrure de sa robe en tissu léger, on découvrait la vallée de ses seins où tout autre que le zélé fonctionnaire se serait égaré. Mais le charme n'opéra pas sur ce butor taillé à la hache, subtil comme un marteau, qui, malgré les supplications et les battements de paupières, refusa froidement de garder une minute de plus l'enfant rebelle.

Sur le chemin du retour, escortée de l'adolescente boudeuse, Sylvie avait éclaté en sanglots, attirant l'attention des passants. Des larmes coulaient en cataractes de ses yeux douloureux, non tant par le souci de sa fille, mais parce que son rendez-vous galant de l'après-midi était clairement aboli, et celui des jours suivants compromis. – Oh, punaise ! avait-elle lancé rageusement, trépignant d'impuissance, écrasant sottement l'herbe des talus. Comme Roxane traînait, elle la tirait par la main, redressant de l'autre une mèche rebelle, si bien que, penchée en avant, le vent froid cinglant sa chair par l'embrasure de sa longue pelisse, on croyait une goule emportant l'innocence au supplice.

Lorsqu'elle eut déambulé sous les arbres du jardin et refermé la porte de la maison, elle voulut s'extraire de sa prostration mentale, renaître des flots contraires qui l'emportaient. Elle n'avait personne avec qui partager ses confidences douloureuses, mais le flux des paroles refoulées, enfermées à l'ombre de son cœur, grondait frénétiquement comme un ours affamé au fond d'une fosse. Il fallut qu'à midi son palais goûtât de vin acide pour apaiser provisoirement son malaise par les ressources euphorisantes de la dipsomanie. Après un déjeuner pénible en tête-à-tête avec Roxane, elle appela son amant, ivre, incohérente, parlant sans pouvoir s'en empêcher, et finit par raccrocher, l'œil hagard et vitreux.

L'instant d'après, elle se consumait de remords, obstinément penchée sur une carte postale posée près du téléphone, qu'elle relut laborieusement. C'était un témoignage enjoué, illustré par un littoral au crépuscule, que Julien leur avait envoyé de son voyage à l'île Maurice : des phrases convenues, le récit insignifiant d'un père de famille qui ne veut rien épancher, trop banal pour être honnête, faussement doux et pour finir détestable comme la voix melliflue d'un assassin. Hébétée devant cette correspondance comme au bord d'un abîme, sidérée par le néant de sa vie, Sylvie suivit de place en place les rayons du soleil qui tombaient d'une ouverture méridienne sur les escaliers et, guidée par les derniers lambeaux de sa conscience amnésique, grimpa en titubant jusqu'à son lit.

Déshabillée, couchée et endormie, elle rêva qu'elle chevauchait un étalon blanc par une nuit lugubre, brandissant hautement une bannière noire qui flottait au vent. Des anthropophages, perchés sur un arbre mort où brûlaient des flambeaux, criaient des chants funèbres. Des corbeaux, planant au-dessus du sol boueux où pullulaient de grouillants serpents, lançaient dans l'air où tout s'efface : – Jamais plus. Ce songe la consola : tout valait cent fois mieux que le théâtre de sa pensée chaotique. Malade d'amour et rongée de sacrifice, elle appartenait à son mari, à son amant, à ses enfants, à tous sauf à elle-même, comme si sa réelle

nature, déformée par les lavages de cerveaux successifs d'une société répressive et par la monotonie des rôles impartis, devait lui échapper éternellement.

Après un somme, apaisée, presque sereine, une main posée derrière la tête et l'autre caressant son ventre ruisselant, s'enfonçant dans le velours de la chair comme un vaisseau fantôme dans l'espace solitaire de la mer, Sylvie s'abandonna aux ténèbres chuchotantes d'un plaisir las. Soudain se fit un heurt à la porte de la chambre : Roxane entra, portant un plateau où étaient posés un bol de café fumant, quelques morceaux de sucre, des friandises et une pomme. La collation finie, elles allèrent à l'école de Noah, le visage de Sylvie semblant figé dans la pierre tandis que la jeune fille, rayonnante, gambadait joyeusement devant. En chemin, elles croisèrent, assise dans un recoin d'immeuble, une vieille mendiante torpide qui crachait du sang.

4.

L'amour de Sylvie ne comblait pas Tibère Voirin, être éternellement insatisfait. La réalité ordinaire, même chargée des ornements du vice ou de la vertu qui font l'enchantement du commun, ne lui causait ni froid ni chaud. Les raffinements du

plaisir et de la souffrance, joints à une once de macabre et de sadomasochisme quand il parvenait à les organiser selon ses propres scénarios, ne parvenaient pas à apaiser son âme morose et inassouvissable. Souvent, il séduisait sans le vouloir, comme avec Sylvie, chose étonnante étant donné sa calvitie avancée et son léger boitillement, mais les femmes, tout comme les familles éplorées dont au matin il accompagnait professionnellement les défunts jusqu'à la dernière demeure, adoraient viscéralement ses yeux bleus fuyants à l'éclat diminué, conjugués à son apparence virile et trapue de cheval sauvage.

La relation qui s'était nouée avec Sylvie, juste après sa première participation à l'association philanthropique, le consolait d'une infortune récente avec une étudiante anorexique et dévote dont il s'était épris d'un amour platonique et qui restait froide à ses avances. Il profitait de l'épouse passionnée pour oublier la rosière récalcitrante, ou plus précisément pour la retrouver lorsque, par feinte, dans l'œuvre de chair, il fermait les paupières, ressuscitait l'élue et imaginait ses lascives tendresses. Ainsi, l'amour se nourrit d'illusion et de folie, quelque effort que tissent les circonstances pour le contrarier.

Sa fille Emmanuelle, en sixième au collège de la Cerisaie, était à la garde principale de son ex-femme, Myriam Motais-Belleville, dont il était séparé et qui enseignait la danse dans un cours

municipal. Il jouissait donc globalement d'une solitude tranquille, recevant son enfant un week-end sur deux, et parfois le mercredi après-midi, dans son appartement en rez-de-jardin si petit qu'ils devaient partager le même lit, ce qui jusqu'alors n'avait d'ailleurs pas posé véritablement de problème.

Le lundi après que Roxane eut été renvoyée du collège, alors que Sylvie s'impatientait de ne pouvoir sortir librement de chez elle et agonisait Tibère de messages passionnés, le croque-mort se reposait de sa matinée de travail en lisant distraitement un roman. Le téléphone vibra soudain : l'écran indiquait qu'il avait reçu un appel. La voix de son amante, brouillée de frétillements sonores, était quasiment inaudible : – J'arrive. Essaie de (…) rapp (…), je (…) t'appeler. Il semblait qu'elle eut trouvé moyen de s'extraire de ce pavillon qu'elle nommait la maison vide maintenant qu'à distance de son amant tout lui semblait creux, stérile et vain. Sans écouter la suite du message, certainement du même tonneau, Tibère reposa l'appareil sur le rebord de la fenêtre. Derrière la grille, de rares passants, obéissant à des forces inconnues, les mains dans les poches, tête penchée pour se protéger d'une bruine tenace, se pressaient vers la station de tramway.

ll s'était beaucoup ennuyé la semaine précédente, quoique ce ne fût pas de l'absence de Sylvie, mais plutôt par délicatesse

existentielle, pour se mettre au diapason du ciel bas et blanc d'automne qui se prolongeait indéfiniment derrière le treillis noir des branches nues. Cloué au mur, un crucifix, témoin muet et douloureux des débordements voluptueux dont la chambre était le théâtre occasionnel, se penchait vers le sol sans tomber jamais. Dehors, les cloches bourdonnèrent, par une de ces coïncidences métaphysiques, réitérées plusieurs fois par heure, qui soulignent d'un tintement imprévu la pureté d'un instant désintéressé.

La vérité lui apparut d'un feu éblouissant : chacun suivait sa pente, se contentant d'une existence imaginaire, picorant dans le réel un décor adéquat à ses mensonges et à ses impostures. Sylvie l'aimait ou plutôt croyait l'aimer, préférant égoïstement ne pas interroger un béguin nacré d'amertume pour ne pas gâcher la douceur sucrée des heures libertines ravies à la tristesse des jours. – Bah, ça durera ce que ça durera, marmotta l'homme allongé paresseusement. Jusqu'à la fin de l'hiver, à mon avis, pas davantage, ajouta-t-il alors que la musique du téléphone retentissait à nouveau. C'était Sylvie, essoufflée, qui s'annonçait en quelques mots à peine intelligibles, sans le laisser parler : – Allô, tu es là, je suis arrivée à me libérer. Je suis au niveau de la rue des Dardanelles, j'arrive.

Il attendit, les mains tordues, suspendu à l'arrivée imminente de l'amante, et s'absorba dans la perplexité à mesure que les

minutes s'échappaient. Le grelot à la grille qui signalait les visiteurs, muet comme le fond d'un tombeau, se refusait obstinément à précéder l'apparition promise. La pluie avait cessé. Une larme candide coula sur sa joue : il soupçonna en cet instant Sylvie d'avoir, par cette coquette mise en scène, formulé une rupture. Ce n'était pas tellement son orgueil qui était touché, mais, avec ce retard inexplicable, il se découvrait pour son amante un attachement qui jusqu'alors était resté dissimulé dans un pli inconnu de son cœur.

Au bout d'un quart d'heure pourtant, la clochette tinta et la porte s'ouvrit sur Sylvie pimpante, roucoulante, qui se jeta dans ses bras en une étreinte hallucinée et furieuse, sa bouche buvant la boue salivaire, respirant avidement l'air carbonique, comme une assoiffée au bord d'une fontaine. Un long silence et une tristesse sans cause suivirent peu après. Sylvie se libéra et le dévisagea avec indifférence. Tibère, ayant mis son énergie entière dans cette course au plaisir et sa main s'étant hasardée dans la thébaïde d'Eros, se trouva au supplice, comme un voyageur sans asile à la tombée de la nuit. Repoussé dans le désert du désir, il insista, le visage contracté, l'entraînant sur le lit tendu de velours, enroulant en torsades ses jambes autour des siennes.

Sylvie se débattit et s'assit à califourchon sur lui comme si elle s'apprêtait à le gifler. – Du calme, dit-elle en l'étranglant une

minute jusqu'à ce que ses joues s'empourprassent drôlement. Regarde-moi bien, continua-t-elle, en sorte que, s'attendant à quelque chose, il l'observa scrupuleusement. Elle retomba, se cramponnant à lui : Fais quelque chose, je t'en supplie. Tibère n'y comprenait rien, et d'ailleurs y avait-il rien à comprendre ? On aurait dit qu'elle ne le reconnaissait plus. A moitié revenu de son exaltation charnelle, il s'inquiéta légèrement : – J'ai manqué un épisode ? demanda-t-il d'un ton rugueux, en s'asseyant sur le bord du lit.

Après un moment de réflexion, il l'apostropha d'une voix rauque : – Qu'est-ce que tu as foutu ? Tu as besoin d'une demi-heure pour faire trente mètres ? Elle baisa sa vilaine bouche béante et baveuse tant et si bien qu'ils se soumirent au ballet des sens jusqu'à ce que, libérée du vide existentiel par le poison de la volupté, elle débrouillât l'énigme de son retard. A l'angle de la rue Anatole-France, elle avait croisé Ségolène Tsoar, flanquée de son maudit mari qui la suivait en promenant leur infernal cabot. Pour éviter de se faire remarquer, la femme infidèle avait pris une voie de traverse à grands pas et s'était perdue dans le dédale des rues pavillonnaires. – Pourquoi ne m'as-tu pas rappelé ? lui reprocha Tibère. – Tout beau, polisson, répondit Sylvie en lui pinçant la joue, parle-moi gentiment.

Ils restèrent deux heures collés ensemble, alternant chatteries et taquineries pour rattraper le temps des jouissances perdues. Elle finit par se lever, se rhabilla et s'apprêta à partir. – Quand reviendras-tu ? grogna-t-il, emmêlé dans le désordre des draps. Elle haussa les épaules: – Demain, Roxane passe en conseil de discipline et, si elle est exclue, je me la paierai encore le temps de lui trouver un autre collège. – Le plus marrant, remarqua Tibère, serait qu'elle se retrouve à la Cerisaie dans la classe d'Emmanuelle. – Emmanuelle ? – Oui, Emmanuelle, ma fille. – Il ne manquerait plus que cela, rétorqua-t-elle. Déjà qu'hier j'ai croisé ton beau-frère au marché. – Alexandre ? Qu'est-ce qu'il fichait? – Il achetait de la bouffe, pardi, répliqua Sylvie en claquant la porte.

5.

Regardant d'un œil philosophe la chambre rendue à la solitude, Tibère se versa un verre de vin. Le sexe le rendait mélancolique parce que le moment vague de la jouissance le décevait généralement et que, sentant l'énergie se disperser dans l'orgasme au lieu de s'y accumuler solidement, le désir lui semblait finalement préférable, comme un renard après une ripaille sanglante au sein d'un poulailler se désole de rentrer ventre lourd par la plaine désolée et lugubre. Le vague à l'âme,

cuisiné à un soupçon de plénitude physique, représentait un plat de choix pour sa pensée névrosée, mêlant à la douceur de l'adultère l'or de l'interdit et le diamant des culpabilités enfantines, lorsque sa mère lui reprochait de se frotter à ses jambes. L'odeur fleurie du vin lui éveilla l'esprit et le délivra de ses pensées.

Par impulsion, il prit son téléphone et appela Alexandre Modillon, son ex-beau-frère, documentaliste au collège Gustave-Flaubert. C'était un être intraverti et un esprit supérieur qui vivait seul avec sa fille Marion depuis que la sœur de Tibère l'avait quitté pour rejoindre une communauté d'illuminés dans l'Ardèche. Tibère voulait lui demander des renseignements sur Roxane, ce qui lui valut une réponse soupçonneuse et un brin agressive : – De quoi te mêles-tu ? – Figure-toi, crut devoir se justifier Tibère, que je participe maintenant à une association dont est membre Sylvie Aubin, la mère de Roxane. – Et alors ? le rabroua Alexandre. – Alors, je voudrais savoir si tu n'as pas un peu de pouvoir, car la petite passe demain en conseil de discipline et aurait besoin… – Ecoute, pour être franc, je n'ai pas le temps, là. On se rappelle. Et il raccrocha.

Tibère rassembla ses vêtements, éparpillés dans la chambre comme feuilles mortes, et les emporta dans la salle de bains. Sous les gouttes de la douche disparurent soucis et soupirs si

bien que frais et dispos, il se délecta de la lecture d'un roman fantastique jusqu'à la tombée de la nuit. Ne rien faire était son activité poétique favorite : il n'avait point besoin, pour rêver, de piscines sublimes ni de ciels majestueux : la simple inactivité et la vie végétative engendraient des pensées naïves qui l'enchantaient. Quand un livre berçait cette inertie, sans s'en apercevoir, le temps glissait entre les débris de l'époque avec un étrange parfum d'éternité, semblable aux vagues de l'océan qui se soulèvent, retombent sur elles-mêmes et s'enfoncent dans l'abîme en un mouvement perpétuel. D'involontaires sifflements expiraient sur ses lèvres tandis que, tout en lisant, il grignotait des figues séchées avec la minutie d'une souris, détachant des lambeaux de fruit avec ses incisives et les mâchant lentement.

Le lendemain, Roxane Aubin était exclue et Tibère, puisqu'il ne pouvait recevoir Sylvie le temps que l'adolescente fût installée dans son nouveau collège, résolut de la retrouver à l'extérieur deux jours plus tard pour une mission mi-philanthropique, mi-sentimentale. Dans l'intervalle, il en profita pour importuner de ses assiduités l'étudiante de son cœur, l'abreuvant de messages sans que la grille de séparation s'ouvrît jamais.

Il avait fait sa connaissance sur un forum internet gothique à la page d'entrée duquel se dressait une vieille porte délabrée, le chardon croissant au pied des linteaux et les marches couvertes

de mousses grimpantes. Le statut d'employé aux pompes funèbres revêtant un grand prestige dans cette communauté fervente de fêtes macabres, il avait sympathisé avec la jeune femme qui écrivait des poèmes d'horreur truffés de fautes de français. Ils avaient découvert qu'ils habitaient la même bourgade morose, dont il lui avait dévoilé les crimes et les mystères en chroniqueur prolixe de la face occulte du monde.

Pourtant, elle lui défendait toujours de la rencontrer et, si leur correspondance bouillonnait parfois en vastes tourbillons sensuels, l'étudiante se donnant tout en texte, satisfaisant des fantasmes médiévaux avec une soumission merveilleuse, leur relation restait d'une chasteté brûlante. « Je suis enfermée par mes parents, alléguait-elle dans son orthographe propre. Même si je parvenais à leur échapper, tu serais probablement déçu, je ne pourrais le supporter. » Tibère, bien entendu, n'en voulait rien croire et proposait de la retrouver discrètement sur le chemin de l'université, mais, vive comme un serpent, elle lui opposait d'autres obstacles. A bout d'argument, il lui inventait de nouvelles punitions romanesques dans des manoirs isolés au milieu de la brume.

Il s'aigrissait devant l'écran et doutait même parfois qu'elle fût ce qu'elle prétendait, imposture qui expliquerait son refus d'une entrevue. Lorsqu'il avait soulevé cet argument, l'accusant de

mystification, l'étudiante avait paru touchée comme si brusquement, dans un trou de nuage, son visage louvoyant avait été touché par un rayon de lune. Profitant de ce trouble, Tibère lui avait demandé ce qu'elle voyait de sa fenêtre, puis il avait rôdé dans la ville, errant par les rues et les places impeuplées, ne trouvant nulle part le « petit champ orné de roses de Chypre » qu'elle lui avait décrit, mais croisant en revanche maintes fois les mines chafouines et visiblement soupçonneuses de la patrouille municipale en voiture banalisée.

Le jeudi suivant vers midi, enveloppée d'un châle et accompagnée de sa fille Roxane, Sylvie rejoignait Tibère Voirin devant un petit immeuble couvert de lierre nu, habité au rez-de-chaussée par une femme décharnée qui chantonnait en cousant près d'une enfant obèse. Le panier à provisions provoqua une vive excitation et fut promptement vidé sur la grande table, mais la dame se plaignit vite de l'absence de vin, et la fille qu'il n'y eût point de chocolat au lait. Un peu plus tard, le petit groupe de bienfaiteurs, Sylvie, Tibère et Roxane, se retrouva dans le pavillon des Aubin autour d'un en-cas. Tibère annonça à Roxane qu'elle serait peut-être en classe avec sa fille Emmanuelle dans son nouveau collège. La nouvelle laissa l'adolescente indifférente. – C'est une cousine de Marion, insista Tibère, ce qui parut éveiller une lumière lointaine.

A l'abri sous la nappe, les amants jouaient des jambes et des mains, nuançant le frugal repas d'une obscure gaieté. Une fois Roxane allée dans sa chambre, ils s'enfermèrent dans les toilettes pour une passade frénétique. Bouche haletante et visage révulsé, à moitié dévêtue, Sylvie tira la chasse dont le flot, augmenté du bruit de l'eau s'évacuant dans les tuyaux, étouffa le murmure du plaisir, cependant qu'alentour, se répondant à distance, des chiens hurlaient à la mort. Son alliance accrocha une scrofule au cou de Tibère, qui suppura et saigna légèrement, de sorte que l'épisode s'acheva dans la gêne et la confusion, non seulement parce que l'homme souffrait de l'écorniflure, mais surtout étant donné la précipitation et l'embarras de se rajuster en silence de peur d'être surpris.

6.

Au loin, deux cheminées d'usine crachaient des colonnes de fumée. Plus bas, la ligne ondoyante du canal reflétait les nuages orangés. Six heures avaient sonné à l'église, l'obscurité s'annonçait déjà et les pâles rayons du soleil disparaissaient en couleurs changeantes à l'horizon. Emmanuelle, en manteau de mérinos noir, escortait son père chez une vieille dame alitée au septième étage d'une tour grisâtre et délavée. Elle avait pourtant rouspété pour ne plus l'accompagner dans ses missions

charitables, parce qu'elle détestait faire tapisserie et qu'elle avait une peur diffuse de ces inconnus cauchemardesques dont les sourires dénudaient des gencives cramoisies. Mais Tibère, qui était allé la chercher juste après son travail afin qu'ils déjeunassent ensemble, la trouvait trop jeune pour rester seule à l'appartement, et puis, ajoutait-il, il ne fallait pas se recroqueviller dans les préjugés sociaux et l'égoïsme de classe.

Au retour, il interrogea Emmanuelle sur Roxane qui venait d'intégrer sa classe au collège de la Cerisaie : l'enfant lui fit un exposé circonstancié, avec force mimiques et un air de grand sérieux, articulant méticuleusement ses mots, rapportant les disputes qui semblaient éclore comme du chiendent autour de la jeune fille. Elle détailla la manière dont elle avait été graciée par le professeur de musique quand tout autre élève, pour une même impertinence, n'eût jamais échappé à la punition. Absorbée par son babillage et par ses arbitrages, Emmanuelle plissait légèrement le front lorsque Tibère lui appuya un doigt sur la joue : – Les gens, ils n'ont pas le sens de l'humour en ce moment, se moqua-t-il. – Pourquoi dis-tu cela ? répliqua-t-elle, contrariée. – Pour rien, dit Tibère évasivement. Mais en représailles, vexée par cette remarque, Emmanuelle serra les dents et resta silencieuse pendant le reste de la pérégrination.

Alors qu'ils approchaient de l'appartement, Tibère philosopha sur la tristesse des commencements, lorsqu'on aborde un endroit inconnu, qu'on rencontre une personne étrangère ou même quand on perd quelqu'un. Là, disait-il, se concentrent et se manifestent des forces cachées, de sorte que l'on est balancé de gauche à droite en un maelström émotionnel comme un palanquin sur un chameau ivre. – De quoi parles-tu ? lui demanda Emmanuelle. fatiguée et frigorifiée. – Oh, protesta Tibère, c'est histoire de dire… Puis, poussant la porte, il reprit : Si tu veux me faire plaisir, aide-la à s'adapter, cette fofolle de Roxane. C'est la fille de Sylvie, tu sais, la dame de l'association. Il tira les rideaux de laine bordés de franges dorées, puis écarta les fenêtres et les volets pour chasser l'odeur fauve qui émanait du studio et du lit en désordre.

D'une main assurée, en pantoufles fines, Emmanuelle lava les carreaux, passa l'aspirateur dans la chambre de célibataire et changea les draps. – Papa, dit-elle, tu devrais te trouver une nouvelle femme. A moins, corrigea-t-elle d'un ton triomphant en sortant de sous le lit une broche ornée d'un cupidon bandant son arc, à moins que tu ne l'aies déjà dégotée ! – Où as-tu trouvé cela ? – Ah, ah, grand mystère, minauda Emmanuelle, tenant tête à son père et lui refusant le bijou tant qu'il ne lui ferait pas confiance en lui parlant de son amour secret. Marchant sur des œufs, Tibère, qui buvait un café bouillant, s'efforça de mettre de

l'ordre dans ses sensations, car il ne voulait pas passer pour cachottier, tout en cloisonnant les aspects les plus scabreux de son existence actuelle. Il servit donc à sa fille une fable apaisante sur une femme qu'il lui présenterait prochainement à condition qu'elle n'en touche pas un mot à sa mère. L'œil malin, avec un large sourire, Emmanuelle lui remit le bibelot.

Pour complaire à son père d'abord, et finalement par sympathie naturelle, elle s'efforça donc d'être l'amie de Roxane et fut plusieurs fois invitée à goûter chez les Aubin, la petite rebelle n'ayant pas le droit de sortir mais pouvant recevoir dans ce qu'elle appelait désormais sa prison. Après une collation préparée par Sylvie, elles jouaient à la princesse, à la maman, au mariage, à toutes sortes d'amusements qu'Emmanuelle trouvait puérils en eux-mêmes, mais qui, dans les mains frivoles de Roxane, se paraient de grâce sauvage. Elles se miraient dans la psyché du salon, comparaient leurs beautés, riant comme des ânes à la comédie de la pudeur et de la féminité. Mais aussi, s'enveloppant dans le lourd manteau en poils de ragondin de Julien et se dessinant d'arabesques moustaches sur les joues, elles contrefaisaient à tour de rôle la mâle attitude dans les postures successives de la sévérité et de la séduction.

Un jour qu'elles lisaient le *Rolla* d'Alfred de Musset, contorsionnées sur le tapis de la mansarde qui servait de

chambre à Roxane, Emmanuelle s'absenta quelques minutes dans la salle de bains. Après s'être lavé les mains, elle inspecta les étroites étagères où s'alignaient pommades, onguents et toute la panoplie de la coquetterie. Avec un brin d'arrogance, elle fouilla dans un coffret d'où dépassaient des chaînes, des anneaux et des perles, jusqu'à ce que, grinçant des dents, les yeux ronds et les sourcils arqués, elle aperçût une broche en tout point semblable à celle qu'elle avait dénichée sous le lit de son père. Troublée, les tempes battantes comme si une pierre l'eut touchée au front, elle vérifia plusieurs fois que l'ouvrage correspondait à son souvenir, le tournant et le retournant avec une intolérable amertume.

La pluie battait contre les vitres avec la violence d'une cataracte sous les bourrasques du vent qui soufflait impétueusement. Comme un oiseau pris au piège s'arrache les ailes par désespoir, Emmanuelle sanglota et enfouit dans ses longs cheveux épars sa figure gonflée de larmes. Elle ne savait que penser, parce que son imagination jalouse effaçait les frontières de la logique et qu'un flot d'extravagances emportait son âme dans un vertige étourdissant. De même qu'un troupeau de chèvres à moitié folles, mues par un danger romancé, franchit la barrière qui les sépare du gouffre et s'écrase sur les rochers, l'indignation et la révolte lui peignaient des orgies scandaleuses et un festin de

chair dignes des anciens sérails orientaux, mêlant Roxane, Sylvie et son père dans la garçonnière.

Roxane, qui s'ennuyait, vint frapper à la porte de la salle de bains. Emmanuelle, avec un dernier résidu de bon sens, calma le lion qui rugissait en elle et le démon qui torturait son esprit jusqu'à ce que, sûre d'elle-même, larmes essuyées, elle fût assez tranquille pour reparaître. Elle ne voulait pas tomber dans une exagération de sentiments, mais elle repoussa de mauvaise humeur la main de Roxane qui cherchait la sienne. Elle se jurait in petto de se venger prochainement à tête froide et dissimulait dans son coeur le serpent qui frapperait le moment venu. Quant aux tendres gestes qui émaillaient leurs distractions ordinaires, il n'en fut pas plus question que d'accepter le baiser d'un ogre.

Boudeuse, soupe au lait, n'étant plus que le spectre d'elle-même, Emmanuelle attendait avec impatience que son père vînt la chercher. Roxane, stupéfiée de ce changement soudain, essaya d'abord de plaisanter, d'autant qu'elles arrivaient au passage le plus excitant de Rolla. Emmanuelle, pleine de soupirs éloquents, s'en désintéressait comme d'une guigne. – Ce sont des histoires de vieux, se justifia-t-elle, dressant le cou avec orgueil et mépris, délaissant sa curiosité comme un reptile ses peaux mortes. Roxane s'embrasa : – Il y en a vraiment ras-le-bol ! et, en attendant l'heure de se quitter, chacune renfrognée dans un coin

de la chambre, elles se rongaient de haine comme un chasseur sans arme que défie sa proie.

Tibère, venu conduire Emmanuelle chez sa mère, trouva sa fille en pleurs, car les deux adolescentes avaient fini par se battre sans cause précise, par trop-plein d'irritation. Emmanuelle, tout en enfilant son manteau, épia derrière ses larmes son père dont la bouche frôla Sylvie aux commissures des lèvres par un glissement furtif, en un adieu trop tendre pour être insensible. Il eut la même tendresse envers Roxane, ce qui n'échappa pas à la jeune fille. Au seuil de la maison, sous les rayons tremblants des blafardes lanternes et la pluie ruisselant des arbres agités, le sombre esprit du soir sépara les amants et les belligérantes. Une fois la porte fermée, l'indolente Sylvie, la prunelle rêveuse comme une femme en deuil, écouta distraitement Roxane commenter l'incident : – La folle, elle est partie. C'est elle qui a tout provoqué, grommela-t-elle encore, alors que personne ne lui demandait rien.

7.

Lorsque Tibère ramena Emmanuelle, qui fléchissait la tête et penchait ses longs cheveux pour cacher les larmes séchées sur ses joues, Myriam Motais-Belleville promena un regard dénué d'aménité sur son ex. Elle avait connu Tibère douze ans auparavant, un été sur la Côte d'Azur, quand elle s'appelait simplement Myriam Motais. Elle était enceinte et vivait au soleil sans se soucier de rien. Dans toute la jeunesse de son amour, quand Emmanuelle naquit, Tibère la reconnut comme sa fille. Au bout de quelques années, il n'avait su retenir sous les rideaux infâmes de son hideux repaire cette femme énergique aux formes pleines. Fleur de l'éden dans la boue de banlieue, elle céda aux chimères cadavériques du confort et vint un beau soir lui murmurer à l'oreille qu'elle le quittait pour un bourgeois du coin, insolent, riche et gai, un gentillâtre imbécile, avocat, qui nichait dans une vaste propriété du quartier résidentiel.

Myriam Motais-Belleville referma la porte et dans un rire affreux demanda ce qui n'allait pas, tout en essuyant avec une serviette de bain la tignasse de sa fille mouillée par la nuit d'orage. Brisée comme un roc par le froid, ne se rappelant même plus tout à fait pourquoi le désespoir l'envahissait, Emmanuelle se laissa dorloter. – Alors, mon amour, dit Myriam en lui délivrant des baisers sans nombre et tapotant sa nuque, tout est

bloqué là, puis, lui frappant doucement les omoplates, elle ajouta : C'est fermé, ici. En tant que professeur de danse, Myriam pensait que les émotions se confinaient dans certaines parties du corps et qu'on pouvait les libérer par des mouvements ou des massages appropriés, si bien qu'à défaut de résoudre ses soucis elle réussit à diminuer l'anxiété d'Emmanuelle dont les pensées prirent brièvement un autre cours et qui recouvra son air franc et hardi.

Pourtant, le spectre entêtant de ce qui s'était passé ressurgit vite et rouvrit la blessure. Alors Emmanuelle s'échappa dans sa chambre et, appuyée au bord de la fenêtre qui donnait sur un parc envahi par la nuit, elle fuit la cruauté des événements dans le frisson du soir. Comme les feuilles sèches balayées par le vent se stabilisent en quelque monticule, les fragments anarchiques de ses émotions se cristallisèrent instinctivement sous l'action du froid. Dans les plus noirs marais, l'esprit taille une lumière : inspirant le frais parfum qui montait de la terre mouillée, l'enfant, beauté inaperçue, releva sa tête appesantie et força son regard à percer l'obscurité abyssale du jardin.

Elle se parla des anneaux infinis de l'amour qui, au nom des devoirs sacrés de la passion, enchaînent les êtres à la folie, à la tromperie, à l'égoïsme. Le pardon naquit dans son âme en robe d'innocence, riche de mansuétude, flottant mollement sur le

voile léger de la clémence aveugle. Elle n'avait pourtant pas halluciné, c'était bien le même bijou qu'elle avait ramassé sous le lit de son père et qui se trouvait maintenant dans le coffret des Aubin : une broche surmonté d'un Eros prêt à décocher son trait. Elle n'avait pas rêvé, la bouche de son père avait bien glissé sur les lèvres de Madame Aubin au moment de se quitter. Aussi vrai que deux et deux faisaient quatre, sa confiance était profanée, son père lui mentait et l'utilisait pour entrer plus facilement chez son amante. Mais peut-être devait-elle avaler ces couleuvres au titre de la vénération de Vénus et protéger l'adultère d'un douloureux silence protecteur.

La paranoïa pointa de nouveau son museau diabolique aux rayons de la lune que dévoilait soudain le ciel chassé de ses nuages dans la nuit triste et glacée où la bise, vibrant lugubrement dans les buissons en contrebas, émettait un râle presque humain. Emmanuelle se dit soudain que le bijou découvert pouvait aussi appartenir à Roxane, cette jeune affranchie déjà à moitié femme, quoiqu'elle ne pût se représenter sans frisson son père et son amie dormir dans le même lit et répéter l'ord rituel de la dépravation. Poursuivant son raisonnement, elle retrouva l'image qui avait germé plus tôt lors de sa découverte et ne vit rien d'impossible que Tibère coïtât concomitamment avec la mère et la fille. D'ailleurs n'avait-il pas

également, au moment des adieux, laissé glisser sa bouche sur les lèvres de Roxane.

Géhennée par ces images scabreuses qui s'élevaient comme des épouvantails et la saisissaient d'angoisse, elle téléphona à Marion, sa cousine, sa confidente, lui conta son étrange découverte et ses appréhensions. Au fond d'elle-même, à moins que ce n'en fût à la surface, car qui sait la tectonique des sentiments ? elle espérait être démentie et s'attendait que la fille du documentaliste, avec bon sens, dissipât d'un souffle fleuri les fumerolles de sa sotte cervelle. Mais une fois qu'elle eut épanché ses doutes, qui à les narrer semblaient divagations singulières, Marion, l'ayant jusqu'alors écoutée religieusement, mit un comble à ses soupçons. De même que la fontaine miragineuse s'évanouit à l'approche du voyageur assoiffé, l'espérance se brisa en mille larmes d'écume blanche.

Le père de Marion Modillon tenait un journal intime qu'il rangeait avec soin dans un tiroir fermé quand il y avait relaté les ors du quotidien. Un an auparavant, Marion avait déniché la cachette de la clé en haut de la bibliothèque, derrière un volume de *Jane Eyre* en langue originale. Avec régularité, la jeune indiscrète se délectait des confidences paternelles, écrites en un style dépouillé et placées sous la double revendication sartrienne de l'existence et de la vérité. La touchaient particulièrement les

lignes où le documentaliste avouait son amour profond pour sa fille, laquelle comblait toutes ses attentes affectives par le renouvellement continuel de la grâce et de la jeunesse.

Les allusions sexuelles la choquaient et l'émoustillaient : elle passait généralement vite dessus, rougissant lorsque son père s'appesantissait sur quelque détail scabreux. Les ragots du collège Gustave-Flaubert la passionnaient davantage, avec le cortège des professeurs névrosés et leurs manies délétères. Le mois dernier, assise au bureau de son père, elle avait lu le récit où Alexandre Modillon racontait comment Roxane, parfumée comme une hétaïre, lui avait offert ses lèvres roses, sa langue, toutes les tentations véhémentes de la chair. – Je ne t'en ai pas parlé, se justifia Marion auprès de sa cousine, parce qu'il y a quand même quelque chose de bizarre, c'est que papa insiste toujours pour que j'invite Roxane à la maison. Emmanuelle pressa fortement le téléphone, certaine à présent que son amie prétendue était une adolescente dévergondée qui séduisait les adultes et qu'elle s'était très certainement déshabillée dans le studio de son père.

8.

La suite, le lecteur la connaît. Un jour de grande averse et de vent mugissant, les deux cousines tendirent à Roxane une embuscade psychologique implacable. Après cet épisode, Emmanuelle et Roxane prirent de la distance, s'enfermant dans le jardin clos de leur haine secrète. Comme elles ne laissaient rien filtrer des raisons de leur discorde, personne ne comprit ce soudain revirement, tandis que Sylvie et Tibère perdaient là des occasions de se rencontrer. Les deux adolescentes se méfiaient l'une de l'autre et, s'étant fortuitement croisées loin des regards adultes à la fontaine ombragée sommeillant au fond du collège, où prospéraient sur de vieilles pierres moussues des inscriptions à demi effacées, elles s'étaient de nouveau battues. Emmanuelle avait ensuite mis en garde ses copines contre Roxane, qui se retrouva en butte à l'agressivité de tous.

Les choses en restèrent là quelque temps, chacun restant dans ses mystères, dans ses combinaisons, dans son drame, mais toutes les conditions étaient à présent remplies pour que le parfum de scandale et l'ombre de la décadence coupable glissassent du domaine privé à la honte publique. Au collège Gustave-Flaubert, une rumeur commençait à circuler, à se multiplier par les réseaux sociaux, sur la présence d'un pédophile dans le corps enseignant, jamais nommé, accusé d'actes déments que l'imagination et la

surenchère gonflaient de bouffissure verbale. Ces accusations n'échappèrent pas à la vigilance parentale, si bien que le ragot, pris très au sérieux, enflamma le quartier comme un bouquet de sarments secs.

Pendant deux soirs, dans les pavillons et les appartements de la ville, le téléphone marcha à plein. On dormit peu : on ne supportait pas l'incertitude. On pleurait, on s'exaspérait, on dressait des plans de bataille. On calomniait aussi beaucoup, du fait que l'on ne parvenait pas, malgré des questions répétées, à obtenir d'accusations précises, et nonobstant de nombreuses intrusions autoritaires sur la correspondance virtuelle des enfants, dans laquelle on ne trouva nul grief tangible. Après des crises, des tourments et des supputations inquiètes sans trêve ni merci, on eût dit que les adultes, à bout de nerfs, parlaient une langue nouvelle, truffée de sous-entendus incompréhensibles, hérissée d'alarmes tragiques et de résolutions criminelles. Dans ce climat à fleur de peau, tous se préparaient à une lapidation sauvage. Un grand-père d'élève, un certain Paul Saturne, handicapé et barbu comme un loup blanc, voulait de son fauteuil roulant se charger lui-même du châtiment sans autre forme de procès, — encore fallait-il un coupable.

Dans ce genre de conspiration émerge fréquemment un leader qui se hausse par adresse, celui que, dans le modèle animal qui

sert de référence existentielle à l'humanité sans idéal, on appelle le chef de meute. En l'occurrence, c'était une veuve d'une bonne trentaine d'années, mère d'une élève de sixième et déléguée des parents : elle s'appelait Nathalie Brigaud, arborait un visage ovale comme un œuf de Pâques et pâle comme un spectre, les cheveux teints au henné, les omoplates saillant sur un corps asexué qu'aucune distraction ne consolait plus.

A partir de commérages, de vagues indices recueillis auprès des enfants et de recherches effectuées sur la toile, un état-major de crise, constitué autour d'une grande table dans la maison de Nathalie Brigaud, déroulait les présomptions de culpabilité qui pesaient sur les hommes du collège, la qualité virile étant une faute préalable et nécessaire. Sur un tableau blanc amovible, elle avait écrit leurs quinze noms, y compris un secrétaire administratif, le factotum, les surveillants, le documentaliste et même le principal. S'asseyant d'un air grave comme si le monde pesait des tonnes et qu'elle le portât sur ses frêles épaules, après une pleine inspiration, posant la joue sur sa main, elle murmura :
– Ce n'est pas joli joli.

Le premier sur la liste, souligné de trois traits rouges vindicatifs, Barnabé Durant, professeur de lettres classiques, tenait un blog illustré d'éphèbes nus et de phallus apotropaïques où il s'épanchait d'une plume pédante sur ses trouvailles culturelles.

L'automne précédent, il avait organisé un voyage scolaire en baie de Naples, à Capri, officiellement pour montrer à ses élèves de latin les ruines romaines qui essaimaient sur l'île. Il se vantait en une syntaxe alambiquée de s'être ainsi offert à bon prix un pèlerinage sur les traces d'un empereur débauché qui s'y livrait à des orgies et des débauches. L'enseignant, entre autres descriptions obscènes d'un ministère des Plaisirs accompli dans l'alliance de la bureaucratie et du vice, citait complaisamment Suétone : *Le monarque avait dévoyé des enfants d'âge tendre qu'il appelait ses petits poissons (pisciculos) et qui nageaient entre ses jambes quand il était au bain, le léchaient et le mordillaient, lui tétaient les parties et le bout des seins…* A peine cette vision inattendue de hideur perverse eût-elle frappé l'assistance bouleversée qu'elle déclencha une réaction d'indignation et d'effroi : c'était une infamie que d'admettre, même en imagination, des idées pareilles.

Mais le pedigree du deuxième suspect, James Bréchet, professeur d'anglais, prêtait aussi à d'accablantes conjectures, du fait qu'il était réputé pour son activisme dans une association de gays, lesbiennes, bi et trans, ce qui, dans cette admirable société d'hétérosexualité prolifique, fit pousser des oh et des ah. Le troisième, Hervé Gautier, professeur d'arts plastiques, ne paraissait pas non plus très net, qui photographiait des femmes

nues à la limite de l'indécence, prétendant imiter l'*Olympia* de Manet mais, convint l'assistance, ayant surtout découvert un astucieux moyen de défrusquer la coquine. – Les artistes sont tous des escobars malhonnêtes, dit une jeune femme exaltée en blouse blanche, laborantine à l'hôpital des Enfants-malades, qui tremblait anxieusement, cou tendu, les yeux exorbités, l'air sur les charbons ardents. Une somptueuse rousse à l'iris vipérin qui, depuis qu'on avait évoqué Capri et l'intendance des voluptés, éprouvait une sensation indéfinissable de rêve éveillé et extravaguait cent luxures fruitées au bord d'un ruisseau, s'exclama tout à coup avec un ton de duchesse : – Ah, ces fonctionnaires, quels ruffians !

L'inventaire se poursuivit dans une escalade de plus en plus tendue lorsqu'un incident suspendit brièvement la discussion, prouvant qu'en ces temps de licence la vertu n'est que le miroir malsain de fangeux refoulements et que la mauvaise herbe des marais pousse dans les meilleures closeries. On entendit en effet des coups de fouet et une femme crier de douleur à plusieurs reprises, ce qui provoqua chez un des participants un affairement inquiet : c'était la sonnerie de son téléphone qui le trahissait et qu'il éteignit en rougissant. Bien embêtée, la maîtresse de maison, en proie à une exaltation suppliante, s'étant un instant interrompue, tâcha de continuer comme s'il ne s'était rien passé de cette violence révélatrice.

La soirée se prolongea. Les griefs se succédaient en une litanie insupportable et monotone. Dans le chatoiement hypnotique de la lumière halogène, on s'endormait en une sorte de tombe invisible avant de s'animer sporadiquement, comme des vers sur un cadavre, pour une vague d'indignation et de bruissements de fureur contre les scélérats de l'Education nationale. Tandis que la conversation s'étiolait en discussions vaseuses, la rousse se leva et prit discrètement sur le dossier de la chaise son manteau noir imprimé de mouettes blanches en plein vol. Elle ramassa d'un beau geste ses longs cheveux qu'elle tordit en un nœud fait à la hâte et marcha vers la porte avec nonchalance, déclenchant un remue-ménage feutré autour de la table, comme si l'heure était venue de se quitter. Etouffant son exaspération, Nathalie Brigaud se résigna à conclure, quand bien même rien de probant n'était ressorti de la séance. On se donna rendez-vous le lendemain midi devant le collège pour chaperonner la sortie des élèves et demander en délégation un rendez-vous au principal.

9.

Ce soir-là, chez les Aubin, le dîner s'était terminé par des cris, des larmes et de la vaisselle cassée, tant et si bien que, dans la salle à manger vide à présent, Julien, serpillière à la dextre,

frottait un reste d'œufs au lard qui collait au plancher. Depuis qu'il était au chômage, il tournait entre les murs du pavillon en grondant comme un chien battu, se heurtant à Sylvie qui ne supportait pas de le voir dans cet état et languissait de ses amours adultères. Accroupi, il réunissait avec une balayette les miettes de faïence éparses, après quoi, comme un homme seul devant la mer, il fixa derrière la fenêtre le jardin baigné de nuit, songeant à la dispute qui venait de finir.

Le ton avait monté pour une bagatelle si insignifiante qu'il avait du mal à retrouver le point exact où la discussion s'était envenimée, la véhémence de la querelle contrastant avec la faiblesse infime de sa cause. Sylvie s'était mise en colère à l'improviste avec un véritable délire de reproches sans que personne, même la téméraire Roxane, osât s'y opposer, peut-être parce que la femme semblait possédée et en même temps paraissait parfaitement se contrôler, comme une tragédienne accomplie. Elle avait répandu au sol son assiette et hurlé en montant l'escalier: – J'en ai marre de faire la bonniche. Demain, tu t'occuperas de tout ! J'irai chez maman, je ne rentrerai que le soir et je ferai comme toi : je m'assiérai les pieds sous la table et j'attendrai d'être servie. Noah leur avait demandé d'arrêter de se disputer, des larmes avaient coulé d'abondance sur ses joues brûlantes, tandis que Roxane les toisait tous de sa muraille lointaine.

La résolution impulsive de Sylvie embarrassait Julien à plusieurs titres, notamment parce qu'il lui semblait curieux qu'elle voulût se réfugier chez sa mère, qui habitait dans l'Aisne et avec laquelle elle entretenait des relations distanciées. Elle le dérangeait aussi parce qu'il avait rendez-vous pour un bilan de compétences à seize heures et qu'il devrait l'annuler fâcheusement pour chercher Noah à l'école. Son dernier souci concernait l'animosité de Sylvie qui, comme il l'avait prévu, ne supportait pas de le voir inactif, par angoisse de devoir travailler elle-même peut-être, et à coup sûr parce qu'elle n'aimait pas chambouler ses petites habitudes.

Il analysait la situation avec ses réflexes de bureau, étudiant les forces en présence, les intérêts, les affects, mais le miroir sans ride qu'il croyait promener sur sa famille créait un tableau absurde et bancal. Julien se releva, vida la pelle dans la poubelle et, ayant lavé la vaisselle, se tartina un peu de miel sur une tranche de pain qu'il dégusta pensivement en s'appuyant contre le buffet massif. Il se servit un grand verre de vin dans la ferme intention de s'enivrer pour corrompre par l'alcool les tracas de sa situation lorsque la sonnerie du téléphone retentit, qui dispersa les problèmes par enchantement comme un parterre de canards sauvages s'égaille au premier coup de fusil.

C'était Nathalie Brigaud, déléguée des parents au collège Gustave-Flaubert, qui s'excusait de l'appeler si tard et voulait parler à Sylvie d'une affaire pressée justifiant qu'on repoussât usages et politesses. – Savez-vous, lui indiqua Julien, que notre fille Roxane a été exclue du collège ? – Oui, bien sûr, se récria la dame, mais, euh, voilà… C'est délicat, nous collectons des témoignages. Nous avons été informés de la présence possible d'un pédophile parmi le personnel de l'établissement. – Un pédophile, répéta Julien avec un mélange d'étonnement et d'incrédulité. Mais qui ? Qu'a-t-il fait ? Nathalie Brigaud répondit gravement : – Qu'a-t-il fait et surtout que va-t-il faire, c'est précisément ce qui nous inquiète. Votre fille ne vous a-t-elle rien confié à ce sujet ? – Non, pas du tout. – Ecoutez, nous nous réunissons demain à midi devant l'établissement et nous enverrons une délégation de parents en parler avec le principal. Je voulais demander à votre femme de se joindre à nous pour faire nombre et appuyer notre démarche. – Je le lui transmettrai, conclut Julien, car elle est partie se coucher.

Après avoir noté le numéro de téléphone de Nathalie Brigaud, au fond plus émoustillé qu'horrifié par l'idée d'un crime qui a priori ne l'impliquait pas puisque Roxane n'appartenait plus au collège, Julien mit de l'ordre dans le bouquet de fleurs à moitié fanées qui trônait en bas de l'escalier comme un monarque déchu. Un relent caractéristique de végétation pourrissante

s'exhalait du vase dont il changea l'eau verdâtre. Il regrettait de n'avoir pas gardé les fragments de l'assiette cassée tout à l'heure, parce qu'il aurait volontiers passé le reste de la soirée à en recoller les morceaux. Il ne réfléchissait jamais mieux qu'occupé à des activités manuelles de patience. N'ayant rien trouvé à faire, il s'assit sur le canapé et but un grand verre de bourgogne, laissant sa nuque pencher en arrière selon la courbe du coussin.

Les cils d'abord papillonnant, puis les sourcils fronçant progressivement à mesure que la vérité lui apparaissait, Julien se rappela l'air énigmatique de la collégienne qui faisait son stage chez Quéchet, lorsqu'elle lui avait dit qu'il se passait de drôles de choses à Gustave-Flaubert. Il n'avait pu en savoir davantage, mais à présent, cette confidence se dépouillait de son vêtement de mystère, dénonçant peut-être un de ces horribles secrets où s'enferment les enfants coincés dans le sentiment du mal. Eux seuls, dans la solitude de la honte, ont la clé du cachot où ils sont détenus et n'ont besoin que de courage et de lumière pour s'engager dans les couloirs de la liberté. Se pouvait-il que la Zarbinella eût été aux prises avec l'infâme transgresseur ? Devait-il en parler à Madame Brigaud ?

Un coin du plafond, obscurci par plusieurs générations de toiles d'araignées, signalait des failles dans le ménage que Julien se

mettait à remarquer depuis qu'il n'était plus épuisé par les préoccupations professionnelles. L'ouvrage arachnéen, broderie organique qui s'enterrait dans le sable mou d'elle-même, ornait les murs tristes comme une rivière d'escarboucles et d'émeraudes au cou d'une peau flétrie. On aurait dit un trou, l'entrée d'un tunnel, la bouche d'ombre qui allait absorber toute matière, commençant par ce pavillon, puis progressant par cercles concentriques jusqu'à ce que rien ne restât plus de la ville, de la terre, de l'univers entier.

Par le fil effiloché de ses questionnements, il en vint à regretter de s'être laissé enfermer dans les cercles chronophages de la famille et de l'entreprise au lieu de cultiver son jardin. Puis, sifflant entre ses dents une mélodie mourante, bouffi de fatigue, les paupières lourdes, il s'endormit sur le canapé. Dans ses rêves, ses parents mouraient, puis ils ressuscitaient près d'une ville appelée Dammarie-lès-Lys. Il se réveilla soudain. Dans un demi-sommeil, il alla chercher son manteau, éteignit la lumière électrique, s'emmitoufla et se recroquevilla en chien de fusil sur sa couche improvisée.

Au matin, les deux bras étalés comme un crucifié, le visage aussi blanc qu'une chandelle de suif, il fut exhumé de sa pelisse par les petites mains de Noah qui lui pinçaient le nez, lui tordaient la joue, tiraient les poils de sa barbe et jouaient avec l'alliance qui

serrait son doigt noueux, cependant que Roxane commentait l'évidence : – Ah, tu n'as pas dormi avec maman cette nuit. Il serait bien resté couché plus longtemps en dépit de ce réveil affectueux, mais il abandonna vite ce projet à cause des échos de vie qui grimpaient crescendo comme les pépiements d'oisillons affamés à l'approche de la nourricière. Il découvrit que Sylvie était partie, laissant un trognon de pomme oxydé sur la table de la cuisine près d'un bol de café à moitié bu.

Un choc sourd dans sa poitrine, suivi d'un affreux goût de sang dans la bouche, lui rappela qu'il avait manqué son rendez-vous chez le médecin, ayant confondu les dates par un acte manqué qui disait trop son désir de ne pas savoir, comme si la traître ignorance pouvait le sauver. Grimaçant et dissimulant, il prépara le déjeuner commun, mais Noah, le menton sur la poitrine, l'observant à la dérobée, lui demanda : – Es-tu malade, papa ? Julien lui montra sur le mur la photo de Mary Poppins promenant les enfants dans le ciel avec son parapluie et, pour changer de conversation, il lui dit : – Sais-tu pourquoi nous ne pouvons pas voler ? Puis il se tint tranquille un moment et continua : A cause de la gravitation universelle.

CHASSE A L'HOMME

1.

Après avoir conduit Noah à l'école et accompagné Roxane au collège du pas pesant des voyageurs assommés, Julien, lénifié par un démon gélatineux, l'esprit béant comme un anneau d'argent, ne savait plus qui il était. Un sifflement à l'oreille droite achevait le tableau intérieur de ce barbu las qui rentrait chez lui à pied, rendu à l'insignifiance par la fatalité du chômage. Son conformisme intellectuel ne pouvait le soustraire à la face cuisante de la réalité, bien au contraire, car de même que le romantisme pousse l'individu vers l'idéal ou le suicide, inversement les sciences économiques, en embrassant tout le champ de l'être avec une lucidité déprimante et un matérialisme compatissant, habituent la conscience à la résignation sociologique.

En chemin pourtant, une idée s'imposa à sa conscience avec une force nouvelle, avec la froide résolution de la justice, comme si toute l'énergie de révolte comprimée au fond de son cœur rejoignait une part de l'âme où la violence s'autorisait d'infinis débordements. Cette obsession, c'était l'improbabilité statistique du drame qui se réalisait soudain : la présence d'un pédophile

auprès de ses enfants, comme un ver dans le fruit, comme un loup dans la bergerie. Empli d'un doute qui se mua en certitude, excorié par les griffes du soupçon, Julien pressa le pas et se mit à courir éperdument comme si plus rien n'existait, ni la douleur de son corps déshabitué à l'exercice, ni le regard critique des passants sur sa cavalcade dégingandée.

Les amateurs de sport connaissent certainement ce qu'on appelle le second souffle, lorsque le corps exténué, ayant dépassé le stade de l'épuisement, produit une drogue euphorisante et devient insensible à la douleur. Ainsi, bien que l'on comptât près d'un kilomètre et demi entre le collège de la Cerisaie, où il avait accompagné Roxane, et son pavillon bordé d'un muret blanc, Julien ne s'arrêta pas une fois pour reprendre son souffle. Lorsqu'il enfonça précipitamment la clé dans la serrure, hors d'haleine, après un haut-le-cœur qui fit encore monter à sa bouche un flot de sang qu'il ravala, un dernier doute lui traversa l'esprit : ne s'égarait-il pas dans la jouissance de la vengeance ? Il n'eut pas le temps d'approfondir cette idée : la porte s'ouvrit enfin et il se sentit comme happé, forcé d'entrer et de grimper quatre à quatre les escaliers jusqu'à la chambre de Roxane dont le lit défait formait, avec la couleur carnée des draps éployés, comme une immense rose épanouie.

Tout à l'heure, en passant au centre-ville devant un hypermarché d'ameublement, Roxane avait dit : – C'est là que maman a acheté mon tapis. Sur le moment, l'observation anodine avait glissé comme l'eau sur la roche, mais l'inconscient s'en était emparé si bien que, l'idée roulant à son insu d'écho en écho, Julien s'était rappelé le journal intime de Roxane, tapi sous le tapis, ce journal qu'il avait déniché le jour où il avait appris son licenciement. Il se souvenait l'avoir feuilleté sur le moment sans but, avec une vague culpabilité, sans entrer dans les détails, gêné de sa propre indiscrétion, effaré de la brutalité de jugement où se répandait sa fille. Il avait été interrompu dans sa lecture et, dissimulant les traces de son effraction, avait soigneusement rangé le petit cahier. Ne voulant plus s'abaisser à la besogne sacrilège de l'espion ni goûter au fruit amer de la curiosité, il s'était défendu d'y revenir, comme on s'écarte vertueusement de la tentation. En outre, il n'avait guère eu le temps d'y repenser, délibérant alors s'il devait ou non effectuer sa période de préavis, négociant les conditions de son départ, préparant son inscription au bureau du chômage, analysant comment sa situation nouvelle changeait le regard des autres. A présent que croissait le sentiment d'un danger menaçant Roxane et les autres adolescents de la bourgade, il s'affranchissait de toutes les préventions morales et psychologiques qui l'avaient jusqu'alors retenu, et ressentait même, si l'on peut dire, comme un devoir de violer l'intimité de sa fille.

Il brûlait de recueillir ces aveux qui ne lui étaient pas destinés et chercha sous le tapis en toute hâte, mais, comme une monstrueuse blague, à devenir fou, à hurler, le journal intime ne s'y dissimulait plus. Il fouilla partout, sous le matelas, dans les interstices du fauteuil et même au fond de la corbeille à papier, jusqu'à ce que, levant la tête, il reconnût la fine tranche sombre hardiment dressée sur le bureau, un peu derrière, à l'écart. Avec un geste vulgaire de victoire semblable à celui du conducteur de locomotive à vapeur qui fait jouer la soupape ou à celui du joueur de tennis qui tire ses coudes vers le bas comme s'il ôtait la nappe d'un invisible autel, il éructa : – Yes ! puis descendit les escaliers avec son butin, le visage rayonnant d'une mauvaise gloire et d'une incurable tristesse.

Il s'installa sur le canapé du salon et parcourut le cahier en lecture oblique sans s'attacher aux phrases, cherchant de ligne en ligne des mots à connotation sexuelle comme à l'adolescence lorsqu'il dévorait les romans en quête de scènes croustillantes. Il s'arrêta sur la liste des conquêtes d'un garçon du collège dont elle parlait avec ivresse. A la suite de ces exploits donjuanesques, il apprit qu'un soir où un neveu avait passé la nuit à la maison, Sylvie avait dit à Roxane : – Je te préviens tout de suite, il est hors de question que vous dormiez ensemble dans le même lit. Il lut avec plus d'attention le trouble qui avait saisi

Roxane après que son professeur d'éducation physique lui eut fait des remarques galantes sur la couleur de ses yeux et une culotte qui dépassait. Enfin, il tomba sur le récit piteux que sa fille donnait de son odyssée avortée chez Marion, lorsque, piégée par Emmanuelle et trempée comme un oiseau déplumé, elle avait dû rentrer précipitamment à la maison.

Oh, je l'ai échappé belle, écrivait-elle. *La menteuse ! La louve ! Je déteste Emmanuelle ! Je m'en souviendrai toute ma vie. Si je ne m'étais pas enfuie… Je préfère ne pas y penser. Le père de Marion est un psychopathe qui collectionne les culottes des filles ! Emmanuelle me l'a avoué. Un vrai diable. Et elle, ça ne la dégoûte même pas, la maquerelle vicieuse ! Si j'étais allé chez lui, il m'aurait… Je le savais ! Au collège, il m'avait déjà sauté dessus pour m'embrasser avec sa bouche gluante. J'ai eu peur. On ne sait pas où ça nous mène. J'ai foutu le camp en vitesse, et tant pis s'il pleuvait à verse. En plus, je suis tombée sur le genou !* Des gouttes, s'agissait-il de pluie ou de larmes ? avaient effacé le bas de la page et l'écriture chiffonnée s'était perdue dans les limbes humides du papier.

Il relut plusieurs fois l'extrait, certain d'avoir dégoté la pièce à conviction, et tâcha de combler les ellipses du style pour se peindre un tableau exact de la situation. Comme alors il ne s'occupait que distraitement des relations de Roxane, il ne

parvenait pas à identifier clairement qui était Marion et qui son obscène de père. Il scruta dans ses souvenirs jusqu'à ce que l'image du documentaliste, rencontré chez Madame Marjanic à l'anniversaire de Véra puis croisé quelquefois au marché, se fût composée à l'écran fuyant de sa conscience : un être roux, maigrichon, fuyant… Voilà tout ce qui lui revenait, avec la vague remembrance de Marion et de sa cousine Emmanuelle. Il s'en voulut de n'avoir pas su protéger Roxane des agissements de ce pervers et se sentit doublement offensé, non seulement à cause de l'infamie infligée à sa fille, mais aussi d'avoir failli à l'auguste mission de père tutélaire.

Il prit le téléphone, un gros appareil en bakélite noire à l'imitation des anciennes machines, et voulut joindre Sylvie pour qu'ils convinssent d'une attitude à adopter, mais la ligne était occupée. Il réitéra son appel trois fois en vain si bien que, à bout de patience, il chercha dans l'annuaire les coordonnées des parents de Sylvie dans l'Aisne. Mais Sylvie n'y était pas encore arrivée et sa mère ignorait même qu'elle eût l'intention de venir. Julien supposa qu'elle était sur la route, puis il s'effondra sur le canapé, anéanti, ne sachant que faire. Baissant les yeux, il s'aperçut que la boucle de sa ceinture s'était détachée et que les lanières de cuir, pendant lamentablement avec une ostentation provocante, soulignaient la région sexuelle d'où tout désordre est issu.

2.

L'église sonna dix heures. Julien se fit couler un bain. Il s'étonnait soudain de n'être plus obsédé par l'idée de vendetta immédiate alors qu'à peine deux heures avant, agité par le soupçon, il avait couru à perdre haleine, les naseaux écumants comme un taureau furieux. Peu après, son cœur s'était presque arrêté sous le poids de la révélation en lisant le journal intime de sa fille. A présent, il différait sa vengeance, il la savourait même, attendant midi l'instant de retrouver Madame Brigaud devant le collège et de faire éclater la vérité. En argumentant posément comme des adultes responsables, ils iraient en délégation exposer la situation au principal.

Il ne lui restait plus pour l'instant qu'à se laver, à demeurer en repos et à retrouver une inspiration plus douce, du moins s'il en était capable vu que son âme se tortillait comme un poisson hors de l'eau. Il se rinça la bouche encore poisseuse de sang, se demandant s'il y avait une explication métaphysique à la situation qu'il connaissait et quelles règles il avait pu enfreindre pour mériter d'être accablé d'épreuves dont la répétition, de pair avec une gravité croissante, paraissait devoir atteindre des sommets d'horreur.

Il se déshabilla et regarda dans le miroir la silhouette de son corps qui, à moitié effacée par la buée, ne ressemblait plus à rien. Il s'accommoda de cette image désincarnée, de ce flou reflet, comme s'il préférait rester estompé que figuré par des contours définis. Il lui semblait se reconnaître dans l'anonymat de cette masse informe mieux que dans son apparence physique habituelle, de même qu'on a parfois le sentiment de parler plus profondément quand on s'entend parler dans une langue étrangère. Au bout de cinq minutes de cette insolite anagogie narcissique dans l'étuve de la salle de bains, quelques larmes coulèrent sur son visage velu et se mêlèrent à la sueur.

Fondant sous la chaleur, glissant comme un reptile dans l'onde où les bulles en profusion s'accumulaient en myriades de bossettes cristallines, Julien étira le temps qui le séparait du moment de se joindre à la cohorte des parents vigilants. Il craignait de libérer une pulsion anthropophagique de destruction lorsqu'il partagerait l'abominable secret de Roxane à la grille du collège et tout à la fois espérait déchaîner cette violence quasi démoniaque. Car le vernis de civilisation dont s'enduit à regret l'animal appelé homme s'écaille à la première occasion en sorte que la colère du vulgum pecus, du troupeau vulgaire, réclame des sacrifices sanglants pour trouver la paix.

Avec la perspective de ces représailles, son cœur retournait à la vie, son souffle s'amplifiait. Une joie malsaine déferlait dans ses entrailles tourmentées, violente et saumâtre cascade qui transfigura brièvement son visage en une grimace infernale comme si le diable lui-même s'était emparé de lui. N'eût-il été couché nu dans la baignoire, il serait tombé à genoux pour rendre grâce à l'incube qui lui inspirait des machinations barbares, des idées féroces de meurtre.

Le bain refroidissait. Le calcaire avait modifié l'embouchure du robinet. L'eau en coulait difficilement et, hormis un épais jet central, se dispersait en éclaboussures secondaires sur les rebords de la baignoire et le carrelage. C'était un motif continuel de chamailleries dans la famille parce que des flaques se formaient et que personne, hormis Sylvie, ne songeait à les éponger. Julien comptait les minutes, arrêtait le déroulé des opérations : s'immerger, se laver, se sécher, s'habiller, la simple énumération de ces tâches simples contribuant à le désénerver.

Une demi-heure après, il appelait Madame Brigaud, la représentante des parents, et l'informait de ses quasi-certitudes sur l'identité du pédophile. Il espérait bien ainsi lui inspirer sa propre inquiétude et trouver en elle l'énergie combative et la pugnacité aveugle qui lui manquaient. A onze heures trente, la mauvaise nouvelle était proclamée, l'information se répandait, le

message circulait, attisant la rogne et la fureur. Le quartier était dans une agitation incandescente sans que l'on eût d'ailleurs tout à fait compris l'identité du criminel ni l'étendue de ses forfaitures.

Chacun se sentait tiré à suivre le mouvement par instinct, balayant d'un revers de main les légers obstacles que les scrupules ou l'esprit critique portaient d'une voix timide. On préparait pulls et manteaux pour tenir le siège devant le collège, sachant malheureusement que, quoi qu'il arrive, la blessure intérieure ne pourrait jamais guérir, que les dernières douleurs seraient les premières du lendemain et qu'elles ne s'interrompraient jamais, après l'atteinte impardonnable portée à la blancheur immaculée de l'enfance.

Julien ne parvenait pas à joindre Sylvie, qui n'était toujours pas arrivée chez ses parents et dont le téléphone portable renvoyait systématiquement à une boîte vocale anonyme, si bien qu'il commençait à craindre, pour couronner ses misères et sans penser à pire, qu'elle n'eût des problèmes mécaniques avec la vieille voiture. Lavé de près, les ongles nets, habillé de frais dans un pantalon de flanelle noire, un pull ébène, un manteau sombre comme le plumage d'un corbeau, le père désespéré, se préparant au combat, ferma la fenêtre de la cuisine et s'en alla à pied vers le collège Gustave-Flaubert. Des bourgeois héroïques marchaient

martialement en file indienne, pareils à des chapelets de saucisses, faisant claquer l'asphalte sous les coups de leurs talons brutaux, et semblaient converger vers le même lieu, à moins qu'ils n'allassent plus simplement prendre le tramway dont le quai s'étendait non loin.

Une petite vingtaine de personnes s'animaient devant la grille, à grands coups de mâchoires, faces rougeaudes de vieux bailleurs bedonnants échangeant courtoisement avec les visages navrés de jeunes propriétaires nourris au bio, le teint verdâtre et les yeux illuminés. Des femmes fanées, engoncées dans d'improbables décolletés malgré la saison, répandaient alentour la contemplation de leurs peaux flétries et promenaient des oeillades provocantes et hardies qui prouvaient la supériorité suprême de l'instinct maternel. Du train où elles allaient, Julien se dit qu'elles cracheraient sur le documentaliste, qu'elles le tueraient et le déchireraient de leurs propres dents pour éviter toute résurrection du criminel et à titre d'exemple pour les générations futures.

Habillée d'une gabardine grisâtre comme une vieille colombe, Nathalie Brigaud passait de groupe en groupe une feuille à la main, interrompant les conversations pour faire le compte des parents présents et adoucir l'amertume générale par un mot d'encouragement. Julien, qui ne la connaissait pas, l'identifia

cependant à sa voix geignarde et sa physionomie autoritaire qui trahissait la douairière. Il se présenta et lui montra le journal de Roxane qu'il avait emporté dans sa musette : lisant rapidement, Nathalie Brigaud bégaya d'indignation, cependant que se dilataient ses prunelles sombres comme des îles volcaniques perdues dans une mer de lait. Tout le monde se joignit à eux : on les priait, on les pressait, chacun semblant tressaillir de tendresse, avec du tirage dans la poitrine, se désolant pour le malheureux père et balbutiant à voix basse, pour respecter la tristesse des victimes : – Oh, la canaille, oh le salaud ! Quelques personnes sourdes ou situées à la périphérie du groupe, ne comprenant pas ce qui se passait, interrogeaient le cercle plus étroit qui se tassait devant elles, s'entendant répondre: – On sait qui c'est, le fumier.

3.

Consciencieusement, Sylvie écrasaient ses seins contre Tibère, savourant le fruit défendu en des minutes qui valaient des jours, des mois, une éternité. Pâmée, elle asséchait ses baisers en lichant la matière salée qui s'étendait infiniment à ras de peau. Le tendre amant, écartant les doigts comme un gros peigne rustique, les glissaient dans ses cheveux et patouillait de l'autre main en un geste répétitif la boue élastique de sa chair dont le

composé instable semblait le cœur d'une conversion incessante. Se réunissant et se lovant comme des reptiles, ne sortant d'eux-mêmes que pour y rentrer plus vite, ne se levant que pour tomber par le mouvement incessant de l'ivresse et du désir, leur seule jouissance était le cloaque humide de la luxure.

A-t-on jamais rien connu de plus grand, depuis la création du monde, que ce sentiment naturel qui émeut, qui déchire et ravage comme une poussière sainte : l'amour sensuel, lorsqu'il est vrai, qu'exiger de plus ? Le dénouement en a beau nous terrifier, noir comme la carne en une flamme consumée, morbide comme le vomissement qui suit l'excès, violent comme l'impact après la chute ; nous, les âmes romantiques, y revenons toujours cependant avec la même vigueur, avec le même bonheur et l'envie de crier l'immensité de notre exaltation. Elle se laissait conduire, se prosternait et se renversait comme une esclave tirée au cou par une chaîne, étouffée à moitié, aspirant l'air de la passion avec délices, passant de la consolation à la désolation, sans héroïsme pourtant, sans drame, avec les ressources tragi-comiques de l'ordinaire vaudeville.

Elle avait réussi sa sortie le soir précédent lorsque, mimant l'intensité de la colère avec la rouerie d'une sociétaire de la Comédie-Française, elle avait emberlificoté férocement son petit monde : Julien avait pâli devant ses cris, sa folie froide, sa

mauvaise foi consommée. Elle était sortie de table en pleurant de fausse rage, jurant d'aller chez sa mère tandis qu'elle ne pensait, ne rêvait, ne voyait qu'une chose : son rendez-vous secret du lendemain. Elle n'avait pas dormi de la nuit, toute à la hâte de sentir son amant, de se damner dans l'union des corps irrésolus, instants qui lui étaient largement refusés depuis que Julien, mis à la porte de sa boîte, passait son stupide temps à la maison. Il ne faisait pas encore jour quand, portée par les vents tumultueux de la passion, elle était partie au petit matin dans la voiture qu'elle avait garée, quelques minutes après, le long d'une cloison discrète à deux pas de chez Tibère Voirin.

La Messaline de banlieue se considéra dans la glace de la salle de bains où, profitant d'une pause, les joues brûlantes, elle hésitait entre se laver déjà ou garder la précieuse substance de leurs sueurs mélangées. Tout en avalant un peu d'eau pour se rincer des bécots et du champagne dont ils avaient sauvagement abusé ce matin, elle contempla son corps un peu vieilli, son cou planté comme une tour de garde sur la colline défleurie de ses épaules. Son dos voulait recevoir le fouet, ses fesses aussi réclamaient des corrections. Elle avait soif de coups parce que la douleur et le sentiment de punition altéraient juste assez la jouissance pour la rendre authentique et que le bonheur maltraité se parait d'innocence à ses yeux.

De son côté, les bras et la tête pendillant dans le vide au bord du lit, gisant comme un assassiné dans un état de ravissement béat, vaincu par l'alcool et par la volupté, Tibère savourait l'extase et la vacance, pareilles aux voies des saints, où l'esprit trouve une quiétude pontificale. Sur une chaufferette, de l'encens fumait à fines volutes qui se décomposaient en s'élevant vers le plafond jaunâtre, tandis qu'à la fenêtre, balayés par un léger courant d'air frais erratique s'échappant des embrasures, les rideaux remuaient avec lenteur, balançaient, oscillaient comme des pendus.

Il avait pris sa journée pour ce marathon amoureux que précédait une longue période de morne abstinence, marquée par une sévère désillusion : son aventure platonique avec la mystérieuse étudiante gothique avait pris fin de la pire des façons, sans grandeur, dans l'indistinction des lâchetés sociales. Pendant que Sylvie se désagrégeait en famille, Tibère avait fait le siège de la jeune femme avec des phrases embrasées, emberlificotées, une rhétorique sans fin où elle sombra comme en un ciel nouveau. Il avait proposé de la voir en visiophonie : elle était plus jeune et plus maigre qu'il ne l'avait imaginée. A sa demande, elle s'était dénudée à moitié, découvrant sa peau très blanche et un tatouage en forme de rose dont la tige spinescente s'enroulait autour de son bras. Tibère, dardant des prunelles, tendant la bouche avec lubricité, lui avait ordonné de se déshabiller entièrement, préambule à d'autres dévoiements. Mais en même temps qu'elle

annonçait y consentir, folle et inconsciente, elle résolut de dissiper un mensonge et de lui avouer un secret : elle n'avait que quinze ans. Tibère blêmit et ferma impulsivement l'ordinateur, avec l'envie de lui dire : – Vous êtes infernale.

Tranquillement, le profil royal de Sylvie, emmitouflée dans le peignoir de Tibère, reparut, tandis que la chasse ponctuait ironiquement par un bruit d'eau son entrée rayonnante. Le bourdonnement vague des voitures arrivait jusqu'à eux et se perdait dans le bruit des verdures agitées. Le soleil pâle s'immisçait par les interstices des rideaux. L'air froid qui s'engouffrait du dehors par la porte et la fenêtre mal isolées fit frissonner Sylvie. – J'ai toujours l'impression qu'on est observé, se plaignit-elle. – Et par qui ? répliqua la masse affalée sur le lit. – Par qui ? Par un voyeur, expliqua-t-elle, par le facteur, par je ne sais qui. Tu devrais mettre des volets, changer tes huisseries et surtout, ajouta-t-elle en tournant le verrou, fermer ta porte !

La silhouette trapue de Tibère se dressa avec une agilité surprenante. Il posa la main sur celle de Sylvie et la força à déverrouiller. La porte hoqueta de nouveau. – Je ne supporte pas l'idée d'être enfermé, dit-il d'une voix inhabituellement grave et ferme, celle qui contribuait tant à son succès comme employé des pompes funèbres. Sylvie comprit qu'elle touchait une corde sensible et, dégageant doucement sa quenotte, l'embrassant avec

de moelleuses chatteries, susurra : – Mais c'est qu'il mordrait, l'animal… Les câlineries gourmandes ne parvinrent pourtant pas à distraire Tibère de son angoisse ressuscitée, de ses souvenirs d'enfant puni, lorsque ses parents le cadenassaient pendant d'interminables heures dans un sombre réduit.

Ils restèrent un long temps sans rien dire. La demi-heure sonna à l'église. Sylvie avait déjà faim et s'apprêtait à parler cuisine quand Tibère l'emporta dans un nouveau tourbillon haletant de baisers, de griffures, de strangulations, l'enveloppant, la pressant dans ses bras, les lèvres tremblantes, les mains ne trouvant jamais assez à palper ni les narines à sentir, ni les lèvres, les dents et la langue à dévorer, comme des vampires boulimiques réveillés après cent ans de sépulcre. Le peignoir se décrocha et versa sur le tapis usé. La bouche mi-ouverte, Sylvie rejeta en arrière ses cheveux qui se déroulèrent comme une onde et, abandonnant aux morsures sa chair captive, elle gémit d'une voix précipitée. – Attache-moi.

4.

Ignorant qu'à quelques mètres de lui, derrière les hautes grilles qui encadraient le collège, on le jugait et on le condamnait, Alexandre Modillon s'employait à couvrir une nouvelle

commande de livres en découpant des rectangles dans un rouleau de plastique transparent. Sa veste anthracite rehaussait la pâleur olivâtre de son teint et l'éclat bestial de ses cheveux roux si bien que, lorsqu'il abaissait ses gros yeux azuréens, les enfants se sentaient la proie d'une sombre fascination. Rongé par l'idée de suicide mais trop lâche pour passer à l'acte, obscurément captivé par l'adolescence incohérente, il existait sans vivre dans les couloirs du néant, regrettant d'être né, accumulant les jours et les soupirs jusqu'à ce que la grande meurtrière voulût bien le faucher au milieu d'un silence. Le ciel, couvert d'un voile de gaze blanche, entrait par les fenêtres hautes et larges. Deux élèves dans un coin échangeaient des propos et des rires, repris de temps à autre par le maître des lieux languissant.

Les êtres les plus mélancoliques, perdus dans le labyrinthe de la dépression, restent sporadiquement suspendus au fil d'amour, et nul doute que Marion, la fille d'Alexandre Modillon, gracieuse et légère, qui courait dans l'appartement avec des fleurs dans les cheveux, brillait comme un soleil dans son absence de destinée. Mais son esprit tourmenté, incapable de recevoir simplement ce qui s'offre innocemment, inapte à goûter les petits riens, les charmantes futilités de l'être, l'attrait des brimborions, s'imaginait parfois un autel aspergé du sang de sa fille et lui-même en Agamemnon sacrificateur. Ces extravagances le corrodaient de la tête aux chevilles, son front amer se plissait, ses

muscles se tétanisaient de culpabilité. Ignorant les subtilités de la psychologie et s'imaginant un gène du crime incrusté dans les plis de son cerveau, il s'effrayait de ses fantasmes et se considérait avec effroi comme un infanticide potentiel. S'il avait eu la force de quitter ce monde après un dernier verre de vin, c'eût été pour épargner à l'humanité souffrante les instincts sauvages qui rugissaient dans son âme comme un lion dans sa fosse.

La fenêtre s'ouvrit tout à coup par l'effet d'un vent aigu qui sifflait à travers les arbres dépouillés. Le documentaliste sursauta, réveillé de ses songes, relevant la tête avec la mine contrite du malfaiteur pris en flagrant délit. Un pâle rayon de soleil, infiltré entre deux nuages, se posa sur la porte, à l'endroit même où quelque temps auparavant il avait succombé à la vermine d'une pulsion fiévreuse, à un coup de folie, dans un accès de délire dont il ne pouvait sans trembler se rappeler ne fût-ce qu'une bribe. Il alla fermer la fenêtre, tournant le dos aux fantômes qui murmuraient à son oreille.

Tandis que les nuages noircissaient de nouveau l'immensité cireuse, sa bouche désabusée se renfrogna en forme d'arc. Comme le baiser volé attestait autant de sa perversion que de sa séduction, le souvenir d'avoir été embrassé par cette adolescente délurée, à moins qu'il ne l'eût embrassée d'abord, se

métamorphosait alternativement en sombre pressentiment de ruine et en promesse d'amour. Il n'avait plus connu de femme depuis que la mère de Marion l'avait quitté.

La gorge sèche, il se dissimula derrière une étagère pour avaler une lampée de rhum, dont il conservait une fine flasque métallique dans une poche intérieure de sa veste et dont il effaça les effluves par une pastille au menthol. – Monsieur, entendit-il derrière son dos, pouvez-vous nous attraper ce livre ? Il tressauta, craignant d'avoir été surpris dans son vice, mais ne lut aucune malice fâcheuse sur le visage huileux du garçon, si bien que, le poison de l'alcool rassérénant ses traits, il étendit le bras avec un brin de fatuité et saisit solennellement l'ouvrage demandé. Il le remit à l'élève en lui recommandant de faire vite parce qu'il devait fermer la documentation plus tôt que d'habitude ce matin-là pour honorer un rendez-vous médical, puis il retourna poursuivre sa tâche incomestible derrière le bureau qu'éclairait une lampe articulée.

Il découpait, il pliait, il scotchait, mettait des coups de tampons avec des gestes las où se lisait un effort pour résister à la somnolence qui pesait sur lui comme un fluide hypnotique, alourdissait ses paupières et ralentissait inexorablement son souffle. Il se reprocha d'avoir bu et, regardant son portrait anamorphosé se refléter dans le miroir des ciseaux argentés, il

fut saisi par un mélange d'idées autodestructrices et orgiaques dont l'insanité acheva de le dégoûter de lui-même. Il se figurait en transe parmi les adorateurs de Baal qui se tailladaient le corps et hurlaient pour appeler leur dieu, tandis que des ménades en furie, saoules et nues, se ruaient sur lui et achevaient de le dépecer avec leurs ongles et leurs dents.

Il sortit son portable pour regarder l'heure, s'attirant les moqueries à voix basse des deux adolescents à qui presque rien d'inessentiel n'échappait et qui se gaussèrent de son téléphone démodé. On murmurait qu'il avait des faiblesses pour les lolitas du collège, ce qui suscitait répulsion mais aussi envie parce que la jeunesse magnifie le désir et la séduction. Le documentaliste, sans s'apercevoir qu'il était au centre de leur conversation, remit brièvement de l'ordre à son bureau et engagea les enfants à ranger leurs affaires. Il les conduisit quelques minutes après à la salle de permanence où régnait un silence de mort et, pour ne pas manquer son rendez-vous chez le dentiste, se dépêcha de s'esquiver alors que la fin des cours n'était pas encore sonnée.

Il palpa machinalement sa veste sous son manteau et s'assura de n'avoir pas oublié son portefeuille ni sa flasque. Après un petit salut à la dame de l'accueil qui végétait dans sa loge sous une reproduction décolorée de *l'Olympia* de Manet, il emprunta l'accès réservé au personnel. Encore habité par ses visions de

mort et de stupre, il contourna l'agressive sculpture moderne qui cachait l'accès à la grille, comparant ses lames métalliques à quelque instrument monstrueux de castration. Plus loin, à sa gauche, devant l'entrée réservée aux élèves, les parents attendant leurs rejetons jetaient des paroles décousues qui se fondaient à la houle des voitures sur la nationale. Comme il en connaissait certains et qu'il voulait par-dessus tout éviter d'être entraîné dans une conversation qui risquerait de le mettre en retard, il sortit à reculons de manière à leur présenter son dos lorsqu'il sortirait, et tenta de s'éclipser en tapinois.

5.

Une vingtaine d'adultes agités stationnaient devant la grille. La véhémence passionnée et la rage de vengeance se lisaient sur leurs bouches bordées de chair crue et leurs expressions homicides. Julien Aubin était en train de délibérer avec Nathalie Brigaud et deux autres parents sur la marche à suivre : fallait-il demander un rendez-vous au principal ou s'imposer à son bureau sans autre forme de procès ? Lorsqu'il aperçut le documentaliste aux cheveux roux sortir du collège et s'éloigner dans le sens opposé, il empoigna ses interlocuteurs pour attirer leur attention, étendit le bras, tandis que ses yeux ronds se durcissaient : – C'est

lui. – Alors le voilà, celui qui viole nos gosses, beugla Paul Saturne dans son fauteuil roulant, il se barre !

A ce cri, Alexandre Modillon s'efforça de ne pas se retourner, non qu'il eût compris le danger de la situation, la menace lui ayant été rendue inintelligible par le passage d'un camion, mais parce que, fidèle à sa petite ruse ourdie pour ne pas perdre de temps en politesses et arriver à l'heure chez son dentiste, il s'ingéniait à paraître le parfait badaud, hochant la tête vers les rameaux desséchés et les branches mortes où s'agrippait un couple de corbeaux. Pourtant, par une sensation irrationnelle, il éprouva dans son dos leurs regards assassins, comme des flèches braquées sur lui, et instinctivement pressa le pas, piétinant les feuilles de platanes séchées qui s'accumulaient sur la chaussée défoncée.

Les autres, croyant qu'il s'enfuyait, furent alors convaincus de sa culpabilité, mais ils hésitaient, ne sachant que faire, parce qu'ils n'avaient pas envisagé de confrontation directe. Alors l'infirme, se levant presque de sa chaise, sonna l'hallali par un rugissement impatient et donna le signal de la chasse : – Aidez-moi à l'attraper, on ne va pas le laisser s'en tirer comme ça, le salaud. Et de partir en direction du documentaliste, actionnant à toute volée les roues de son véhicule, bientôt suivi par Julien qui s'empara des poignées et le poussa avec force, entraînant dans

son sillage cahoteux une demi-douzaine de parents vindicatifs qui braillaient comme une meute hydrophobe.

Cette fois, le vacarme et les rauques exclamations poussées par les poursuivants alarmèrent Alexandre qui se mit à courir par réflexe, jetant un regard apeuré derrière lui, bientôt empli de terreur à mesure que le doute refluait et se muait en certitude panique d'être la proie désignée de la horde indomptable. Lui qu'une mauvaise condition physique empêchait d'ordinaire de monter deux étages sans en être abominablement essoufflé trouva une énergie si nouvelle que sa silhouette dégingandée parut soudain voler au-dessus du trottoir, bondissant de place en place.

Son cœur battait à tout rompre. Le bruit des bousculades retentissait derrière lui. Le chétif documentaliste, à bout d'endurance et de forces, buta contre la racine d'un arbre. Alors qu'il perdait l'équilibre, il pressentit en un éclair, comme dans un rêve, que s'il tombait il ne pourrait plus se relever. Alors, par un mouvement instinctif, il se rétablit in extremis et reprit sa course folle, tandis que les parents rougeauds le suivaient au galop. Il obliqua sur la droite dans une allée calme bordée d'arbres qu'il reconnut pour proche de la rue qu'habitait son beau-frère et, hors d'haleine, il se rua vers le fond de la promenade ombragée.

Il crut pourtant ne jamais l'atteindre, car son cœur se mit soudain à palpiter plus lentement comme s'il allait s'arrêter de battre, et sa vision s'embrouilla progressivement, les contours perdant de leur netteté et les couleurs au contraire augmentant d'intensité. Son thorax lui parut se fissurer comme un morceau de terre cuite et il craignit de mourir, imaginant son corps pourrir sous la charmille, les chiens laper son sang, dévorer son cadavre, et les oiseaux lui bouffer les yeux. L'image de sa fille lui revint en cet instant, comblant de douleur son évanouissement, tandis qu'il renonçait à lutter et qu'il perdait conscience, si bien que, dans l'imminence de la chute qui allait le livrer à ses absurdes ennemis, il murmura : – Marion, Marion…

Dans le choc qui s'ensuivit, il éprouva une douleur si intolérable qu'il se désengourdit instantanément, comme un feu dormant embrase soudain les fagots secs. Passant la main sur son front ensanglanté, toujours coursé par la troupe délétère des pères justiciers, il se redressa et se précipita vers la petite grille qui donnait sur la demeure de Tibère Voirin. Dans les quelques secondes qui le séparaient encore de la porte et qui lui parurent interminables, tandis que la clochette avertisseuse tintait, il remarqua avec espoir qu'une lumière électrique filtrait par les interstices des rideaux, indiquant la présence de son beau-frère. Enfin, arrivé au seuil dans un cri, il appuya sur la clenche, mais

lorsque la porte, qui n'était pas fermée, s'entrebâilla sans résistance, il s'effondra, serpentant sur lui-même et glissant mort sur le tapis d'entrée, le cœur ayant lâché.

La minute d'après, arrivant à la queue leu leu, et Julien en dernier qui poussait toujours l'handicapé dans son fauteuil roulant, les quelques parents, se contorsionnant en tout sens pour voir par la porte ce qui se passait, restèrent bouche bée, consternés par le tableau pathétique qui se jouait devant eux. Au fond, à droite, la physionomie grave, Tibère Voirin, presque nu, stupéfié par ces intrusions, interrompu en plein ébat dans un scénario masochiste auquel son amante l'avait entraîné, s'était enveloppé grossièrement dans un drap et paraissait un sénateur romain en passe de boire la ciguë. Plus près, attachée aux quatre coins du lit par des cravates noires, bâillonnée et aveuglée sous un bandeau, vulnérable et désorientée, Sylvie offrait sa chair impudique en forme de X. Au premier plan, à terre, le manteau d'Alexandre Modillon, maculé de poussière et de sang, cachait à moitié son visage inanimé dont l'œil oblique, obstinément ouvert,semblait fixer un point particulier du plafond.

Le masque de la mort, anxieuse immobilité qui renvoie l'individu à sa matérialité, avait tracé un rictus sur la face osseuse du documentaliste, dont la sécheresse parcheminée et ricanante, comme après une méchante plaisanterie, semblait

insulter les vivants depuis l'autre rive. Frissonnant sous le vent qui s'engloutissait dans l'appartement, Sylvie, toujours liée aux quatre membres, se plaignit faiblement du froid, convaincue de la gravité du moment, mais empêchée de comprendre ce qui se passait, car toute la scène n'avait été ponctuée que de bruits confus, d'interjections bizarres, d'onomatopées incompréhensibles, avant qu'un silence funèbre, à peine rompu par les murmures et la rumeur de la rue, n'imposât son règne désolé.

Au beffroi de l'église, les douze coups de midi sonnèrent lugubrement, puis battirent un rantanplan du diable. Julien Aubin, choqué, venait de reconnaître Sylvie à sa voix et ne savait que faire, son regard coulissant frénétiquement du corps obscène de sa femme au cadavre lamentable qui gisait inerte dans la garçonnière. Les autres parents, hagards et essoufflés, de l'infirme asthmatique miaulant la bouche ouverte, renfrogné dans son gros pull mité, à l'athlète bonne pâte taillé à la serpe, engoncé dans son caban, tous entamèrent un mouvement de repli, avec l'hypocrite semblance du promeneur qui est là par pur hasard. Julien se laissa entraîner, hébété, jusqu'à ce que le petit groupe eût franchi la grille à rebours et qu'il eût rejoint, penaud, plus haut, au coin de la rue, deux parents qui venaient à la rencontre. Alors Julien se mit à rire nerveusement, sans pouvoir s'arrêter, comme s'il avait sombré dans les ténèbres de l'esprit.

6.

Les pisteurs bredouilles retrouvèrent le reste des parents devant le collège, entourés par la petite troupe des enfants qui ne mangeaient pas à la cantine et qui étaient sortis entretemps. Ils les mirent au courant de la dernière péripétie, parlant en même temps, à voix basse et par d'étranges pantomimes, multipliant les détails grisants. Leurs récits complaisants, avidement délivrés, s'amalgamaient et s'agglutinaient comme une mauvaise pâte au point que Nathalie Brigaud, se raclant la gorge et n'ayant pas abandonné toute présomption, s'écria : – Mais enfin, êtes-vous au moins certain qu'il ne vous a pas joué la comédie de la mort ? Ce reproche, qu'ils étaient loin de prévoir, en remua certains, si grande est la puissance du doute que toute évidence en vacille. Mais à vrai dire, nul n'aurait osé s'agenouiller près l'homme tombé à terre ni lui tâter le pouls parce qu'une horreur sacrée les avait saisis physiquement, les statufiant, les empêchant de franchir même le seuil de la pièce.

A présent, ils n'avaient aucune envie de revenir vérifier, quoique Nathalie Brigaud les y exhortât par un flux de paroles incessantes qu'elle appuyait en plantant ses yeux dans les leurs comme une épée tranchante. Ils semblaient l'objet d'un double reproche contradictoire : d'avoir laissé le criminel s'échapper ou

de l'avoir assassiné par leur persécution effrayante, réprobation ambiguë qui visait à dédouaner les parents n'ayant pas participé à la curée et à condamner la lâcheté des traqueurs qui n'étaient pas restés sur place. Elle visait particulièrement Julien Aubin, qui avait perdu tout contrôle de soi, gloussait dans son coin entre rire et larmes, lui dont les racontars et l'éloquence, tissés avec le fil de l'angoisse, avaient en moins d'une heure fait basculer l'honnête alarme de parents responsables en furie barbare et homicide.

Alors que tous ne songeaient qu'à se carapater et d'ailleurs s'y essayaient sous différents prétextes, ils entendirent une sirène, puis ils virent passer une ambulance qui tourna au coin de la rue vers la demeure de Tibère et sembla s'y arrêter. Nathalie engagea tout le monde à la solidarité, choisissant, parmi ceux dont la progéniture hantait les réfectoires, deux représentants pour l'accompagner, offrant aux autres le loisir de se disperser et de rentrer déjeuner à condition qu'ils se tinssent disponibles. – N'oubliez pas, précisa-t-elle avec des sous-entendus, que nous aurons peut-être des comptes à rendre, perspective qui en fit grimacer certains. Comme en écho, un véhicule de police les dépassa.

– Monsieur Aubin, ajouta-t-elle à l'adresse de Julien qui avait retrouvé son calme, joignez-vous à nous. Pouvez-vous me

confier le journal de votre fille, qui appuiera si besoin notre déposition ? – Euh, bredouilla-t-il en fouillant frénétiquement ses poches et sa musette, ce n'est pas vous qui l'avez ? Puis sa voix monta d'une octave tandis qu'il constatait qu'il l'avait perdu. Il a dû tomber quand on a couru. D'un ton autoritaire qui ne souffrait aucune contradiction, Nathalie lui intima l'ordre de venir avec elle, ajoutant qu'on chercherait en chemin le petit carnet noir. Il pouvait se trouver dissimulé sous une des grandes feuilles mortes qui s'entassaient autour des arbres et au bord des murs de briques sans que les balayeurs municipaux parussent s'en inquiéter.

Bon gré mal gré, Julien s'arracha de sa stupeur, abandonnant son libre-arbitre à la maîtresse femme, épousant le cours des choses. Moins on intervient sur le destin, plus on va dans le sens de la vie, se disait-il parfois pour excuser son intarissable manque de volonté. Traînant les pieds pour soulever le tapis de feuilles qui s'étalaient sur le chemin, il avança jusqu'au lieu de la tragédie et de sa honte. Flanqué de cette femme sévère qui connaissait Sylvie, il ne se hâtait guère, appréhendant de connaître son jugement lorsqu'elle trouverait son épouse compromise dans l'appartement près du cadavre. Lui-même ne savait comment affronter cette situation et eût préféré naître aveugle que voir jamais cette bambochade pathétique.

Les autres témoins ne connaissaient apparemment pas Sylvie, dont le visage était d'ailleurs partiellement dissimulé par un loup : ils n'avaient donc pas vu exactement la même chose que lui, le jeu démoniaque d'une coïncidence cruelle et mordante. Dès que cette illusion se dissiperait, dès qu'agoniserait la dimension bornée du réel, par elle-même déjà choquante et absurde, ils trépigneraient de colère et leur pensée concrétée se minéraliserait en une haine qui risquait fort de se retourner contre lui. La somme d'énergie animale qui couve en nous comme un volcan n'attend qu'une brèche pour jaillir et noircir l'horizon. Qu'importe après tout, gambergeait Julien Aubin, se préparant à subir les crachats, au point où j'en suis, la descente vers l'humilité serait presque ma seule vertu. Néanmoins, il redoutait l'instant du face-à-face et se décomposait à mesure qu'ils se rapprochaient de la maison, où régnait une certaine agitation.

Dans le jour gris, la délégation, éblouie légèrement par les gyrophares, s'arrêta à distance respectueuse. Un policier s'affairait au téléphone pendant que son collègue élevait une haie de protection autour de l'entrée avec des bandes plastiques bicolores. A l'intérieur, des infirmiers discutaient avec Tibère. Il s'était rhabillé à la hâte, avait tiré les rideaux et refait le lit. Le cadavre du documentaliste, couvert d'un drap blanc, barrait encore l'entrée, mais Sylvie avait disparu.

Lorsque Tibère, dévisageant les quatre curieux, croisa furtivement le regard de Julien, il blêmit, sans doute parce qu'il ne l'avait pas remarqué tout à l'heure dans le feu de l'action et parmi la masse des hommes suffoqués qui se pressaient à sa porte. Nathalie Brigaud, partagée entre l'envie de ne pas se compromettre et la nécessité de devancer ce qu'une enquête de voisinage et le témoignage de Tibère mettraient certainement en lumière, se résigna à dissiper la confusion lisible sur le visage du policier qui griffonnait quelques notes dans un carnet. Surmontant son aversion, elle annonça aux parents qui l'environnaient qu'elle allait faire une déposition, mais elle se heurta à une vive opposition : – Je vous l'interdis, plaida l'un d'eux, vous ne savez pas à quoi vous vous engagez et surtout à quoi vous nous exposez. Laissez-les mariner dans leurs demi-vérités.

De l'autre côté de la rue, Tibère servait à la maréchaussée une version flatteuse de l'histoire, taisant la présence de Sylvie et le surgissement d'une flopée de mâles haletant comme une bande de loups voraces à la suite de son beau-frère, quoiqu'il en eût identifié un parmi les badauds qui traînaient dans l'allée. Il se borna au strict récit de l'irruption inattendue d'Alexandre Modillon dans son appartement, détaillant la manière dont il s'était écroulé lentement au seuil après un cri. Il supposait que,

s'étant senti mal en sortant du collège, le documentaliste avait cherché refuge ici avant d'être soufflé par la mort. En observateur froid et impartial, l'agent trouvait plausible cette version : la victime avait pu avoir un premier malaise et trébucher dans l'allée, comme la poussière, la blessure au front et le manteau déchiré en donnaient l'indice. En fin limier, il décida de faire le chemin en sens inverse, avançant avec circonspection vers le collège sous le regard quinaud des coupables compères.

La délégation s'égailla sans s'être trahie, et Julien sans avoir retrouvé le journal de Roxane. Ils se séparèrent sur une poignée de main et filèrent chacun dans sa direction, pressés comme des criminels après un mauvais coup. Une fois encore, Julien retourna sur ses pas, fouillant le sol de la pointe de ses chaussures, offrant le curieux spectacle d'un flâneur trottant autour des platanes comme un chien en quête d'un lieu où marquer sa présence. Le policier l'aperçut au coin de la rue et, intrigué par son manège, allait lui demander s'il n'avait pas remarqué quelque chose, mais Julien disparut soudain de son champ de vision.

Il avait tourné derrière le collège et recevait un appel affolé des parents de Sylvie qui s'inquiétaient de n'avoir toujours aucune nouvelle de leur fille. Julien feignit de ne pas les entendre et

éteignit son portable, rentrant chez lui à contrecoeur, rêvant de déposer les ors et les armes, brûlant de changer de ville, de famille, d'identité, de tristesse. Son écroulement était complet : sur quoi sa vie était-elle donc bâtie ? Il s'assit sur un banc d'abribus installé dans une allée du quartier résidentiel. Un marginal avec un sac au dos rempli à en craquer s'installa près de lui et lui serra le bras d'une main aussi rude qu'un étau : – Entre affligés on se connaît, dit-il, entre paumés on s'attire.

7.

Se préparant, par souci d'humanité, à surmonter son dégoût et à supporter l'odeur âcre de sueur et de pourriture mêlées qui caractérise les errants du siècle, Julien prit une respiration brève, mais curieusement, le vagabond en habits tachés et usés ne sentait pas mauvais. Il ne mendiait pas non plus malgré les apparences. D'une voix étonnamment juvénile, il lui dit : – Je veux juste voir tes yeux. Montre-moi tes yeux. Julien, méfiant, parce qu'il pressentait quelque stratagème tordu pour l'embobiner, pris cependant au piège de cette innocente prière, ne put qu'opiner et baisser son visage sur la face hirsute du clochard, prématurément vieillie, marquée non par les épreuves que la rue réserve aux sans-abri, mais par une sagesse qui l'illuminait. Sa trogne rose et propre rayonnait d'une joie

paisible et profonde qui s'augmenta encore d'un sourire lorsqu'il croisa son regard.

Il y avait là, dans l'éclat sans faille des iris bleus qui semblaient flotter à la surface d'un lac d'albâtre, un amour filial que Julien n'avait plus connu depuis longtemps. L'azur insolent de cette bienveillance inconditionnelle lui parut un enchantement si surprenant, dans le contexte tragique de cette journée, que son malheur lui en devint presque doux, de même que le voile d'un arc-en-ciel colore et habille un ciel sombre gorgé d'orages. Autour d'eux, les murs qui entouraient les maisons s'élevaient si haut qu'on ne voyait que les persiennes closes, les toits rouges et les cimes bruissantes des arbres défeuillés. Les richesses immenses où se prélassaient les châtelains de banlieue, les bourgeois enveloppés dans leurs luxueux habits de cachemire, ne valaient rien en comparaison de l'élégance fabuleuse de ce vieillard qui plaisantait sous la pluie fine faite d'une éternité de larmes.

Un bus s'arrêta, une troupe d'enfants enrubannés et barbouillés d'un maquillage sommaire en descendit et passa rapidement devant eux sous bonne escorte. Les oiseaux criaillaient dans l'air immobile en mille langages incompréhensibles. Il serait l'heure bientôt d'aller chercher Noah, mais Julien, écrasé de fièvre et découragé, se sentait coincé sur ce banc inconfortable comme un

ressuscité perclus dans son cercueil. Le vieillard, qui n'avait plus rien dit, sortit d'une poche une bouteille de vin et la lui tendit. Julien y trempa les lèvres, se calma instantanément, s'étira, leva la tête jusqu'à ce qu'au coin du firmament, dans une trouée de lumière, le soleil finissant dardât ses pâles rayons.

Il mourait d'envie de savoir comment le clochard en était arrivé là, les joues creuses, les pieds violacés dans ses sandales de lie brune, de connaître par quelles tribulations et pour quels crimes le talon du destin l'écrasait dans la poussière de la rue. – Tu te trompes, lui répondit l'homme quand il l'eut questionné, si tu me crois prisonnier du malheur à cause des huées, des sifflements mortels et de la misère qu'on réserve aux clodos, à cause des maladies qui éclatent dans notre chair. Les renards ont des terriers, les perdrix des nids, et nous, nous ne savons où dormir. Je souffre, j'ai froid comme personne, je déraisonne, mais si curieux que cela te paraisse, la douleur n'atteint pas l'homme libre, car nos os sont revêtus d'un nouveau corps : un corps d'amour.

Ils burent encore à la bouteille en bons camarades, tandis qu'un envol de pigeons glissait entre les maisons et que derrière un rideau, à l'ombre d'une fenêtre, au deuxième étage d'une bâtisse de silex et de briques, une vieille, tricotant dans son fauteuil, les observait. Julien, pour n'avoir rien mangé depuis midi, sentait sa

tête tourner, mais comme il retrouvait au contact de ce vagabond singulier le goût de vivre et de nouvelles clefs sur l'existence, il retâta du goulot à maintes reprises. Ils se présentèrent : – Je m'appelle Elie, dit le vieil homme. Julien, pas loin de croire que c'était le prophète Elie en personne ou quelque moine mendiant ayant part à la gaieté divine, le considérait à présent comme un saint et se demandait par quelle construction harmonieuse du sort sa présence consolatrice l'avait cueilli, lui Julien le pécheur, à l'heure piteuse de la disgrâce.

Un autre bus s'arrêta, dont les freins crissèrent désagréablement comme un avertissement. Des jumelles pâles et blondes en descendirent, les cheveux cernés d'une couronne végétale, avec de lourds cartables derrière leur dos, qui marchèrent vaillamment par le passage clouté jusqu'à une magnifique demeure. Le vin mauvais oeuvrait. Le trimardeur s'enfonça une main dans la bouche pour se curer les dents. Julien, rappelé à son devoir de père par la vision des enfants sortant de l'école, décida de se lever mais dut y renoncer et se rasseoir en tremblant : autour de lui, les formes se dédoublaient et l'espace bougeait de haut en bas. Il réessaya, trébucha, cria, se mit à rire, sous la tutelle sévère et réprobatrice du vieillard qui n'appréciait guère ce genre de noces ivrognes. Finalement, il s'endormit en marmonnant : – Eh puis d'abord, je m'en fous.

Lorsqu'il se réveilla un peu plus tard, moitié par le froid et moitié par les rires d'une bande de gosses qui lui jetaient timidement de petits cailloux, la nuit était tombée et les lampadaires à l'ancienne projetaient leur lumière blafarde sur la chaussée mouillée. Julien rugit pour chasser les enfants, qui se dispersèrent comme une nuée de canards sauvages au premier coup de fusil. Il ne se souvenait plus de son nom ni s'il était un homme, un âne ou un cochon jusqu'à ce que sa mémoire et sa conscience, cruelles duègnes, vinssent le lui rappeler, le traitant de soûlaud et d'assassin au passage. Oui, c'était bien lui, Julien Aubin, dont la chute et les haut-le-cœur n'en finissaient pas, puni pour une faute qu'il ignorait, à moins que ce ne fût pour solde de tout compte, pour la masse des errements véniels de sa vie hésitante.

Elie, le clochard céleste, le vieillard calme et beau, avait disparu, l'abandonnant à son hébétude, à ses vertiges et à ses nausées, sous la garde des hauts murs qui ceignaient les demeures d'où s'échappaient, comme feux follets, des bribes de piano depuis les longues fenêtres, éclairées çà et là, qui attestaient que le monde n'avait pas cessé d'exister. Deux hommes inquiétants dont les ombres sataniques s'allongeaient comme des fantômes noirs dans le luxe nocturne de la rue approchaient, leurs talons claquant sur la chaussée, si bien que Julien, pour s'éviter encore

le guignon d'un cassage de gueule, se composa un personnage de piéton affairé et se précipita lentement dans la direction opposée.

Il était presque dix-huit heures à sa montre. L'air s'était rafraîchi, l'éclairage public illuminait d'un ton jaunâtre les alignements de pavillons, les jardinets proprets et les poubelles pléthoriques rituellement déposées au bord des clôtures comme les offrandes d'un nouveau culte universel. Julien avait plus d'une heure de retard : Noah devait geler et s'impatienter. Il décida pourtant de faire un court détour par le bar *Le Soleil* pour se débarbouiller et rajuster sa mise avant de passer à l'école. Le silence atrocement houleux qui l'accueillit lorsqu'il franchit la porte de l'établissement attestait qu'il ne devait pas ressembler à grand-chose. Il commanda un café et descendit rapidement dans les toilettes où il put se rendre compte du grabuge : dans les mouchetures du miroir, sous le néon intermittent, il nettoya les traces de vomissures dispersées sur ses vêtements, son cou et ses cheveux.

Quelques minutes après, au moment de régler sa commande, il s'aperçut qu'il n'avait plus la musette où se trouvait son portefeuille. Il dut encore mettre sa montre en gage pour prévenir l'esclandre que le patron s'apprêtait à déclencher. Lorsqu'il sortit en hâte vérifier qu'il n'avait pas oublié ses affaires sur le banc, une prostituée sur le retour, assise à une table devant un bock à

moitié vide, lui jeta une œillade lasse comme si elle ne demandait qu'à le suivre.

8.

Emmitouflé dans son anorak beige, la bouille enserrée dans sa capuche, les joues rougies par le froid, ses yeux graves promenant sur la rue des regards languissants, Noah attendait devant l'école. Il grelottait sur le trottoir, hiératique, impassible comme un vieux stoïcien, sans se plaindre, sans maudire, cherchant à faire contre mauvaise fortune bon cœur, pariant pour se distraire sur la couleur de la prochaine voiture qui se présenterait. Lorsque son institutrice, une femme rude dont la longue chevelure flottait négligemment sur les épaules, après avoir rangé sa salle et rajusté les plis de ses vêtements, voulut rentrer chez elle, elle croisa la détresse du petit garçon.

Elle lui demanda qui il attendait et, sans perdre une minute, téléphona à Julien Aubin. Comme le numéro sonnait désespérément occupé, elle appela Sylvie, qui se hâta de venir dans la vieille automobile, avec un sourire de dédain flottant sur les lèvres. – Ah, s'exclama-t-elle amèrement, moitié par hargne, moitié pour se soustraire préventivement aux reproches muets de l'enseignante, il n'est même pas capable d'aller chercher son

fils ! Puis, comme si une écharde s'était enfoncée dans sa peau, elle se raidit brusquement et frissonna, saisie d'une rage subite contre son irresponsable d'époux, si bien que la résolution de le quitter naquit tout à coup. Avec un salut à peine poli pour l'institutrice, elle se jeta dans la voiture où Noah, engourdi par le froid, se projetait sur l'instant désormais proche où il pourrait s'évader devant la télévision.

La scène humiliante que Sylvie avait vécue le midi, en plein délire amoureux, lorsque Alexandre Modillon était venu mourir quasiment à ses pieds pendant qu'elle était attachée aux quatre coins du lit, restait gravée dans sa mémoire comme la bande sonore d'un film lacunaire. Tibère l'avait libérée de ses entraves et l'avait exhortée, sur les charbons ardents, à se rhabiller et à partir très vite pour ne pas se compromettre. La prenant dans ses bras avec feu, il avait prononcé des mots passionnés, l'appelant ma chose, lui promettant d'un air salace de reprendre la séance interrompue et de la punir crapuleusement.

Sylvie, encore sous le choc, était partie indignée par cette attitude, par son souci déplacé des apparences sociales, par son risible ton séducteur, par son insensibilité à la mort : pendant qu'il se répandait en propos dérisoires, le cadavre de son beau-frère semblait les regarder. En partant, elle avait allumé son téléphone et avait entendu les messages alarmistes de sa mère et

de Julien qui s'inquiétaient. Sa ruse était éventée, il y aurait une scène de ménage si elle ne s'inventait pas une histoire plausible. Bouleversée, ignorant le rôle de son époux dans le drame, elle avait rassuré ses parents, puis roulé en bordure de la ville jusque chez une amie qui passait le plus clair de son temps à la maison et l'égayait de sa bonne humeur entêtante. Elles avaient bavassé, mangé des chocolats, bu du thé, élagué les arbustes dans le jardin, trouant par le léger éclat de l'insouciance les obsédantes ténèbres du jour.

Le coup de fil de l'institutrice l'avait dérangée en pleine discussion, alors qu'elle comptait rentrer plus tard en prétextant une panne de voiture. Après avoir cherché Noah, elle regagna la maison où Roxane, se plaignant qu'on lui avait volé son journal intime, l'agonit encore de reproches, avant de déduire que c'était certainement son père le coupable. Tout en préparant le repas du soir, Sylvie prophétisa que, si elle vieillissait dans cette ville où la mort l'avait surprise dans ses amours, elle deviendrait une piteuse légende urbaine et l'objet continuel de la médisance. Il ne lui restait plus, comme à une criminelle, qu'à quitter cet endroit et à s'installer ailleurs, le caprice du destin irascible ayant signé ce que le bon sens et la psychologie moderne lui dictaient depuis des mois : sa vie de couple était une impasse, il était temps de prendre un nouveau départ.

Quoique l'envie et la nécessité de se dérober, de tourner la page ne fissent aucun doute, la fatigue et les émotions affaiblirent brièvement sa volonté, vacillante comme une bougie exposée au vent. Faire le choix d'une rupture, d'un divorce peut-être, c'était prendre le risque de lâcher un enfer pour un autre. Tous les hommes se valaient et celui-ci, à tout prendre, n'était pas pire que les autres. Comme sa liaison avec Tibère avait ouvert à Sylvie des horizons amoureux plus vastes et plus variés, elle pouvait peut-être, grâce aux ressources de l'infidélité, se résigner à la médiocrité conjugale.

Pourtant, tous ces doutes, ces atermoiements, ces valses-hésitations s'évaporèrent aussi sûrement qu'un mirage lorsque Julien fit son apparition et s'adossa au mur de l'entrée, les vêtements poisseux, l'haleine haletante et puante. Même Noah n'osa s'approcher de lui ; Roxane, quoique désespérée par la disparition de son journal intime et lourde de griefs à l'encontre de son père, resta également muette d'effroi. Sylvie le dévisagea froidement, puis, dans une psalmodie pathétique, elle fit ses valises. Ayant vidé ses yeux de ses dernières larmes, elle prit les enfants et, sur le seuil du pavillon couvert d'un treillis de lierre sec comme d'un habit de deuil, lorsque l'angélus sonna le glas de presque quinze ans de vie commune, elle se souvint brièvement du temps où la maison vibrait comme un grand cœur de pierre.

Silencieux et songeurs comme de vieux chiens, les enfants, vaincus par la gravité théâtrale de l'instant, choqués par l'état guenilleux de leur père, s'engouffrèrent avec résignation dans la voiture, non sans se chahuter d'un air boudeur, n'ayant eux aussi depuis longtemps plus rien à se dire hormis les mots empoisonnés de la dispute. La frimousse collée à la vitre arrière, ils quittaient à jamais la maison natale, énorme masse noire trouée par la lumière des fenêtres comme par des langues de feu. Roxane, habitée pourtant par la révolte, abandonna son prône et se pencha tristement sur l'éclat sombre de cette séparation à laquelle manquait tant la douceur consolatrice des adieux. Ils s'éloignaient d'un père dont la silhouette immobile se détachait en contre-jour sous la marquise près du figuier séché, tel un démon funèbre à l'embouchure de l'enfer.

Julien, conscient de l'heure irréparable, cherchait en lui-même des phrases et des périphrases, des métaphores et des traits pour freiner vaguement la confusion des sentiments qui se bousculaient en lui. Sa pauvre âme veuve, rongée par l'aigreur, balbutia une plainte, entrelaça une oraison qui résonna silencieusement dans les steppes stériles de sa conscience vide et se ramifia en échos enveloppants. Par degré, comme des baisers raniment l'être que la mort veut ravir, le monologue intérieur, par la magie du langage, fit de lui un homme nouveau dont la

couronne fragile, nouée autour du front, scintilla faiblement aux premières lueurs de l'aurore frileuse. La maison vide, ouverte à tous les vents, proclamait la volupté de la douleur, lumineuse comme une tragédienne à l'heure du dernier cri, immobile et béante sous les feux horizontaux de l'aube qui l'entrelacèrent tout entière d'éclats pourpres et de spirales d'or.

EPILOGUE

A l'enterrement d'Alexandre Modillon, dans le petit cimetière communal battu par la pluie et secoué par le vent, Sylvie se mêla à la file des professeurs trempés, suivie par une cohorte de collégiens venus soutenir la petite Emmanuelle après la mort de son père. Avec le piétinement du cortège dans le silence funèbre et le bruit des pas crissant sur le gravier, elle éprouva un grand froid et se mit à pleurer. Une dernière fois, elle regarda Tibère, de l'air surpris et las des grandes catastrophes, et, devant le cercueil qui descendait, s'échappa de la nécropole, s'étonnant d'avoir encore la force de marcher.

Marion Modillon, devenue orpheline, resta jusqu'à l'enterrement chez sa tante Myriam Motais-Belleville, dans la grande villa bourgeoise pleine de recoins où Emmanuelle aurait voulu que sa

cousine habitât pour toujours. En des veilles obstinées, les deux enfants avaient beaucoup parlé du sens de la vie, de la fragilité des choses, de l'absurdité du monde, au point d'avoir même un instant songé à en finir avec l'existence, idée bientôt effacée par une autre dans le courant capricieux de la conversation. Marion, après les funérailles, rejoignit sa mère dans le sud de la France.

L'autopsie d'Alexandre Modillon avait conclu à un arrêt du coeur consécutif à une faiblesse constitutionnelle et à un effort important. La petite enquête de voisinage, menée rapidement, n'avait pas permis de recueillir de témoignage notable. La caméra de l'établissement scolaire montrait le documentaliste sortir d'un pas vif, puis le portail se clore, si bien qu'en reconstituant son emploi du temps on supposa que, pressé de se rendre chez son dentiste, Alexandre Modillon avait dû ressentir en chemin une douleur cardiaque et chercher secours chez son beau-frère.

Tibère s'était discrètement tu sur diverses facettes de l'épisode, à la fois pour cacher sa liaison et par refus moral de la délation. Il n'avait rien témoigné d'autre que l'irruption soudaine de son beau-frère qui avait agonisé sur le palier. Il avait évoqué le cri qu'avait poussé le moribond avant de s'affaler, et qu'on pouvait attribuer à la terreur de la camarde ou à la souffrance physique. Il ne savait d'ailleurs toujours pas que penser exactement de la

mésaventure ni interpréter le rôle précis des êtres qui s'étaient pressés à sa porte derrière Alexandre Modillon. Il imaginait qu'ils faisaient au coin du feu leurs choux gras de ses débauches. Il avait perdu dans cette affaire une réputation, un beau-frère, un peu butor, mais tout de même attachant, et une amante, sans compter la petite Marion dont la timide gaîté lui manquait. Plus touché qu'il ne le suspectait lui-même, se croyant sans cesse observé quand il se promenait, il devint plus fragile, et un matin, accompagnant une famille endeuillée, il se sentit aspiré par un immense abîme psychologique qui ne le quitta pas durant quelques années.

Les parents d'élèves, de leur côté, d'un accord tacite, ne revinrent jamais sur l'incident, même la pointilleuse Nathalie Brigaud, considérant que justice était faite et estimant qu'ils s'étaient somme toute contentés de donner un coup de pouce au destin, comme un bout de tison brûlant pour stimuler un âne récalcitrant. Avec la mort du pécheur, ils étaient désormais tranquillisés sur leur capacité à assurer la sécurité de leurs proches et à venger la vertu de leurs progénitures. Qu'un homme fût mort à l'occasion, ils s'en lavaient les mains, quoique leurs nuits solennelles fussent parfois dérangées par d'étranges visions de revenants sévères ou de femmes ligaturées, dans un luxe de voix accusatrices et de cris victimaires, si bien que certains

crurent se racheter en plaçant à haut prix leurs enfants dans un collège privé avoisinant.

Trois mois après, on pouvait lire à la vitrine d'une agence immobilière en centre-ville que la maison des Aubin était à vendre. L'annonce, étudiée attentivement par les propriétaires pour se donner une idée de leurs propres biens et par les locataires pour évaluer le coût de leurs rêves, décrivait un coquet pavillon de quatre-vingt-dix-huit mètres carrés, édifié sur trois cent quarante mètres carrés de terrain. On y vantait encore le garage, les placards, la chambre mansardée, la cuisine aménagée.

Sylvie et Julien avaient passé quelques soirées à épuiser leurs rancoeurs, à balancer avantages et inconvénients des choix possibles jusqu'à s'harmonier logiquement sur la perspective du divorce. Ils s'étaient assis de concert dans une salle d'attente remplie de doux parfums avant d'être reçus par un avocat pour les détails pratiques relatifs à la dissolution du mariage. A elle les enfants et la moitié du patrimoine, à lui l'autre moitié, la jouissance de la maison jusqu'à ce qu'elle fût vendue et le versement d'une pension.

L'avocat avait légèrement avantagé Sylvie dans la répartition des biens mobiliers, mais cela ne pesait rien en comparaison de ce que leur rapporterait la cession du pavillon. Elle gardait la

voiture et les beaux meubles, lourd privilège qu'elle entreposa chez ses parents, puis elle aménagea dans un petit appartement parisien qui leur appartenait et qu'ils louaient d'ordinaire à la petite semaine. Cette rupture, huilée comme une vieille mécanique, les réconcilia brièvement, l'envie de prendre un nouveau départ les stimulant à n'en pas ternir le potentiel par des querelles inépuisables.

Pour la deuxième fois de l'année, Roxane changea de collège, ce qui sembla lui convenir à merveille, non seulement parce que le déménagement chassait les démons du passé, mais aussi parce que, prenant conscience de sa beauté, elle pensait davantage à l'amour. Comme un vol de papillons dansant sur des buissons de fleur en fleur, elle paraissait d'une joie continuelle et tourbillonnante. Noah en revanche, depuis que son petit monde, famille, maison, école, s'était effondré, traînait dans le petit appartement parisien avec un sentiment de vide effroyable, renforcé encore par l'infortune de partager sa chambre avec une sœur tyrannique. C'était une pièce triste au troisième étage, faiblement atteinte par la lumière du jour, qui donnait sur une courette et sur un mur aveugle.

Julien rasa sa barbe noire et invita dans sa demeure une femme qui, comme lui, ne savait que faire de ses nuits. Il apprit avec un malin plaisir que la maison Quéchet avait manqué plusieurs

marchés et connaissait d'importants problèmes de trésorerie. Il passa un entretien d'embauche prometteur dans une société de prêt-à-porter, mais, dégoûté du travail, du mariage et des projets à long terme, peu lui importait désormais, pourvu qu'à la fine pointe de l'aube il s'éveillât encore le lendemain et ramassât dans la radieuse clarté matinale quelques gouttes de rosée sur les longues herbes qui se courbaient innocemment dans le jardin.

Paris, 2012.